

VICTOR HUGO

ET LES

ILLUMINÉS

DE SON TEMPS

PAR AUGUSTE VIATTE

LES ÉDITIONS DE L'ARBRE
60 OUEST, RUE SAINT-JACQUES, MONTRÉAL

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2014.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

VICTOR HUGO
ET LES ILLUMINÉS
DE SON TEMPS

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DE L'ARBRE

L'EXTRÊME-ORIENT ET NOUS. Montréal, 1942.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

LE CATHOLICISME CHEZ LES ROMANTIQUES.
Paris, E. de Boccard, 1922.

LES SOURCES OCCULTES DU ROMANTISME :
ILLUMINISME, THÉOSOPHIE. Paris, Champion, 1927
(*Bibliothèque de la Revue de Littérature comparée*). Couronné
par l'Académie française. 2 vol.

UN AMI DE BALLANCHE : CLAUDE-JULIEN
BREDIN. Paris, E. de Boccard, 1928.

LA CHINE, LE JAPON ET LA JUSTICE INTERNA-
TIONALE. Paris, les Éditions du Cerf, 1938.

EN PRÉPARATION

RABELAIS, ŒUVRES CHOISIES (à paraître dans la
collection les *Classiques de l'Arbre*).

PRÉFACE

Dans un précédent ouvrage, j'ai tenté de mesurer l'influence exercée par l'illuminisme du XVIIIème siècle sur le romantisme à ses débuts. Cette influence s'est poursuivie. Après 1830, les écoles mystiques foisonnent ; elles agissent sur la nouvelle littérature ; un grand nombre d'écrivains s'intéressent à leurs enseignements. Je voudrais examiner les rapports de ces enseignements avec l'œuvre de Victor Hugo.

La tâche m'est facilitée par quelques devanciers. Les procès-verbaux de Jersey, publiés par Gustave Simon, ont mis pleinement en lumière l'épisode des tables tournantes ; M. l'abbé Claudius Grillet les a commentés dans son Victor Hugo spirite, M. Paul Hazard leur a donné des compléments. Et M. Denis Saurat, en rattachant la Religion de Victor Hugo à l'ensemble des traditions occultistes, nous a montré, fort ingénieusement, de quel point de vue il nous faut le considérer. Nous n'avons garde d'oublier non plus les études sagaces de M. Paul Berret, son édition de la Légende des Siècles, ni celle des Contemplations par M. Joseph Vianey.

Mais il restait à situer le poète parmi les mystiques de son temps. Les analogies une fois constatées, il fallait en vérifier la cause ; des rapprochements, tels que les fait M. Denis Saurat, avec les occultistes du XVIIIème siècle ou du XXème, n'y suffisaient pas ; il s'agissait de retrouver le milieu d'où Victor Hugo tire ses idées. Je n'ose me flatter d'y parvenir entièrement. Souvent les transmis-

sions orales nous échappent ; d'autres fois leur trop grand nombre nous étourdit, et nous ne savons, parmi les traits que les journaux colportent sur les magnétiseurs, ou dans leurs polémiques autour des illuminés sociaux, ce qui précisément a frappé le lecteur : nous risquons de confondre la simple courtoisie avec une adhésion ; Victor Hugo recevant dans ses salons un excentrique, ou même le complimentant, n'avoue nullement, pour autant, une dépendance ; nous devons toujours nous rappeler son souci de rester lui-même, et d'affirmer sa personnalité. Les idées mystiques lui parviennent aussi par le canal des autres romantiques ses pairs ; il arrive que les illuminés à leur tour le plagient, et, si nous retrouvons ses thèmes chez eux, cela ne veut pas dire qu'il les leur doive ; l'inverse peut être également vrai. Cependant le milieu est là — on peut le reconstituer ; on peut savoir, dans certains cas, quels contacts y entretient le poète ; et, parcourant ensuite son œuvre, on peut reconnaître ce qu'elle lui doit.

De là, trois parties. La première décrit sommairement les écoles mystiques, et en retrace l'histoire, sans multiplier outre mesure les détails qui nous éloigneraient du sujet et sur lesquels je me suis étendu, ou je m'étendrai, dans les revues spécialisées ; il n'y est pas encore question de Victor Hugo ; son nom même n'apparaît qu'à la dernière ligne ; parfois j'ai l'air de me moquer (tout en ne faisant rien que citer des textes), et ce serait mentir que parler trop gravement de gens ridicules, mais, tels quels, et par leur ridicule même, ils agissent. La seconde partie est sans doute la moins neuve : les biographes de Victor Hugo ont déjà raconté ses hésitations jusqu'à ce début d'exil où sa pensée se cristallise ; j'ai pourtant découvert quelques épisodes oubliés. Dans la troisième, venant à ses écrits, je m'efforce de faire voir comment il raisonne — ou comment il imagine, c'est tout un —, sur quels thèmes il prend son point d'appui,

quelles questions il se pose, quelles solutions il apporte, bref, de revivre avec lui le travail de sa pensée, et d'éviter néanmoins une systématisation excessive où l'on perdrait de vue qu'il s'agit d'un poète.

Peut-être cette méthode, en remontant à la source, facilite-t-elle la synthèse, et permet-elle de mieux souligner l'unité qui existe entre le dogme de Victor Hugo, sa politique, et même son lyrisme. J'espère aussi rendre la matière accessible à tous, et je voudrais, en amoureux de la discipline scientifique, lui donner un visage souriant.

Première partie

LE MILIEU

I

DU MAGNÉTISME AU SPIRITISME

I. Le magnétisme au début du XIXème siècle : magnétisme médical et magnétisme « spiritualiste ». II. La mode du magnétisme entre 1830 et 1850. Quelques types de magnétiseurs : Madame d'Eldir ; Cahagnet. Les chefs de l'école. Leur doctrine. III. L'introduction du spiritisme en France et sa victoire sur le magnétisme.

I

Parmi les inquiétudes qui caractérisent la fin de l'Ancien Régime, parmi les théosophies, les recherches mystiques et les superstitions, une des plus retentissantes avait été la vogue du magnétisme animal. Un médecin allemand, Mesmer, l'avait fait connaître ; tous les malades de Paris s'étaient confiés à ses méthodes nouvelles ; quelques-uns se disaient guéris ; et les condamnations formulées par l'Académie des Sciences leur semblaient pure jalousie. Dans le système explicatif qu'avancait Mesmer, on ne voyait pas très clair ; on en retenait surtout l'idée d'un fluide, véhicule de la vie entre les êtres ; et certains grands mots, comme celui d'harmonie, avaient tout pour plaire aux âmes sensibles. Puységur, un peu plus tard, avait découvert le somnambulisme lucide : des femmes, en état de transe, devinaient la cause et le traitement possible des maladies ; elles devinaient bien d'autres choses ; on leur demandait les plus grands arcanes de la terre et des cieux, et elles répondaient. Les illuminés tressaillaient de joie : le temps des miracles recommen-

çait, le millénaire allait venir, la religion n'aurait plus d'énigmes. Ce qui vint, ce fut la Révolution, et l'on oublia les somnambules.

Ils se retrouvent, après la bourrasque. Lorsque les jeunes gens, privés de batailles et de gloire, s'abandonnent au mal du siècle, des survivants leur proposent timidement la conquête du monde spirituel. Rentrés d'exil, ils portent les plus beaux noms de France, le marquis de Puységur, la duchesse de Bourbon, — les plus illustres aussi dans les annales de l'occultisme français ; ils apportent avec eux l'air des pays lointains où ils ont émigré ; et ceux que cet exotisme attire voient à leurs côtés d'autres personnages aux allures peu familières. C'est le docteur Koreff, venu d'Allemagne et de Pologne ; c'est l'abbé Faria, né dans les Indes : ainsi des aventuriers cosmopolites rôdaient au XVIII^e siècle par les antichambres des princes, et leur promettaient des merveilles ; mais, en général, leurs continuateurs s'en tiennent prudemment au langage de la science.

L'âge moderne se veut agnostique, et fait grand cas de l'expérience : on se cantonnera sur ce terrain. Pendant vingt ans, les magnétiseurs auront un chef, Deleuze, le plus froidement sensé des hommes : son Credo lui suffit ; il admet, en petit comité, que, naguère incrédule, il ait compris, grâce au mesmérisme, « la spiritualité de l'âme et son immortalité » ; cela ne regarde que lui. Ce qui concerne le grand public, c'est l'efficacité des cures magnétiques : voilà du tangible ; voilà sur quoi l'on doit reviser le procès tranché jadis. Naturellement les avis diffèrent, et chacun reste sur ses positions.

Le débat se prolonge, extérieurement, sans se départir de ces questions thérapeutiques. Mais, si vous vous initiez, des gens parlant bas vous feront signe : ils vous demanderont si cet art de guérir n'implique pas une con-

ception du monde, si, grâce au fluide, nous ne nous évadons pas de la matière, tout en la dominant, s'il n'y a pas là comme une trace du pouvoir laissé par Jésus-Christ à ses apôtres ; ils vous parleront, avec vénération, du prince de Hohenlohe, gentilhomme allemand devenu prêtre, et que l'antiquité chrétienne eût canonisé ; peut-être insinueront-ils que d'autres prodiges semblables se renouvellent ailleurs, et vous glisseront-ils des brochures sur madame de Saint-Amour, la thaumaturge qui, en 1828, remplit Nantes de sa renommée. A ceux-là, Deleuze paraît timoré. Son empirisme leur semble négliger les données essentielles du problème. Unir la science et la foi, ce sera la mission du XIX^{ème} siècle ; Dieu leur permet d'appuyer cette foi sur des démonstrations précises. Choses accessoires que les passes ou le baquet ; prier suffirait : « alors... les anges agissent sur le malade, qu'il soit près ou loin de nous ».

Interrogez d'ailleurs les somnambules. Elles ne se bornent pas à diagnostiquer la façon de soigner une maladie. Leur esprit entre en contact avec d'autres esprits supra-terrestres. Vous serez édifiés, en les entendant converser avec leurs bons anges, ou narrer ce qu'elles aperçoivent de l'enfer et du ciel. Pour les écouter, il faut un cœur pur ; laissons là les querelles médicales : les magnétiseurs spiritualistes vous promettent des émotions plus nobles. Si vous leur inspirez confiance, ils vous introduiront dans un de ces cercles restreints qui, çà et là, parsèment la France. Vous y trouverez deux personnages importants, le magnétiseur et son « lucide » ; autour d'eux, l'assistance s'agenouille ; elle récite le psaume *Exsurgat Deus* ; alors se produit « l'Athanatophanie, ou apparition des esprits », et la séance se termine par « le Raphaélisme, ou médecine angélique ». Bien entendu, la cérémonie comporte des variantes : celle que nous

avons décrite se passait à Cucuron (Vaucluse) autour de l'excellent docteur Billot ; à Nantes, elle se compliquait, et le colonel Roger, assisté de son « lucide » Adolphe, dessinait des figures à terre, au plafond, bravait le prince des ténèbres, et conjurait contre lui les milices célestes, un peu comme l'avait fait, dans les loges pré-révolutionnaires, un Martinès de Pasqually.

Tout cela commence très tôt. Dès 1818, Deleuze signale, sans les approuver, la doctrine et l'activité des magnétiseurs spiritualistes ;⁽¹⁾ le colonel Roger opère avant 1830 ; Billot, vers 1824 ; madame d'Eldir, que nous allons retrouver, a déjà boutique ouverte en 1814. Hironnelles, messagères du printemps... Au souffle de 1830, les sociétés mesmériennes se multiplieront, autant que les sociétés mystiques sous Louis XVI ; elles sortiront de l'ombre ; elles accentueront leur caractère religieux ; et les profanes, sollicités de tous côtés par les enthousiasmes les plus divers, ne rougiront plus, ni ne bâilleront, de les écouter.

II

Un curieux de magnétisme, après 1840, n'a que l'embarras du choix. Anciens ou récents, vingt groupements se proposent à ses investigations. S'il aime les estampilles officielles, il peut recourir au baron du Potet, grand pontife du magnétisme après Deleuze ; il le trouvera nanti d'une salle de conférences, d'un journal, de tout le confort ; il n'aura qu'à recueillir ses oracles. Mais les cénacles plus fantaisistes ne manquent pas.

Un des premiers en date s'intitule « la noble porte de

(1) Deleuze. *Lettre à l'auteur d'un ouvrage intitulé : Superstitions et prestige des philosophes* (1818), p. 89.

l'Elysée ». Là trône la « sultane indienne Alina d'Eldir ». Autour d'elle, des vieillards, lassés des camps ou des bibliothèques, se confondent en prosternations. L'œil surpris discerne M. de Villenave, membre de l'Institut, et le marquis de Fortia d'Urban, autre membre de l'Institut, honorablement connu par son *Art de vérifier les dates* ; il aperçoit, avec moins de surprise, le vénérable Gence, ami de feu le théosophe Saint-Martin, auteur d'opuscules attribuant à Gerson l'*Imitation de Jésus-Christ*. La dame les fascine tous. Elle est très belle ; elle vient d'Orient ; elle émane on ne sait quel charme mystique. « Un battement de cœur m'avait séduit en entrant, écrit le maréchal de camp baron Ch..., mes nerfs s'agitaient : le pied de Mme d'Eldir pose sur le mien et calme sur le champ l'irritation. Cet effet prodigieux m'inspire la confiance : une odeur suave qui sortait des mains bienfaisantes de cette dame augmentait mon étonnement ».(1) Après un tel émoi, vous accepterez sans sourciller le récit de son origine princière : « fille des rois, rejeton de Timour », elle sait apitoyer ; elle dit comment, enlevée toute enfant, elle fut instruite dans un couvent, où, dès l'âge de neuf ans, elle enflammait les cœurs ; comment l'Ancien Régime rendit contre elle une lettre de cachet ; comment elle aurait suivi Bonaparte en Egypte, sur son invitation, si les bienséances ne s'y étaient opposées : et comment enfin, le 18 décembre 1818, le cheik Goolam-Mouchi-oud-Din, venu pour la rapatrier, dut s'en aller bredouille, la sultane ayant héroïquement refusé d'abjurer le christianisme. Si ces confidences vous touchent, et que vous désiriez entrer dans « l'ordre moral asiatique universel », on vous mandera le grand-chancelier, Charles Mercier, sous-officier français, heureux époux de la maî-

(1) Gence, *Vérité du magnétisme prouvée par les faits* (1829), p. 9.

trousse du logis : il signera votre brevet, et accompagnera sa signature « d'un gros rat fort bien dessiné sur le papier ».(1)

Les séances rassasient les âmes pieuses. Le marquis de Fortia d'Urban y discourt contre le tyrannicide, sur la nécessité des prêtres, sur la bienfaisance ; il écrit aussi des cantates, rivalisant avec Gence, et l'assistance les entonne :

Quelle institution que l'Ordre asiatique,
Fondant du bien moral le culte universel,
Et, de la charité par la morale antique,
Etendant des vertus le pouvoir immortel !

.....
Son culte, embrassant tout, est vraiment catholique.
Combien il embellit le rite maçonnique !
L'Étoile d'Orient, jointe à la Rose-Croix,
Mène au Temple qu'Eldir élève au Roi des Rois.

.....
De la Grande-Maîtresse, ah ! secondons le zèle ;
Chevaliers, Officiers, Commandeurs, par les faits,
Défendons les vertus, provoquons les bienfaits,
Et que son Chancelier les inscrive et les scelle.

La grande-maîtresse, à son tour, raconte ses visions : tantôt un rêve l'a transportée « aux environs d'une forêt qui s'étend jusque sur les côtes du pôle nord » ; tantôt elle a revu son fleuve natal, le Gange. Oh ! qu'elle est « merveilleusement favorisée » ! Elle le mérite, parce qu'elle « n'en tire point vanité » ; elle rend grâce au Créateur, pour le magnétisme, ce don céleste ; ses images riantes font aimer la vertu : ce ne sont que « ruisseaux

(1) Feuilleton d'Amédée Achard, *L'Assemblée nationale*, 21 décembre 1850, reproduit dans Arthur Dinoux, *les Sociétés badines* (1867), T. II, p. 77.

argentés », « climats charmants », « arbres magnifiques, portant des pommes d'or suspendues aux feuillages et couverts de fleurs et de fruits succulents ». Et cette vertu aimable se résume en quelques préceptes où M. de Wolmar retrouverait à peu près son idéal :

« Tout être qui veut pratiquer la vertu doit penser à la bonté du Créateur, à sa bienfaisance, et admirer sans cesse l'opulence de la nature. Il doit éviter l'oisiveté, rechercher l'homme juste, l'homme de mérite, pour l'intéresser en sa faveur ; compatir au malheur ; être sobre, peu dormir ; avoir un grand soin de propreté (la propreté est compagne de la pureté qui plaît à la Divinité) ; faire des promenades isolées matin et soir, y contempler la nature, s'occuper constamment des belles-lettres, de la musique, de la poésie, et ne chanter que pour la gloire et le mérite. Il doit être généreux pour entretenir sa noblesse d'âme ; être enfin, pour son génie, ce qu'un lapidaire est pour le diamant ; c'est alors que son âme se trouvera en harmonie avec la sagesse, qui fait le bonheur de l'homme. »⁽¹⁾

* * *

Tant de fadeur agace ? Désire-t-on un genre plus viril, disons même plébien ? Qu'on aille frapper chez Cahagnet. Il est d'une autre génération ; chronologiquement, il ferme la liste des magnétiseurs, que madame d'Eldir inaugure presque. Vous le trouverez dans son établi, tournant les chaises, ou coupant des cols de chemise. Amadouez-le par « un visage ouvert, ou souffreteux » : car il jette un regard plein de soupçons sur les

(1) *Méditations en prose, par une dame indienne* (1828).

hommes « à mine jésuitique » : il les connaît trop ; ne passaient-ils pas chez lui, naguère, jusqu'à douze heures par jour, afin d'user son pouvoir magnétique ? Une fois mis en confiance, il se déboutonnera : il dira son humble origine, son absence d'instruction ; il contera ses premiers efforts pour acquérir la science occulte ; comment il tenta vainement les expériences de Mesmer ; comment il manqua s'empoisonner avec de l'opium ; comment il fut plus heureux, trop heureux, en suivant les recettes de Cornélius Agrippa, et comment l'esprit qu'il évoqua l'obséda pendant trois ans ; comment enfin le haschich acheva de lui procurer la vraie extase. Mais il a des ennemis redoutables. On le ridiculise ; on l'ignore. Il a envoyé ses *Révélations d'outre-tombe* à Pie IX, et aussi à M. Babinet ; ni l'un ni l'autre n'ont eu la politesse élémentaire de lui en accuser réception. Bien plus : l'Eglise vient de le mettre à l'Index. C'est décourageant. « Je supposais le catholicisme plus perspicace. Il a manqué de tact, et, je dirai plus, il a manqué d'esprit en me condamnant ».⁽¹⁾ Mais il faut s'attendre à tout ; Cahagnet n'a-t-il pas failli périr, en 1849, à la suite des envoûtements de « deux aréopages différents, l'un fondé par des magnétistes jaloux, et l'autre par des jésuites dépités » ?⁽²⁾

Donnez trente francs (c'est le prix d'une séance) : vous verrez qu'il ne parle pas en vain. Il vous enseignera la magie. Dans un miroir, il vous montrera les choses lointaines ou futures ; il vous munira d'animaux et d'objets magnétisés, qui servent de talismans ; il vous instruira des sciences noires — pactes, envoûtements, nécromancie — tout en vous mettant en garde contre les suites funestes de leur emploi. Avez-vous perdu un être cher ? L'anneau

(1) Cahagnet, *Révélations d'outre-tombe* (1856), p. 7.

(2) Cahagnet, *Magie magnétique* (1854), p. 468.

du défunt vous permettra d'entrer en rapports avec lui. Au besoin, Cahagnet fera intervenir son lucide : car nous vivons entourés d'anges, bons ou mauvais, qui sont nos disparus ; ils nous obsèdent, ils nous dictent nos intuitions ; des intelligences spécialement douées, et dématérialisées par le somnambulisme, peuvent communiquer avec eux, et tiennent d'eux la connaissance du monde spirituel.

Ecoutez-les : ils vous renseigneront sur l'avenir, — non sans maladresse : et les lecteurs n'ont pas dû rester longtemps fidèles à Cahagnet après avoir lu que Sébastopol ne serait pas pris, ou bien, en 1861, que la guerre civile américaine se terminerait dès le mois de mars suivant. Mais ils décriront plus volontiers la structure de l'univers. Ils le montrent formé d'une substance unique, la lumière quintessenciée : nous provenons de cette substance ; émancipés, nous traversons ici-bas un état d'épreuves, qui va cesser à la mort. Nous nous grouperons alors par sociétés, suivant nos goûts, dans un bonheur quelque peu fastidieux, mais que nous saurons goûter après nos misères terrestres ; nous apprendrons la relativité des querelles dogmatiques ; nous contemplerons le vrai Dieu, qui est le Dieu-soleil ; nous saurons qu'il n'a pas revêtu la figure humaine, que le Christ, travesti par l'histoire, n'était que le « Fils de Dieu, notre égal », un magnétiseur obscur, valeureux et persécuté, — que, d'ailleurs, « il ne manque pas de Christs » (qui sait ? peut-être en connaissons-nous un ?) et que, tout en même temps que le Christ des catholiques, il existait un Christ indien et un Christ chinois... L'autre monde rend aux hommes leur véritable proportion. Les réputations se modifient. « Avez-vous vu Platon ? » demande la magnétiseur. Et l'esprit désincarné de répondre : « Platon, Platon, non ; mais qu'est-ce que tu veux qu'il me dise de plus que les *Arcanes*

de la vie future dévoilées (par Cahagnet) ? Je vois que là est la vérité que je cherchais. »⁽¹⁾

Swedenborg en disait bien autant... Aussi ce grotesque, infiniment plus trivial que lui, trouve-t-il encore des admirateurs. Non point les chefs de l'école : ceux-là ne l'aiment guère ; après lui avoir fait bon accueil, ils se sont impatientés de ses récriminations, de son arrogance, et ont fini par apprécier à leur juste valeur ses « incohérentes productions » ; ils applaudissent lorsque l'Eglise le condamne. Mais il n'en arrive pas moins à faire paraître successivement deux périodiques, et à gérer une Société des magnétiseurs spiritualistes ; en 1851, l'Assemblée magnétique, malgré du Potet, lui vote une médaille de bronze. Nous revenons à une époque où toutes les extravagances sont permises. Et Cahagnet va particulièrement loin : mais ses semblables pullulent.

* * *

Entre ces deux cas extrêmes, également quoique différemment saugrenus, il y a toute une gamme d'intermédiaires. Il pleut des magnétiseurs, à chaque coin de rue ; illettrés ou savants, prolétaires ou gens du monde, croyants ou non, vous n'avez qu'à chercher, vous trouverez celui qui vous convient ; certains d'entre eux, même, ont du sérieux. Etes-vous franc-maçon ? Vous rencontrerez, sur les parvis des loges, un petit-fils de Chaptal, barbu, extatique : on le nomme Henri Delaage ; il a fait l'histoire des initiations antiques et modernes, et, persuadé qu'aujourd'hui les sociétés secrètes dévient, il entreprend de les ramener à leur mysticisme primitif. On l'écoute, sans trop acquiescer ; il a des répondants,

⁽¹⁾ Cahagnet, *Encyclopédie magnétique spiritualiste*, VI (1860) p. 92.

Deschevaux-Duméril, Duplanty, Ragon, et ce sont là cautions bourgeoises ; un jour, pourtant, leur garantie ne suffira plus, et il sera condamné, pour avoir divulgué les arcanes du Temple. Enfant du siècle, il s'est converti, grâce aux sciences occultes : « tête baissée, je me suis précipité dans ce gouffre béant pour y trouver le baume de l'espérance, et j'y ai trouvé la foi ardente de l'apôtre »⁽¹⁾. Il voudrait prêcher d'exemple. Lui aussi propose un système du monde ; lui aussi croit à la magie, compagne du magnétisme et de la religion ; il réhabilite la cartomancie, et la chiromancie, et l'onéiromancie, sans oublier la phrénologie ni la physiognomonie. Lui aussi a sa voyante, Prudence, qu'il place très haut : « La France, au moyen âge, a été sauvée par une femme, une extatique, une somnambule, Jeanne d'Arc ; la France, au XIXème siècle, sera ramenée à la foi par une femme, une extatique, une somnambule : Prudence »⁽²⁾.

Etes-vous fouriériste ? Olivier, magnétiseur à Toulouse, fera tout à fait votre affaire ; ses lucides vous annonceront le monde de la fusion, et vous exciteront contre les Jésuites ; ils vous citeront Lamennais et Eugène Suë. « Dieu est partout !!!... s'exclameront-ils (la ponctuation n'est pas de moi). — Il y a quatre hommes qui ont compris l'ouvrage de Dieu. — Socrate l'a pressenti. Le Christ l'a résumé et enseigné. Joseph Haydn l'a fait passer dans ses sensations. George Sand nous le développe. »⁽³⁾ Et de paraphraser, tant bien que mal, la *Comtesse de Rudolstadt*. Préférez-vous un langage technique ? Voici Charpignon, médecin à Orléans ; Chardel, conseiller à la cour de Cassation, qui écrit dès 1826 et 1831 ;

(1) Delaage, Introduction à Lassaigne, *Mémoires d'un magnétiseur* (1851), p. 7.

(2) *Ibid.* p. 15.

3) Olivier, *Traité de magnétisme*, p. 203.

ou bien voici Loisson de Guinaumont, auteur de la *Somnologie magnétique* ; voici Aubin Gauthier, voici Hébert de Garnay, voici Clever de Maldigny, collaborateurs très officiels du très officiel du Potet ; vous trouverez chez eux de la réserve, et des doutes scientifiques, et même, si le mysticisme vous choque, de l'incrédulité. — Mais si le mysticisme ne vous choque pas, si vous n'avez que faire de gravité, les Cahagnet sont nombreux, quoique généralement moins prolixes : tenez-vous-en à Bachelet, qui vous décrira les *Habitants du monde invisible*, qui vous racontera ses longues obsessions, se vantera d'épouvanter à son tour la gent démoniaque, vous donnera son adresse (Vauxmoulins, à Charbrey, près Auxerre, Yonne), et conclura sur un trémolo : « Et vous ! âme de l'illustre Chateaubriand, veuillez prier votre Dieu de m'accorder seulement l'ombre de votre génie et de me mettre à l'égal de vos vertus, et je jure de faire tous mes efforts pour vous imiter comme soldat du Christ !!! »⁽¹⁾

Mais il faut revenir à du Potet. C'est lui qui mène le jeu ; après Mesmer, Puységur et Deleuze, il est, pour ainsi dire, le quatrième Pape des magnétiseurs. Les deux précédents l'ont formé ; il a connu l'abbé Faria ; il a pris part aux expériences de 1820 à l'Hôtel-Dieu ; en 1826, il ouvrait, passage Dauphine, un cours public et gratuit, et il fondait, en 1827, un journal, le *Propagateur du Magnétisme*, qui périt faute d'argent. Son heure n'avait pas encore sonné. Ses maîtres, timorés, appréhendaient ses audaces. Maintenant, il peut revenir, et donner libre cours à son génie commercial. En 1845, il lance le *Journal du Magnétisme* ; il paraît avec ses amis à des Congrès scientifiques ; il suscite des mémoires à des Académies de province ; il utilise la presse ; nul ne sait, mieux que

(1) Bachelet, *Habitants du monde invisible* (1850), p. 292-293.

lui, enfler la moindre allusion trouvée chez un littérateur. Au début du Second Empire, il peut croire qu'il a partie gagnée : tout fonctionne admirablement, le journal, l'école, les bureaux, et la caisse ; les séances ont lieu régulièrement, « les mercredis et les samedis de chaque semaine, au-dessus du restaurant des Frères Provençaux, au perron du Palais-Royal »⁽¹⁾ ; tout sert de réclame, jusqu'aux poursuites intentées pour exercice illégal de la médecine, et qui deviennent « une Saint-Barthélemy de magnétiseurs »⁽²⁾ ; tout prend un sens magnétique, la prédiction de Cazotte, la Vision de Charles XI que raconte Mérimée, les apparitions de Lourdes. Des banquets, des assemblées se tiennent : encore un peu, et ce seront des églises. Il s'en fonde une, à Troyes, et le *Journal du Magnétisme* reproduit complaisamment un discours de madame Bulté (de Troyes), à la fête de Mesmer, où cette excellente dame verse des pleurs sur la beauté d'une « religion dont les ministres seront les bienfaiteurs de l'humanité »⁽³⁾.

* * *

La doctrine ? Chacun a la sienne, et c'est assez fâcheux pour une religion. Du Potet, lui, tâche de tout digérer pêle-mêle ; il se compromet le moins possible ; son *Journal* renferme un pot pourri de vaticinations contradictoires. Les autres affirment, sans concorder. Interrogez-les, sur les points les plus essentiels, sur les rapports entre magnétisme et christianisme, entre magnétisme et science. — Que penser du Christ ? C'est un « magnétiseur divin », dit Olivier ; un méconnu, entre beaucoup d'autres, re-

(1) Lrdan, *La France mystique* (1855), I, p. 45.

(2) *Journal du Magnétisme*, IX (1850) p. 437.

(3) *Ibid.* IX, p. 286-287.

prend Cahagnet ; non point, « bien plus qu'un magnétiseur », proteste Delaage, et l'abbé Almignana, citant du Potet, écrit une brochure pour exalter la divinité du *Christ, qualifié de magnétiseur par la synagogue et l'incrédulité moderne*. — Que penser de l'Eglise ? Billot lui est soumis : il s'est converti au magnétisme et au catholicisme d'un même coup. Du Potet, Delaage présentent leurs expériences comme une panacée contre l'incrédulité ; l'abbé Almignana renchérit, en s'autorisant de plusieurs évêques ; cependant d'autres abbés le combattent, d'autres, ses compagnons de lutte, défroquent sous ses yeux, et Cahagnet, et Olivier, n'ont que sarcasmes pour le « Jésuitisme ». — Y a-t-il un péché originel ? Oui, répond Delaage. Non, répond Cahagnet. — L'âme humaine se réincarne-t-elle ? Non, assurent Cahagnet et Delaage : mais si, au moins lorsqu'elle est coupable, riposte Chardel. — Au fond, les magnétiseurs ne s'entendent guère que sur une chose : leur puissance, et celle du « fluide » universel.

Cela suffit pour leur inspirer au moins certaines tendances communes. Si quelques-uns d'entre eux admettent un Dieu transcendant, ils supposent, en général, que notre esprit en émane, que sa substance donne vie à tous les êtres, et souvent ils identifient cette substance avec celle de la lumière et du soleil. Quelle que soit leur notion de la matière, ils déclarent que le somnambulisme nous désincarne, et met notre esprit en contact avec le monde immatériel. Ils croient à la possibilité d'agir à distance, ils reconnaissent d'autres espèces de magie ; « l'harmonie » du monde, que célébraient Platon et Mesmer, demeure à la base de leurs systèmes.

Pour le reste, ils divergent. Billot était un catholique, teinté de martinisme, et grand amateur d'histoires merveilleuses ; les esprits que ses « lucides » évoquaient,

c'étaient, pour lui, leurs bons anges ; il voyait la création imprégnée d'une « lumière magnétique », que Dieu irradie, et que le soleil, « principal ministre de Dieu », reflète.⁽¹⁾ Alina d'Eldir, « la sultane indienne », définissait aussi Dieu comme « un soleil d'une incommensurable étendue » ; elle croyait les astres animés, elle croyait que l'âme humaine s'est incarnée par sa faute originelle, et que, grâce à la magie, elle se relèvera.⁽²⁾ Selon Delaage, « l'âme est un ange intérieur créé par Dieu pour remplir un des sièges célestes demeurés vacants par la chute et l'apostasie des anges déchus » : à son tour, elle a péché, et s'est progressivement matérialisée ; après la mort, sa partie humaine sera remplacée par une partie céleste, cependant que « l'essence vitale » persistera, et elle ira remplir un des sièges que Lucifer et ses cohortes ont laissés vacants.⁽³⁾

Ceux-là constituent l'aile orthodoxe du magnétisme : ils s'appuient sur l'Écriture, sur les Pères, ou sur des théosophes demeurés chrétiens. J.-A. Gentil se montre plus hardi : d'après lui, Dieu forme « la substance universelle », « la grande âme de l'univers », et crée les êtres individuels en concrétant « telle ou telle partie de lui-même » ; notre âme le rejoindra, fusionnera en lui, après avoir, d'étape en étape, transmigré sur les planètes et les étoiles ; elle laisse derrière elle « un filon fluidique et substantiel » qui la relie aux siens⁽⁴⁾. Pour Chardel, le soleil nous donne la lumière (qui compose la vie), et la terre la chaleur ; les âmes, créées toutes ensemble, et lassées d'une existence spirituelle, se sont précipitées, une à une, dans la matière ; il y a aussi des anges exilés, et

(1) Billot, *Recherches psychologiques*, I (1839), p. 204-205.

(2) *Méditations en prose, par une dame indienne* (1828).

(3) Delaage, *Eternité dévoilée* (1854).

(4) J.-A. Gentil, *Magnétisme, Somnambulisme* (1853).

des esprits infernaux venus sur terre.⁽¹⁾ Olivier, très anti-clérical, prétend n'admettre que la religion naturelle, mais il croit pourtant aux êtres que les somnambules appellent les « bons anges », il distingue l'esprit, la matière, l'âme, qui émane des deux, et dans la matière, il discerne la matière brute d'avec la matière essentielle, qui, à la fin du monde, subsistera seule, spiritualisée.⁽²⁾ Cahagnet, à la façon de Swedenborg, nous promène dans l'autre monde, et ne nous y annonce qu'un sort médiocre.

N'empêche : le nombre compense la désunion ; les magnétiseurs déferlent ; vers 1850, ils envahissent la société ; ils ont leurs « missionnaires actifs », leurs « zélés propagateurs » ; ils croient toucher au but. Mais ils ne comptent pas avec l'apparition d'une secte rivale.

III

En 1853, un bruit étonnant se répand. L'Amérique, pays des inventions, a découvert un procédé mécanique pour correspondre avec les morts. Il fonctionne depuis quatre ans : les demoiselles Fox, en 1847, ont entendu des coups dans leur mur ; bientôt on les a reconnus pour un alphabet, et l'on a fait tourner des guérisons, qui servent ainsi de télégraphe spirituel. Cela paraît incroyable ; mais cela se vérifie. Un passager fraîchement débarqué a fait l'expérience à Brême ; un monsieur de Brême l'a refaite à Strasbourg ; un Strasbourgeois en parle à Paris, et les rédacteurs de la *Démocratie pacifique*, très émus, ont, le 14 mai, assisté au miracle. Bientôt tout Paris s'en mêle, et cela devient un jeu de société.

Les magnétiseurs restent perplexes. Ils n'y avaient

(1) Chardel, *Psychologie physiologique* (1844).

(2) Olivier, *Traité de magnétisme* (1849).

pas songé ; mais, au fond, ces procédés nouveaux ressemblent fort aux leurs. Rien ne s'oppose à ce qu'on les admette. Le docteur Barthet, de la Nouvelle-Orléans, qui correspond avec le *Journal du Magnétisme* depuis longtemps, ne tarit pas d'éloges à leur sujet. Est-ce que son exemple, est-ce que sa doctrine, et l'activité de ses amis en Louisiane, n'en auraient pas donné l'idée ? Les nouveaux venus parlent de fluide, et d'esprits, comme les mesmériens ; ils agissent sur les uns par le moyen de l'autre ; l'instrument seul diffère. Et encore... Du Potet n'a qu'à feuilleter la collection de son journal ; il y retrouvera, dans presque tous les numéros de 1846, des procès-verbaux relatifs à la jeune Angélique Cottin. Cette « fille électrique » et normande mettait en branle des tables, à son contact, sans le vouloir ; on l'a regardée comme une curiosité, on l'a exhibée devant la Faculté, mais la pauvre, hors de son milieu normal, n'a manifesté aucun phénomène ; on l'a mise en comédie. Elle a « fait le tour du monde », écrivait-on, quelques mois avant l'« invention » des demoiselles Fox. Tiens ! tiens ! Evidemment les demoiselles Fox, au rebours de la petite Cottin, savaient ce qu'elles voulaient, elles transformaient une particularité bizarre en une machine à enregistrer. Mais, s'il étend le bras jusqu'au rayon où il range ses classiques, du Potet lira quelque chose d'analogue dans l'œuvre du docteur Billot. Il ne s'agissait pas là de table sans doute, mais d'une jambe atrophiée ; le digne médecin magnétisait cette jambe ; il interrogeait, par ce truchement, les « guides » de ses somnambules ; et la jambe remuait, et elle tapait, un coup qui voulait dire A, deux coups qui voulaient dire B, que sais-je ? D'un côté, la danse des guéridons ; de l'autre, l'idée d'un alphabet ; il suffisait de les rapprocher ; mais c'est de tels rapprochements que jaillissent les étincelles géniales...

Les magnétiseurs n'ont donc point de raison d'être hostiles. Ils voient venir. Ils constatent l'engouement du public : « On ne s'aborde plus que par ces mots : « Que vous a dit votre table ? »⁽¹⁾ ; mais ce genre d'engouement, ils le savent, est passager. L'Académie des Sciences condamne, l'Eglise excommunie : il fallait s'y attendre. Eudes de Mirville envoie à l'Académie des Sciences morales un mémoire où il dénonce les supercheres du démon. Inutile de se compromettre dans la bagarre. Les esprits évoqués sont parfois d'une telle platitude qu'elle suffit à rendre leurs auditeurs incrédules. Quand on sera tout à fait désabusé, du Potet, Cahagnet, Delaage se montreront, et leurs explications auront le dernier mot.

Que seraient-elles, au juste ? En général, elles « humaniseraient » le phénomène. Il exprime, assure du Potet, « la force émanant de la foi que chacun porte en soi »⁽²⁾ ; il émane de nous-mêmes, reprendront Delaage ou J.-A. Gentil, et les soi-disant esprits matérialisent simplement notre pensée : de là vient qu'ils répondent à chacun selon ses opinions. Cahagnet, bien placé pour le savoir, croit cependant à des « Esprits farceurs » : dans son monde spirituel, les médiocres abondent, et ce n'est pas lui qui accorderait créance, indifféremment, à toutes les affirmations d'outre-tombe...

Ces affirmations se propagent cependant. Elles se perfectionnent, et que du Potet y prenne garde : un système se bâtit, une sorte de religion, qui pourrait bien couper l'herbe sous les pieds à la sienne ; une affaire aussi, rivale de ses affaires, un autre échafaudage de revues et d'associations. Avec la planchette, en 1854, avec l'écriture automatique, le dernier coup de pouce est donné. L'armée est prête, l'heure décisive sonne ; le général paraît, Allan

(1) Debay, *Histoire des sciences occultes* (1860), p. 509.

(2) *Journal du Magnétisme*, IX (1854), p. 463.

Kardec, et son *Livre des Esprits* déclare la guerre : « Pour les choses nouvelles il faut des noms nouveaux » (1) : laissons-là le spiritualisme, qui aurait dû toujours signifier le contraire du matérialisme ; laissons-là le jargon et les fastes des magnétiseurs spiritualistes ; nous n'avons pas grand'chose en commun avec eux ; nous sommes des nouveaux venus ; nous sommes les spirites.

L'ingrat ! Mais il parle net, et c'est ce que ses prédécesseurs n'avaient jamais osé faire. Plus d'accommodements avec une Eglise ni avec une philosophie : il apporte un dogme, à prendre ou à laisser. Il peut bien plaindre les crisiaques du XVIIIème siècle — non ceux du XIXème — ces méconnus ; il peut nommer Swedenborg ou d'autres théosophes : quel Christ n'a pas eu son saint Jean-Baptiste ? Et ce qu'il dit, mon Dieu, n'est pas si neuf : son fluide vital ressemble tout à fait au fluide magnétique ; ses esprits familiers ou anges gardiens correspondent aux guides des somnambules, ses communications dans le sommeil, nous n'avons vu que cela, et Cahagnet (que dis-je, Cahagnet ? les Roses-Croix, dès le XVIIIème siècle) admettait comme lui, entre les bons et les mauvais esprits, des esprits follets, ou simplement des esprits élémentaires ; on s'acheminait, à tâtons, vers sa définition du corps astral. Mais précisément on tâtonnait ; on s'exprimait avec des « peut-être » et des « si » ; entre toutes les hypothèses, comment choisir ? Allan Kardec vous en dispense. Fiez-vous à lui : acceptez de lui une croyance toute faite, quelques idées bien marquées et bien simples, un Dieu distinct du monde, un monde spirituel antérieur à celui des corps, l'existence des esprits désincarnés, revêtus du périsprit, leurs réincarnations successives, et le progrès continu de notre espèce à travers

(1) Allan Kardec, *le Livre des Esprits* (1857), p. 1.

ces réincarnations. Il est bien entendu que ce bagage ne satisferait ni un catholique ni un savant : mais pourquoi courir après une clientèle chimérique ? Ceux qui se plaisaient hier aux magnétiseurs trouveront le spiritisme aussi bon et plus précis : n'en doutez pas.

Désormais le magnétisme tire de l'aile. Ses chefs sont vieillis, et manquent d'entrain. Ils disparaissent, l'un après l'autre, le vénérable commandant Laforgue en 1853, Aubin Gauthier en 1854, l'abbé Almignana en 1857 ; du Potet garde son énergie, et se bat, mais que peut-il faire ? Ce n'est pas lui, c'est un médium, Douglas Hume, qui reçoit la consécration d'une invitation à la Cour, où il pratique son art devant l'Empereur et l'Impératrice ; naguère, la police arrêtait les somnambules. Du Potet voit son ami Clever de Maldigny passer dans le camp adverse ; Allan Kardec lui porte un coup plus dur en fondant la *Revue spirite*. Trois ou quatre ans suffiront maintenant pour en finir. Les abonnés s'envolent. En vain le *Journal du magnétisme* annonce l'envoi d'une commission d'enquête sur le spiritisme aux Etats-Unis ; en vain il fait risette au spiritisme à la façon du docteur Barthet, un peu différent d'Allan Kardec, et trop lointain pour concurrencer ; en vain, en 1859, il propose à son adversaire un arbitrage, une commission d'enquête en France, cette fois, et dénonce le silence qu'on lui oppose. Allan Kardec peut se taire ; la partie est jouée ; ce n'est pas une enquête qui en décidera, c'est la loi de l'offre et de la demande. En 1860, la caisse de du Potet, cette fameuse caisse, est vidée ; il doit rentrer dans le silence ; et, en même temps, Cahagnet, son rival sans talent, victime d'un malheur semblable, abandonne la publication de son *Encyclopédie magnétique spiritualiste* . . .

II

LA NOUVELLE JÉRUSALEM

I. La résurrection du swedenborgisme, après 1830, par le capitaine Bernard. II. Les swedenborgiens de Nantes : Edouard Richer. III. Œgger, vicaire à Notre-Dame de Paris. IV. Les excentriques : Broussais, Cheneau. V. Le Boys des Guays et l'organisation de l'Église swedenborgienne. Échec des efforts tentés pour atteindre le grand public.

I

Dans ses pérégrinations, le curieux de magnétisme entendrait souvent nommer Emmanuel Swedenborg. C'est un ancêtre ; il est mort depuis cinquante ans ; sa doctrine sera bientôt centenaire. Moët, sous l'Empire, a traduit ses in-folio, et Le Boys des Guays, sous Louis-Philippe, éprouve le besoin de les traduire une seconde fois. Les Anglo-Saxons les étudient très sérieusement, et fondent sur leur théologie une Eglise nouvelle ; en France, cette théologie ennuie plutôt, mais elle s'accompagne de visions, et l'on s'enthousiasme pour le visionnaire. N'a-t-il pas vu les choses à distance ? les morts lui apparaissaient ; il visitait, comme nos somnambules, les planètes et le monde spirituel ; en 1757, toujours dans ce monde spirituel, il nous affirme qu'il a pris part au dernier jugement. « Géant de génie », écrit Delaage ; « profond penseur », dit Cahagnet ; et ce dernier préside, à Argenteuil, une « école des Etudiants swedenborgiens », qui

remplace par des discours « le sombre décor religieux catholique ».(¹)

Mais, contre ce « géant de génie », Delaage annonce son intention de lutter ; Cahagnet ne l'accepte pas aveuglément ; du Potet (il s'agit d'un concurrent) fait toutes réserves.(²) Il y a des swedenborgiens plus authentiques, Tournez-vous vers Saint-Amand, dans le Cher : Le Boys des Guays y bâtit la Nouvelle Jérusalem ; il y publie une revue qui porte ce titre ; il vous instruira du passé, et vous contera les enfances de son Eglise.

Au dix-huitième siècle, vous dira-t-il, la doctrine n'a possédé en France que de médiocres interprètes. Dom Pernety, bénédictin défroqué, devenu, par un quiproquo, bibliothécaire de Frédéric II, l'avait importée de Berlin ; mais sa traduction reste « plus que défectueuse »,(³) et la bande de Français et de Polonais qu'il avait conduite en Avignon s'occupait surtout de fabriquer l'or potable. Plus tard, le sage pasteur Oberlin mérite, swedenborgien ou non, que l'on s'incline devant sa foi révélatrice. Mais les germes semés par ces devanciers n'ont fructifié que sous la Restauration. Et c'est en la personne du capitaine Bernard que l'on vous montrera leur premier grand propagateur.

Bernard, mort jeune, laisse, longtemps après lui, des regrets accrus par son zèle. Pendant sept ou huit ans,

(¹) Cahagnet, *Encyclopédie magnétique spiritualiste*, T. VI (1860) p. 79.

(²) « Ah ! ce n'est point ainsi qu'agissaient les hommes du passé ! Bien avant le bienheureux Swedenborg, ils exerçaient un pouvoir très-réel, qui ne laissait aucun doute ; mais ils avaient la science que nous cherchons tous. Ils étaient initiés, et les chrétiens, en leur dérobant quelques parties de leur discipline et de leur morale, ont oublié les plus beaux de leurs secrets. » (Du Potet, dans le *Journal du Magnétisme*, IX (1850), p. 126.

(³) *La Nouvelle Jérusalem*, T. V (1842), p. 245.

infatigable, il avait prêché la bonne parole sur tous les chemins où le menait sa carrière, il avait fait des recrues précieuses, et organisé de multiples cénacles. Certes, il n'est pas l'initiateur du swedenborgisme en France, même pas celui du swedenborgisme orthodoxe. Il languissait encore dans les ténèbres quand un petit nombre d'élus prenait l'habitude de se réunir à Paris chez l'avocat Gobert. Mais il leur communiquera sa flamme. Et il leur apportera l'expérience du siècle, celle, aussi, des mysticismes erronés : comme tant d'autres, comme « la très grande majorité des disciples »⁽¹⁾, il a été incrédule ; il est revenu au spiritualisme grâce à des expériences magnétiques, puis au christianisme grâce à la lecture du théosophe Saint-Martin ; il a même commenté ce dernier, par des *Opuscules* qui restent sa seule œuvre imprimée⁽²⁾ ; mais, en 1820, il a découvert Swedenborg, et s'est fixé pour toujours.

Désormais il poursuit un but, et ses garnisons lui permettent d'endoctriner toutes les régions de France. On le voit en Bretagne, en Franche-Comté, dans le Sud-Ouest ; à Paris, dès 1820, il convertit Mme de Saint-Amour ; à Nantes, la même année, il convertit Edouard Richer ; à Paris, en 1826 et 1827, il joue le rôle principal dans la conversion de l'abbé Œgger. N'avait-il pas réalisé, durant la campagne d'Espagne, l'alliance du sabre et du goupillon, et n'avait-il pas noué des relations plus ou moins suivies avec le général Palafox, avec don Ellola, don Augustin Quinto, et l'évêque même de Barcelone, Torrès Amat ? A Besançon, en 1827, il s'attaque aux

(1) Lettre de Bernard à Richer, 5 février 1828 (*Nouvelle Jérusalem*, T. II) (1839,) p. 12.

(2) Voir sur ces *Opuscules* mes *Sources occultes du Romantisme*, T. II, p. 284.

hommes de lettres ; il trouve un coreligionnaire dans Genisset, secrétaire perpétuel de l'Académie bisontine, et un autre dans le général de Bissy, que les visions du laboureur Martin ont fort intéressé ; nul doute, si le Roi avait compris, il aurait converti la France au swedenborgisme. Hélas ! les jours de Bernard sont comptés. Il s'alite en janvier 1828 ; il meurt le 23 février ; et son premier hôte dans l'Eglise, Gobert, ne lui survivra guère.

Au moins leurs exhortations survivent ; Le Boys des Guays les recueille précieusement, et les communique à ses lecteurs. « Oh ! soupirent-ils en alexandrins, les yeux tournés vers l'image de leur saint, oh ! ne refusez pas les dons de votre Père ; que l'éclatant flambeau de la vérité vous réveille et vous dirige. Chassez bien loin de vous l'égoïsme et l'orgueil ; aimez, aimez vos frères ; adorez le vrai Dieu créateur et Sauveur. . . Bientôt vous verrez renaître un nouvel âge d'or ; la douce paix enfin habitera sur la terre, et vous ne quitterez ce fortuné séjour que pour venir au sein des affections célestes de la félicité sans fin, promise aux enfants du Triomphateur ! »⁽¹⁾

II

Il y a d'autres témoins. Les magnétiseurs peuvent citer les guérisons par la prière ; ils peuvent nommer Mme de Saint-Amour : c'est aux swedenborgiens qu'elle appartient. Elle est toujours là. Parfois on la rencontre à Paris.⁽²⁾ Elle précise volontiers comment elle s'est occupée de somnambulisme, puis a renoncé « à cette

⁽¹⁾ Lettre de Bernard, reproduite dans la *Nouvelle Jérusalem*, T. II, p. 284.

⁽²⁾ En 1850, le *Journal du Magnétisme* (T. IX, p. 336) signale son passage.

pratique équivoque ».(1) Ses cures miraculeuses restent célèbres : on rappelle comment, en 1828, elle faillit révolutionner la ville de Nantes, comment les malades s'empressaient autour d'elle, et s'en allaient guéris. « Jésus-Christ annonce que ceux qui auront la foi feront les mêmes choses que lui. Eh bien ! ajoute-t-elle, je somme le Seigneur de remplir ses promesses ».(2) Evitons cependant les détails embarrassants. Des malintentionnés insinueraient que son équipée de Nantes a mal fini, que le clergé s'est inquiété, que des chansonniers se sont moqués, que des voyous se sont bousculés devant sa porte, et que les guérisons ont été suivies de rechutes ; ils la montreraient impuissante à sauver Edouard Richer, qui, tuberculeux, se confiait à elle. Interrogez-la plutôt sur les précurseurs qu'elle a connus, sur le capitaine Bernard, qui l'a convertie, qui est mort dans ses bras, et sur Edouard Richer lui-même.

Lui aussi, Richer, lègue aux siens la mélancolie de sa carrière inachevée ; ses écrits s'incorporent à leurs textes canoniques ; on se rappelle avec émotion ses conversations de jeune malade. Célèbre, à Nantes, par des essais vraiment délicats, il avait, sitôt après les *Méditations* lamartiniennes, donné son assentiment au romantisme ; il orientait ses compatriotes vers une école qui mettrait les arts en harmonie avec les aspirations infinies du cœur humain.(3) Même devenu swedenborgien, ces soucis littéraires ne l'avaient pas abandonné ; sans doute a-t-il

(1) Tollenare, *Point d'effet sans cause* (*Mélanges de littérature et d'économie politique*, 2 octobre 1828).

(2) Richer, *Des guérisons obtenues par Mme de St-Amour* (1828), p. 32.

(3) Voir son article du *Lycée armoricain*, T. I, p. 56 ; et, d'une manière générale, sur Bernard, sur Richer, sur Egger, consulter mon étude sur les *Swedenborgiens en France de 1820 à 1830* (*Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1931).

été l'un des seuls, parmi les illuminés français, à couronner sa théologie par une esthétique. On pouvait l'utiliser pour atteindre les gens du monde. Comme Bernard, d'ailleurs, et comme tant d'autres, il était revenu de loin : réfutant d'abord le matérialisme, mais incapable de consentir à certains dogmes trop rigoureux, il s'était enthousiasmé pour Saint-Martin ; il lisait les mystiques, tous les mystiques, ceux de l'Eglise et ceux de l'hétérodoxie ; il se livrait à des expériences magnétiques, et méditait sur les Ecritures. « Je répandrai mon esprit sur toute chair, lui disait le prophète Joël : vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards seront instruits par des songes, et vos jeunes gens auront des visions ».(¹) N'est-ce pas là ce qu'il voit autour de lui ? ces temps apocalyptiques n'approchent-ils pas ? En 1821, Bernard, fraîchement converti, vient à Nantes ; il rend visite à son compatriote ; ils discutent, ils s'échauffent ; ils ouvrent Swedenborg, le rejettent, le reprennent ; quand l'entretien s'achève, Richer est convaincu.

Dès lors son activité se modifie. Edouard Richer ne reconnaît plus sur terre « que des fous caressant leur marotte, rétrécissant la vie dans le présent, bornant l'univers à ce qu'ils aperçoivent, et n'ayant d'avenir que l'intervalle qui existe entre la sensation présente et celle qui va suivre ».(²) Il considère ce « divertissement » avec le dédain magnifique de Pascal. « Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? » : c'est à l'éternel que le littérateur repentí consacrerá le reste de sa brève exist-

(¹) Richer, *Lycée armoricain*, T. VII, p. 151. Ce texte du prophète Joël semble très à la mode parmi les illuminés du temps : il est repris par Delaage (*Monde prophétique*, p. 82) et par l'abbé Constant (*Bible de la Liberté*).

(²) Fiet, *Mémoires sur la vie et les œuvres d'Edouard Richer* (Nantes-Faris, 1836).

tence. Le *Lycée armoricain*, qui publiait naguère ses critiques, recevra désormais des études sur la *Nouvelle Jérusalem* et sur l'*Etat actuel de l'esprit théosophique en Europe*; tant pis si les lecteurs froncent les sourcils. Les brochures, les correspondances s'amoncellent. A l'intention de son ami Thomine, le néophyte condense, en deux lettres substantielles, l'ensemble de la doctrine qu'il embrasse; un autre ami copie ces lettres; on les lit à Paris, devant Bernard, Egger, de Bissy, Brunet; le cénacle donne son approbation, et Bernard, fier de son disciple, l'invite à faire mieux: son talent ne servira-t-il pas à diffuser dans cette France sensible au style les enseignements trop abstraits du révélateur septentrional?

Edouard Richer se met à la tâche. Lorsqu'il meurt, en janvier 1834, son œuvre, encore manuscrite en partie, forme la matière de huit gros volumes. On vous les montrera. Les swedenborgiens les ont édités pieusement. Vous y trouverez, exposé avec une fidélité scrupuleuse, le dogme entier de la *Nouvelle Jérusalem*; on ne se permet aucune modification; c'est bien la Somme que tous peuvent lire de confiance. Si, devant certaines affirmations risquées, l'auteur recourt à des interprétations symboliques, n'oubliez pas que la théorie des correspondances est à la base du swedenborgisme: Swedenborg étudiait « le sens caché de la Parole », c'est bien le moins que ses disciples étudient son sens caché à lui; ils admettront difficilement que le dernier jugement ait eu lieu, comme il l'affirme, en 1757, mais ils consentiront volontiers qu'à cette date il ait pu voir, « dans un monde sans temps », un événement dont « la manifestation extérieure » reste à venir.⁽¹⁾ Egger, que nous rencontreront tout à l'heure, pousse ce genre d'exégèse beaucoup plus loin. Avec Ri-

(1) Richer, *Nouvelle Jérusalem*, T. III, p. 153.

cher, le terrain sur lequel vous vous aventurez semble presque raisonnable : il ne vous impose pas tout de go son opinion, il « ne s'exclut d'aucun temple où la parole de Dieu est reçue », il nie qu'il veuille former « une nouvelle secte dissidente »⁽¹⁾ ; l'amour de Dieu, celui des hommes, leur union autour de quelques principes fondamentaux, lui suffisent ; vous êtes chrétien, eh bien, restez-le, votre guide fera de vous de meilleurs chrétiens encore en vous montrant que vos croyances se retrouvent partout⁽²⁾. Rappelez-vous que Joseph de Maistre ou Lamennais en disent autant. Et, si ces ressemblances vous amadouent, si le charme et la ferveur de votre livre vous séduisent, si vous songez que d'excellents catholiques, avec les *Soirées de Saint-Petersbourg*, pressentaient vaguement une « nouvelle dispensation », peut-être vous disposerez-vous, par étapes, à bien accueillir une lumière susceptible de ranimer votre foi, une lumière empruntée aux communications de l'homme et du monde spirituel. . .

III

Un troisième précurseur vit encore, dans ces années consécutives à 1840 où nous plaçons notre enquête. C'est Guillaume Œgger. Pourtant on n'en parlera qu'avec une certaine gêne. Madame de Saint-Amour, simple faiseuse de miracles, ne porte ombrage à personne, loin de là ; Richer, Bernard sont morts ; Œgger, dont les bizarreries inquiètent, agit, publie, et contredit parfois l'orthodoxie de Le Boys des Guays. D'ailleurs vous ne le trouverez pas à votre porte. Il vous faudra, si vous désirez le consulter, prendre le coche jusqu'en Allemagne ; là, dans un

(¹) Richer, *Nouvelle Jérusalem*, T. III, p. 243.

(²) Richer, *Le Livre de l'homme de bien* (Paris-Nantes, 1842), p. 117.

poste de hasard, vous le rencontrerez sous les espèces d'un professeur de langues, famélique, à jamais inconsolable d'avoir perdu son sacerdoce ; ne lui montrez pas trop d'intérêt, sinon il s'empressera de quémander vos subsides pour ouvrir une église selon ses rêves . . .

Singulier personnage. Il a été vraiment prêtre, autant qu'on peut l'être ; il est né dans une famille de prêtres ; un de ses frères est curé, une sœur religieuse ; ses supérieurs avaient confiance en lui, et le préposaient, pour ainsi dire, au service des diableries. Lorsque les magnétiseurs, en 1820, entreprennent leurs fameuses expériences de l'Hôtel-Dieu, c'est lui que l'Archevêque de Paris charge de les suivre ; lorsque, vers la même époque, un pauvre fou, Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, dénonce au monde l'action maléfique des farfadets exercée par le canal des aliénistes, on l'adresse à monsieur le grand-vicaire de Notre-Dame, et ce dernier l'écoute « jusqu'au bout ».⁽¹⁾ Monsieur le grand-vicaire, c'est Egger. Il est parvenu à ces fonctions, avant la quarantaine, après avoir été successivement professeur de philosophie et pro-secrétaire de l'évêque de Metz ; il travaillera, pendant sept ans, sous les yeux même de l'Archevêque ; on connaît ses goûts pour l'occulte, et on les utilise, puisqu'on le croit vacciné : c'est jouer gros jeu.

Savez-vous, Monseigneur, quel feu couve sous cette apparence bénigne ? Lorsque votre premier vicaire rentre de l'Hôtel-Dieu, ou d'un dîner chez Gall le phrénologue, ou lorsqu'il emporte sous son bras tels livres allemands sur le magnétisme que lui passe Distel, médecin du Roi, son œil ne brille-t-il pas étrangement ? Avez-vous lu ses propres ouvrages, son *Manuel de religion et de morale*, son *Traité philosophique de la nature de l'âme*, ou vous êtes-

(1) Berbiguier, *Les Farfadets* (1829), T. I, p. 77.

vous contenté, pensant qu'ils ne vous apprendraient rien. de les accueillir avec bienveillance ? Prenez-y garde : ce n'est pas seulement de la pieuse vulgarisation. Ils vous révéleraient une croyance insolite à la seconde vue, au somnambulisme ; étonné, vous interrogeriez peut-être l'auteur ; il vous confirmerait que sa sœur perçut à distance la mort de sa mère ; et, sachant enfin qu'en 1814 une fièvre nerveuse l'avait privé lui-même de sa raison et de sa mémoire, sans doute n'exposeriez-vous plus cette fragile raison à des secousses trop dangereuses.

Vous jetez au panier les dénonciations : à la bonne heure. Mais voyez-le se ronger d'inquiétude : n'a-t-il pas trop bien accueilli telle jeune femme ? et cette fille publique, cette empoisonneuse, qu'il a crue innocente, et qu'il a défendue, ne va-t-on pas s'imaginer qu'il lui porte « un intérêt un peu trop vif » ?⁽¹⁾ Il tourne en rond comme un oiseau traqué. Vous ne le suivez pas à travers les rues ; vous ne devinez pas quels doutes et quelles indignations se partagent son esprit ; que diriez-vous, en le voyant sonner chez le président du Consistoire évangélique, ou s'engouffrer dans l'escalier douteux qui mène chez les somnambules ?

Jamais vous ne comprendrez son drame intime. Ce jour de novembre 1826 où il vous apportera sa démission, vous le supplierez, vous l'adjurerez de rester bon chrétien, et vous ne vous apercevrez pas qu'il hante désormais un autre monde. Comment vous douteriez-vous des fantômes qui l'assaillent depuis quelques mois ? Il vous aurait fallu le surprendre à la cathédrale, au moment fatal où ses hallucinations l'emportèrent ; vous l'auriez vu arpenter la

(1) Voir, sur tout cela, Egger, *Rapports inattendus entre le monde matériel et le monde spirituel, ou transition de Guillaume Egger, premier vicaire de la cathédrale de Paris, à la nouvelle Église du Seigneur* (Paris-Tubingue, 1834).

grande nef, toute noire et muette ; il marmotte des paroles où reviennent les mots de « décadence » et d' « abus religieux » ; soudain il se redresse, va droit à l'autel, et, s'adressant aux anges qui négligent nos destinées, il les proclame, à haute voix, « responsables devant l'Éternel ». Ce spectacle vous aurait prévenu. Vous auriez remarqué chez son frère, qui habite avec lui, la même physionomie hagarde ; des anges noirs leur apparaissent pendant la nuit ; ils vivent dans une fièvre qui les rend insensibles aux exhortations rationnelles.

Le Boys des Guays connaît tout ce passé, qu'Ægger raconte en détail, et sans le trouver étrange ; de là vient peut-être sa réserve. Il n'ignore pas que la « transition » de l'ancien grand-vicaire « à la Nouvelle Eglise du Seigneur » coïncide avec cette époque surexcitée, alors que, sorti de Notre-Dame, il se terrait faubourg Saint-Honoré, et, caressant le rêve d'une « Eglise vraiment catholique », passait son dimanche à courir les lieux du culte, le matin à Saint-Roch, puis au Temple de l'Oratoire, puis chez l'évêque anglican Luscombe. La maison Gobert, finalement, l'avait retenu. Le capitaine Bernard, une fois de plus, avait pu mesurer l'effet de son éloquence. Ægger avait fait partie de l'aréopage qui jugerait les œuvres d'Edouard Richer ; lui-même avait inauguré la série de ses écrits swedenborgiens. Mais, on ne pouvait l'oublier, son existence avait encore offert des particularités surprenantes. En Angleterre, où il était allé chercher fortune, Judas Iscariote en personne lui était apparu, Judas, « ce malheureux disciple qui aujourd'hui est au ciel, aimant beaucoup parce qu'on lui a beaucoup pardonné », (1) et lui avait transmis de « nouveaux pouvoirs spirituels » ; ensuite

(1) Ægger, *Lettre à MM. de Rothschild et à leurs coreligionnaires sur le « Vrai Messie » et sur la langue de la nature* (Paris, 1840), p. 32.

Ægger avait donné tout son argent au premier venu, il avait entrevu, tandis que les tempes lui battaient, des figures extraordinaires, des passants inconnus qui prétendaient lui remettre une lettre en caractères maçonniques ou rabbiniques : *ægri somnia* . . . Il avoue une nouvelle fièvre cérébrale ; il avoue un internement momentané dans une maison de santé ; il s'en était évadé par les toits, protestant, dans le *Times*, contre cette séquestration arbitraire. Sur tout cela, les swedenborgiens se taisent : Depuis, ils le savent, la vie de leur coreligionnaire est redevenue à peu près normale ; ses frères du Royaume-Uni l'ont bien accueilli ; il a même souffert pour la cause ; nommé professeur de philosophie à Quimper, après la révolution de juillet, il a dû quitter son poste à cause de l'hostilité du clergé breton ; c'est après cet échec qu'il s'est vu contraint d'accepter ses préceptorats allemands et suisses . . . Mais que de bizarreries encore ! Hier il demandait au duc de Broglie un local officiel pour son « christianisme tout à fait universel » ;⁽¹⁾ avant-hier, dans une lettre ouverte, il tentait de convertir MM. de Rothschild ; demain, il prêchera sa doctrine à Mgr de Quélen, puis à l'Archevêque de Reims . . .

Comment ne se méfierait-on pas ? Ses prétentions indisposent aussi. Il se dit « choisi pour proclamer définitivement sur la terre l'existence de cette Nouvelle Jérusalem terrestre » qu'annonce Swedenborg : et Le Boys des Guays, qu'en fait-il donc ? On reproche encore à son culte de continuer « à frapper l'extérieur par l'éclat des pompes romaines ».⁽²⁾ On lui reproche son expression de la « Langue de la nature »⁽³⁾ : et ce dernier reproche

(1) Lettre du 14 août 1830 (cf. la *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1931, p. 444).

(2) Le Boys des Guays, *Nouvelle Jérusalem*, IX, p. 173 (1847).

(3) *Ibid.* IX, p. 112.

touche à l'essentiel de son œuvre ; il la consacre surtout à révéler cette langue de la nature, dont on admet d'ailleurs qu'elle peut s'identifier à la Science swedenborgienne des Correspondances. Et ce symbolisme des rêves, des physionomies, du monde tout entier, explique à ses yeux la facilité de nos rapports avec les êtres surnaturels.

On l'écoute cependant. Le Boys des Guays annonce sa *Lettre aux Allemands-catholiques sur les Bases fondamentales de la Nouvelle Eglise*⁽¹⁾ ; il accueille ses appels à des souscripteurs pour son *Encyclopédie raisonnée*, et, faute de trouver ces souscripteurs, il insère des fragments de l'*Encyclopédie* dans la revue qu'il édite ; il rend compte de son activité, lorsqu'Ægger, en 1846, rentre en France, enfin nanti d'une église swedenborgienne à Versailles ; il mentionne ses lettres ouvertes aux archevêques de Reims et de Paris. Tout cela ne doit pas nous masquer leurs divergences. Ils se querellent à propos de l'extase, qu'Ægger dit accessible à tous⁽²⁾, à propos de la notion de Dieu, et Tafel, autre orthodoxe, s'étonne d'entendre Ægger déclarer « que Dieu n'était pas une personne avant l'Incarnation »⁽³⁾. Brouilleries de théologiens ? Peut-être. Elles n'empêchent pas l'amitié. Mais elles nous interdisent de considérer Ægger autrement que comme un franc-tireur.

IV

Nous rejoignons le gros de l'armée. Ou plutôt nous en arrivons à ses jeunes recrues. Elles aussi ne manquent point de francs-tireurs. A l'écart du mouvement officiel, un Emile Broussais, fils du grand médecin, fait bande à part, se pose en chef, en « homme spécial et ad hoc ».

(1) *Nouvelle Jérusalem*, IX, p. 115. Cette lettre est datée d'Elberfeld, Pâques 1845.

(2) *Ibid.* IX, p. 280 (1846).

(3) *Ibid.* IX, p. 190.

et s'efforce d'intéresser les législateurs à sa « nouvelle dispensation » théocratique. Comme eux tous, ou presque, il a débuté par le somnambulisme⁽¹⁾ : sa « société mystique », dès 1835, suscitait la curiosité de Billot⁽²⁾ ; en 1842, il croit l'heure venue de publier son manifeste sur la Régénération du monde. Peuples, écoutez Emile Broussais : « Voici pour la France nouvelle une religion, et la véritable, qui élèverait la France au-dessus de toutes les nations sans en ravalier aucune. Et voici un homme pour la prêcher, la faire recevoir, en organiser l'Eglise et en tirer des institutions uniformes et régulières »⁽³⁾. Il promet de « faire l'ouverture du plus grand des siècles » et de nous replacer au niveau d'où nous sommes déchus il y a six mille ans ; il rendra tout gouvernement inutile, sauf le gouvernement direct de la Providence ; et ce sera si simple : pour culte, la charité, pour morale, celle des anges. Mais quoi, l'Europe est aveuglée par les papistes et les protestants ; elle néglige ces appels sauveurs ; tant pis pour elle, les destins suivront leur cours, et les révélations dédaignées profiteront donc à « une autre race, en un autre quartier du globe »⁽⁴⁾. Voilà sans doute pour quelle raison Emile Broussais finira juge à Pondichéry.⁽⁴⁾

A peine avez-vous repris vos esprits qu'on vous hèle de la tribune voisine. « Oui, mortels, profère un énergu-mène, les prophéties vont s'accomplir. Le Très-Haut m'a fait son interprète... Le règne de Jéhovah en Jésus-Christ approche ; les peuples ne vont plus composer qu'une famille, et se prépareront pour l'autre vie, en suivant

(1) Il signale au journal *l'Hermès* (23 novembre 1826) une prévision de somnambules concernant sa santé.

(2) Billot à Mielle, 20 mars 1835 (Bib. du Muséum, ms. 1941).

(3) Broussais, *Régénération du monde* (1842), p. 17.

(4) Cf. Erdan, *France mystique*, I. p. 16. — Emile Broussais meurt en 1855.

les maximes que je suis chargé de révéler, une fidélité sans bornes et sans fin »⁽¹⁾. Qui parle avec cet accent convaincu ? C'est un marchand de boutons, rue Croix-des-Petits-Champs, nommé Cheneau ; Cheneau, que Jésus-Christ en personne a rebaptisé son « Chaïnon » ; Cheneau, la verge de feu par laquelle Dieu fouettera les prêtres, et le seul vrai prêtre de la Troisième Alliance qu'il inaugure. Il a de qui tenir : sa défunte mère « fut, pendant sept ans, la proie d'une vieille sorcière » ; lui-même, à son insu, combattait le mal, dès l'âge de treize ans ; à trente ans, dans la mystique cité de Lyon, son Père céleste lui accorda tout ce qu'il demandait ; plus tard, le 14 juin 1838, et à Nantes, autre ville décidément privilégiée, il entreprit contre Satan une lutte qui dura dix-sept mois. Maintenant il a triomphé ; il annonce sa mission ; les gens de lettres, ces pharisiens, dédaignent de répondre à ses épîtres, les tribunaux le condamnent pour exercice illégal de la médecine,⁽²⁾ mais qu'importe, il va de l'avant, il prêche, sans respect humain ; il fait comprendre à son père, un jour, que l'esprit de Jésus seul peut créer, que par conséquent cet esprit seul est son vrai père, et que « le père Cheneau », comme il dit, n'est en cela qu'un instrument ; il a des entretiens plus cocasses encore :

« Il me fut dit un jour : Marche, prêche, et annonce mon nouvel avènement, commence dans un lieu de prostitution ; mais moi je ne m'empressai pas d'accomplir cette parole, car je n'osais pas ; quand il me fut dit de

(1) Cheneau, *Troisième et dernière alliance de Dieu avec sa créature, révélée à son serviteur Cheneau ou Chaïnon, négociant, de Meneteau-sur-Cher, pour être manifestée aux hommes* (Paris, mars 1842), p. 7-8.

(2) Cahagnet, *Encyclopédie magnétique spiritualiste*, I. p. 78 (13 mai 1852).

nouveau : N'hésite point ; c'est la volonté de ton Dieu ; par ce moyen, tu connaîtras ta position vis à vis des hommes, et l'effet que tu produiras envers ceux qui me recherchent. Après ceci, je fus dans un lieu de prostitution, c'était un beau jour. Je fus introduit, après mon entrée dans cette maison de prostitution, dans une pièce assez propre et assez bien meublée, et garnie de gravures peu en harmonie avec mes principes ; on me demande mon goût, parce que l'on ne se doutait pas de mes intentions. Cela était pour éviter de déranger toutes ces malheureuses filles.

Je répondis que je voulais les voir toutes, et causer un peu avec elles. Dix femmes qu'il faut plaindre arrivèrent, et, pour les entretenir quelque temps, je fis servir collation. Je m'informai de leur position, des motifs qui les avaient fait quitter leur famille. Cinq d'entre elles me répondirent avec un ton qui annonçait les préludes de paroles dépravées. Trois ne me répondirent rien de désagréable. Deux seulement furent touchées et sensibles à la part que je prenais à leur malheur.

Elles me dirent : Nous ne voyons pas souvent des hommes qui nous donnent la pensée que tu nous inspires. Et je leur dis : Du vice à la vertu il y a une grande distance ; mais par la fausse position où vous êtes, vous n'aurez pas tant de mal à reconnaître le règne de la raison qui s'approche, que les bigots et les religieux hypocrites. Je fus injurié par cinq, j'en interdis trois ; c'étaient les plus instruites et les mieux élevées, et deux seulement ne furent pas insensibles, car elles regrettaient leur vie primitive ; et je m'en allai. » (1)

Qu'un pareil original ait été pris au sérieux, fût-ce un instant, voilà de quoi nous confondre. Pourtant ses frères lui font bon accueil. Le Boys des Guays lui ouvre

(1) Cheneau, *Troisième et dernière alliance*... , p. 53-54.

les colonnes de sa revue ; le très vénéré Hofaker, chef du swedenborgisme allemand, le complimente ; et il circule de groupe en groupe, en province, en Suisse, à Stuttgart, plaçant ses discours comme ses boutons. Dans quelle mesure le mage du Nord, dont il se réclame, l'aurait-il reconnu pour l'un des siens ? Il invente une liturgie bien à lui ; « constitué prêtre dans sa maison », le 25 décembre 1840, il distribue la Cène, au Vendredi-Saint suivant, en présence de dix-sept personnes, dont un membre de l'Académie française ; il baptise « par l'imposition de la main droite sur la tête, sans eau » ; il invite les parents à marier eux-mêmes leurs enfants, en dehors du clergé ; il supprime le maigre du vendredi, il blâme tout célibat, il réduit les prières au Notre Père, les lectures édifiantes à la Bible, et veut brûler le reste, livres de théologie, missels et paroissiens. Le Fils de l'Homme va revenir, vaticine-t-il ; encore quatre générations, et les femmes enfanteront sans douleur. Ces extravagances mises à part, il se peut bien d'ailleurs, qu'au fond Cheneau s'entende avec les théologiens de son entourage ; sur la Trinité, sur la nature de de l'âme, sur l'enfer, sur tous ces points où le dogme de la Nouvelle Jérusalem a ses particularités fixes, il y adhère fidèlement.⁽¹⁾

V

Revenons à Saint-Amand. Nous y trouverons la raison du crédit dont jouit Cheneau. C'est un crédit monétaire. Cheneau a de l'argent, et son argent sert à bâtir une église. J'entends la chose au sens littéral. Saint-Amand, centre de la Nouvelle Jérusalem en France, Saint-Amand où règne Le Boys des Guays, veut inaugurer le culte public

(1) Voir, sur les prédications de Cheneau, un article de *La Silhouette* (10 août 1845) dont je dois la communication à l'obligeance de M. Jacques Crepet.

swedenborgien ; ce culte s'ouvre en septembre 1837, avec toutes les autorisations officielles qu'Ægger avait sollicitées vainement ; on a même fait, en octobre 1838, un enterrement swedenborgien ; il faut maintenant édifier un lieu saint digne du nouveau culte. Les ouvriers se mettent aux soubassements, le 27 juillet 1839 ; la première pierre est posée le 20 mars 1840. Et le maître, Le Boys des Guays, ce traducteur si fidèle que sa physionomie propre en pâlit, se prépare à répandre au loin la doctrine qu'il incarne.

« Les temps sont enfin accomplis ! s'exclamait son journal, en tête du premier numéro. Le sceau qui avait été mis par Dieu sur les Livres Saints est levé, et la Vérité peut désormais apparaître aux yeux de quiconque désirera de bonne foi la connaître ».(¹) Les enfants du siècle ressentent un besoin de religion, qu'aucune foi traditionnelle n'étanche ; et pourtant la religion véritable « existe ; elle vient de descendre sans bruit, comme elle était descendue une première fois il y a dix-huit siècles ». Ce n'est ni le catholicisme, ni le protestantisme, ni le déisme ; c'est la révélation qu'enferment les quarante volumes des *Arcanes célestes* et les vingt autres ouvrages de Swedenborg. Depuis 1757, cette année où Swedenborg vit et décrivit la consommation des siècles, cette date « qui deviendra bientôt aussi mémorable que celle de l'Incarnation », le monde est entré dans une ère nouvelle. « Les temps de calamité vont enfin s'éloigner de nous, pour faire place à des jours plus heureux. Si l'homme a perdu l'âge d'or, il est destiné à le reconquérir. Dès maintenant il peut marcher à grands pas vers cet Eden qu'il avait perdu et qu'il doit retrouver. »

Richer, Ægger, ou du moins leurs papiers, convergent vers Le Boys des Guays ; c'est lui qui les édite ; il relate

(¹) *La Nouvelle Jérusalem*, T. I, p. 7 (25 mars 1838).

les progrès de son Eglise, aux îles anglo-normandes, à Nantes, à Aix, à Toulouse, à Orthez ; il donne en exemple sa propre communauté. Elle marche bien. Au journal, au temple, vient s'ajouter une librairie ; et les fidèles assistent au culte, consciencieusement, tous les huit jours. « Nous nous réunissons chaque dimanche à trois heures après-midi . . . L'on commence par prononcer quelques sentences tirées de l'Écriture sainte. On lit ensuite les préceptes du Décalogue et l'Oraison dominicale ; puis, on annonce à l'assemblée quelles sont les parties de l'Ancien et du Nouveau Testament qui vont être lues. Après la lecture de la Parole, celui qui officie donne des explications sur son sens interne, et termine le culte par la formule de bénédiction qui se trouve à la fin de l'Apocalypse . . . Lorsque le culte est terminé, nous avons l'habitude, avant de nous séparer, de lire une Invocation de Richer, et de nous livrer à des entretiens instructifs. »⁽¹⁾

Des invocations, des commentaires sur la Bible, des « entretiens instructifs », cela manque pourtant d'agrément : le magnétisme égaie davantage ; aussi bien réussit-il mieux. Ah ! si Le Boys des Guays faisait des concessions à la mode ! s'il nous campait un Swedenborg bien halluciné, bien étrange, avec un grand concours d'apparitions, et tel que les littérateurs l'imaginent ! si, comme son devancier Pernety, ou comme le bon Cheneau, il nous promettait monts et merveilles ! Mais il est trop soucieux d'exactitude. Ces écrivains, à qui les magnétiseurs font la cour, et qu'ils s'ingénient à compromettre, lui les passe au crible d'un jugement sévère ; il hausse les épaules lorsque le vicomte d'Arincourt donne à sa marchandise l'étiquette de « swedenborgienne »⁽²⁾ ; il re-

(1) *Nouvelle Jérusalem*, T. II, p. 162 (1839).

(2) D'Arincourt publie en 1849 un roman intitulé *Ida*, qui n'a en effet de swedenborgien que le nom.

jette Balzac et son « mysticisme inintelligible » ;⁽¹⁾ tout au plus s'adoucirait-il pour souhaiter la conversion de Buchez ou de Ballanche. Les bonnes gens espéraient autre chose. Combien, venus enthousiastes pour le prophète nordique, s'en sont retournés déçus ! Bons pour des nordiques, en effet, ces prêches entrecoupés d'oraisons, bonnes pour des fils d'évêques luthériens, ces controverses au sujet de l'Ancien ou du Nouveau Testament ; Anglo-Saxons ou Scandinaves s'y meuvent à l'aise ; les sujets de Louis-Philippe préfèrent encore les vêpres. Rien d'étonnant à ce que le swedenborgisme, sous d'autres cieux, ait vécu, et soit devenu tout simplement une forme particulière de *revival* ; rien d'étonnant non plus à ce qu'en France il ait séché sur pied.

Les fidèles s'en aperçoivent, et se plaignent ; il faut les reconforter. Si leur nombre, en cinq ans, n'a guère augmenté, ce n'est pas une raison de perdre courage.⁽²⁾ Peut-être seulement leur triomphe se fera-t-il attendre un peu plus longtemps. Mais les ressources aussi diminuent. Cheneau paraît au bout de ses munificences. La grosse caisse de du Potet attire ailleurs les badauds. Tout comme du Potet lui-même, un peu plus tard, fermera boutique devant un concurrent plus avisé, Le Boys des Guays doit abandonner la partie : le *Journal du Magnétisme* se lance en 1845 ; la collection de la *Nouvelle Jérusalem* s'interrompt définitivement l'année suivante. En Allemagne, Hofaker est mort ; Emile Broussais s'expatrie aux Indes ; Cheneau se retire en son Berry natal. Tombées en veilleuse, les Eglises swedenborgiennes continuent à vivoter ; elles n'ont pas révolutionné la France, comme elles l'escomptaient ; trop attachées à la lettre

(1) *Nouvelle Jérusalem*, II, p. 154, note (1839).

(2) *Ibid.* VI, pp. 2, 193 (1843).

d'une théologie trop glaciale, elles ont manqué de prise sur le grand public, et ne lui ont jeté en pâture qu'un nom, et qu'une légende, vite déformée ; il leur reste la satisfaction d'avoir repoussé les tentations mondaines et sauvegardé leur orthodoxie.

III

LES ILLUMINÉS SOCIALISTES

I. *De Saint-Simon au « Père Enfantin ».* II. *Pierre Leroux et Jean Reynaud.* III. *Fourier, mystique de l'Harmonie.* IV. *Les fouriéristes : Jean Journet ; Just Muiron, Julien Le Rousseau ; de l'illuminisme révolutionnaire à la dictature théocratique.*

I

Echappons-nous des cénacles. Respirons la vie. Marchons avec la foule des ouvriers qui se sont battus aux trois glorieuses et des pamphlétaires qui les haranguent. C'est ici que naît l'histoire. Ces hommes d'action — et non les rêveurs ni les empiriques — forgent les destins de la France. Ce sont leurs noms que la postérité retiendra. Ils s'agitent, sentant bien que la révolution n'est pas à son terme, et leur malaise explose périodiquement. A la porte des ateliers, sur les chemins qui serpentent vers Ménilmontant ou vers Belleville, voyez-les discourir, écoutez ces mots sonores qui nous sont devenus familiers — égalité, droit au travail, communisme — ces mots encore inusés, tout resplendissants de jeunesse ; parmi les chefs qu'ils acclament, il y a des politiques ou des sociologues : Garnier-Pagès, Blanqui, Louis Blanc, Proudhon ; mais il y a aussi des fondateurs d'Eglise : Saint-Simon et Fourier.

Les bourgeois s'en gaussent. « Quelque part que l'on

marche, on met le pied sur un messie », (1) constatent-ils, d'un ton pincé ; ces haussements d'épaules cachent mal leur inquiétude. Des « milliers d'oracles obscurs », comme nous le dit un fouriériste, (2) courent les rues, s'amoncellent, grossissent, se chargent d'enthousiasme. Ils annoncent une ère nouvelle et l'avènement d'une religion « sociale ». Libre aux purs mystiques de se voiler la face (3) : qu'ils poursuivent leurs jeux, s'ils le veulent, persiennes closes ; on leur empruntera même, à charge de réciproque (4) ; mais il faut un autre bagage pour convaincre la misère. Peut-être leur reviendra-t-on dans la suite : de part et d'autre, on travaille à rebâtir la « grande unité catholique » (5) ; pour atteindre ce but, prononceront cependant les « socialistes », une méthode individualiste ne suffit pas.

Si, là-dessus, au sortir d'une assemblée saint-simonienne, vous ouvrez un livre de Saint-Simon, son ton vous déconcertera. Est-ce bien là ce demi-dieu que l'on célèbre ? Vous discuteriez volontiers avec lui son économie, qui vaut ce qu'elle vaut, mais qui sûrement n'a rien d'apocalyptique ; lui-même « écarte de sa recherche toute considération relative aux inconnaissables et insolubles problèmes de la des-

(1) Louis Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1842), p. 40.

(2) D. Laverdant, *La Déroute des Césars* (1851), p. 154.

(3) Cf. en particulier les attaques d'Henri Delaage (*Mystères des Sociétés secrètes*, p. 9 ; *Le Songe du Christ*, p. 8, etc). Pour Cheneau, « le système des communistes... conduit au triomphe du mal » (*Troisième Alliance*, p. 234). On multiplierait ce genre de citations.

(4) J. Le Rousseau, fouriériste, cite Ed. Richer ; Enfantin se soucie de correspondances assez swedenborgiennes ; un saint-simonien, Emile Bertrand, reprend la théorie du fluide universel, de même que le fouriériste Hippolyte Renaud... Autre genre de citations également fréquentes. Inversement, le *Journal du magnétisme* s'appuiera sur l'autorité de Fourier (VI, p. 339).

(5) Ch. Richard, *Les lois de Dieu et l'esprit moderne* (1858), p. 198.

tinée et de l'origine des choses » (1). Il a écrit le *Nouveau Christianisme ?* C'était en destinant son ouvrage aux lecteurs qui « regardent la religion comme ayant pour objet essentiel la morale » ; il se proposait avant tout d'améliorer le sort des pauvres : intentions fort honnêtes, et si rationnelles qu'elles sentent même un peu le rationalisme. D'où viennent ces clameurs que l'on entend maintenant ? « Terre, réjouis-toi, Saint-Simon a paru ! . . . s'exclame Laurent dans *le Globe*. Croix qui sauvas le monde, aujourd'hui tu pèses sur lui ! disparais » (2). Franchement, il exagère.

Mais Saint-Simon est mort, et depuis sa mort l'édifice social a craqué. Tout le monde cherche du neuf. Lamennais semble porter le coup de grâce à l'Eglise ; le fantôme de Julien l'Apostat hante les imaginations ; entre le troisième siècle et le dix-neuvième, entre ces deux fins d'époque, on croit reconnaître des analogies troublantes. Le titre seul de Nouveau Christianisme, dans ces conditions, enflamme les esprits. S'il ne leur offrait un repère, sans doute d'autres écoles se substitueraient-elles à la sienne : les bonnes volontés ne manquent point ; morts ou vivants, catholiques ou non, illustres ou parfaitement ignorés, quantité d'écrivains leur fournissent les linéaments du futur ordre théocratique. Vers la fin de la Restauration, les « familles spirituelles » d'un Coëssin préfiguraient, jusque dans le détail, celles qui naîtront un peu plus tard à Ménilmontant : elles reposaient sur les vœux de pauvreté et d'obéissance ; le mariage était autorisé, quoique le vœu de chasteté fût conseillé ; pour ce qui regarde le logement, le vêtement et la nourriture, on observait un régime somptuaire « dans une telle mesure que l'ample nécessaire, la

(1) *Le Producteur*, résumé par Charléty, dans son *Histoire du saint-simonisme* (p. 40), qui reste l'étude définitive sur cette école.

(2) Cité par Charléty, p. 114.

commodité, la délicatesse et le respect pour les convenances en général, porté jusqu'à une certaine élégance, en soient des éléments parfaitement indispensables ». (1) Lié, semble-t-il, avec le capitaine Bernard, épris de théories qui rappellent l'illuminisme, Coëssin reste néanmoins un catholique intransigeant, et malgré toutes leurs analogies, il combattra les saint-simoniens, ces pa ens.

A le regarder de près, leur maîtrie n'est d'ailleurs pas tout à fait exempt de mysticisme. « Pendant vingt ans, nous dit un bon juge, (2) il a vécu avec la certitude d'avoir arraché à Dieu son secret ; il a essayé de « systématiser la philosophie de Dieu ». Ses disciples, lorsqu'ils le traitent en révélateur, ne font que ratifier ses prétentions. Moïse, Jésus-Christ, Saint-Simon, telle est la Trinité d'inspirés qu'ils proposent à la France effarée. Mais, si Saint-Simon est un Christ, eux sont donc au moins des apôtres ; Enfantin, leur chef, sera déclaré pontife (avec Bazard), puis, sans Bazard, il deviendra le Père, l'Inspiré, suscité par Dieu pour continuer Saint-Simon, possédant peut-être en lui, si sa métaphysique dit vrai, la personnalité même de Saint-Simon, en attendant qu'il rencontre la Mère, c'est-à-dire la Femme-Messie, et qu'avec elle, il ouvre un monde nouveau . . .

Quelques années suffisent pour achever cette évolution. Elles se marquent d'ailleurs par la croissance brusque et le déclin non moins rapide de la secte ; Enfantin et Bazard sont élus pontifes en 1829 ; 1830 voit les débuts de l'enseignement public saint-simonien ; deux ans plus tard, c'est la défection d'Olinde Rodrigues, c'est la retraite à Ménilmontant, ce sont les processions carnavalesques,

(1) Coëssin, *Etudes sur le passé, le présent et l'avenir de l'humanité* (1838), T. II, p. 233-234.

(2) Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, p. 13.

appât à la curiosité populaire, et bientôt c'est le procès scandaleux après quoi cette curiosité satisfaite se détourne ; l'équipée d'Égypte, à la recherche de la Femme-Messie, et les schismes ultérieurs, amuseront, sans plus impressionner. Nous ne reviendrons pas sur ces épisodes bien connus. Années mouvementées, pendant lesquelles les Français, au spectacle de ces extravagants, s'interrogent de bonne foi, ne sachant trop s'il leur faut admirer, se fâcher, ou sourire . . .

Il en reste pourtant quelque chose. Bien des littérateurs, ayant traversé le saint-simonisme, reprennent à leur compte un peu de sa doctrine. Mais cette doctrine n'est plus tout à fait celle de Saint-Simon. Elle l'est d'autant moins, chez ces hommes de lettres, que l'économie les intéresse médiocrement, et qu'ils s'attachent davantage aux innovations introduites par Enfantin en d'autres domaines. Pourtant ils retiennent l'idéal théocratique. Comment ne seraient-ils pas flattés du rôle éminent qu'on leur assigne dans la société nouvelle ? Ils y remplaceront les prêtres — eux, c'est-à-dire les philosophes et les savants ; ils gouverneront ; une seule condition : c'est qu'ils aient conscience de leur tâche, et qu'ils donnent à leur art un but social. Cela ne les gênera pas. — Ils s'attachent, d'autre part, à ce que le Père Enfantin dit de la Femme. Ici Fourier se superpose à Saint-Simon. Tous les exaltés frémissent, lorsqu'ils entendent parler d'une nouvelle Eve, d'une nouvelle Marie, qui régénérera la morale, et, sans attacher d'autre importance à telle ou telle prophétie mal réalisée, ils sont prêts à convenir que « le règne de la femme se prépare » ; tous les sensuels se poulèchent en lisant les détails de cette morale, l'égalité des sexes, celle de la chair et de l'esprit, et la constitution d'une famille où le divorce permettra de satisfaire les « mobiles » comme les

« immobiles ». Qui donc ne souscrirait au programme commode qu'énonce *le Globe* ?

« Les jouissances matérielles ne sont plus un crime ni un larcin. Les fils de Dieu verront sans péché que les filles des hommes sont belles, et la terre aussi, belle et parée, sera la ccuche aux mille harmonies où se borneront les joies, les extases, les ravissements de l'humanité progressant dans sa chair comme dans son esprit.

On verrait . . . des hommes et des femmes qui se donneraient à plusieurs sans jamais cesser d'être l'un à l'autre et dont l'amour serait au contraire comme un divin banquet augmentant de magnificence en raison du nombre et du choix des convives.

Le bal sera la première communion où, sous les yeux et la tendre inspiration du couple sacerdotal, la légèreté et la froide réserve viendront s'initier ensemble à la grâce innommée de l'amour nouveau. » (1)

A ceux que l'enfer effraierait, Enfantin répond, non pas seulement en le niant, mais en lui substituant la notion d'une vie universelle où se fond notre personnalité. Chacun de nous est « un des organes de l'être progressif humanité ». (2) Nous puisons la vie en Dieu, qui est Vie ; notre existence manifeste donc simplement la sienne, « et ne sort pas plus du néant par la naissance qu'elle n'y retourne par la mort ; car elle participe de l'éternité et de l'universalité, qui est Dieu ». (3) Cependant, le Père veut bien admettre une certaine dose d'immortalité personnelle. Voici : chaque être vivant « contient le résumé de ce qui fut, dont il est le tombeau, et le germe de ce qui sera, dont il est le berceau » ; (4) notre personnalité peut fort

(1) Article du 2 mars 1832, cité par Charléty, *op. cit.*, p. 190-191.

(2) Enfantin, *La Vie éternelle* (1861), p. 6.

(3) *Ibid.* p. 102.

(4) *Ibid.* p. 11.

bien survivre dans le sein d'une personnalité ultérieure qui n'en a pas conscience tandis que nous aurons conscience d'elle ; rien n'empêche qu'un grand révélateur n'anime consciemment son successeur, qui lui-même ne le sait pas ; rien n'empêche de croire

« 1. Que saint Paul ne vit pas en moi, établissant, lui saint Paul, cette chaîne que je ne peux pas établir sans discontinuité, et se rappelant, lui saint Paul, qu'il a fait, comme je me rappelle ce que j'ai fait ;

« 2. Que je ne vivrai pas un jour en un autre, qui, lui, ne liera pas son présent à son passé *Enfantin* et à son passé saint Paul, tandis que moi je lierai mon présent d'aujourd'hui, qui sera devenu mon passé, à mon avenir d'aujourd'hui, qui sera devenu mon présent . . . » (1)

Ainsi le saint-simonisme s'était couronné par une véritable superstructure — ici l'expression marxiste convient tout à fait — d'essence religieuse ou tout au moins métapsychique. Elle avait un moment fait illusion, et ses traces sur la mentalité générale sont durables. Mais, après une dizaine d'années, elle était tombée en morceaux, et ces morceaux, entre les mains de théoriciens divers, servent à bâtir de nouveaux systèmes.

II

Pierre Leroux reste assez fidèle à la doctrine. N'en avait-il pas rédigé naguère la Profession de foi ? Préoccupé surtout de morale, il ne touche que momentanément aux questions abstraites ; ce qui l'intéresse, c'est la façon d'améliorer notre condition humaine, ce sont les dogmes du dix-neuvième siècle, ces dogmes pratiques, liberté, égalité,

(1) *Enfantin, Lettre du Père à Charles Duveyrier sur la vie éternelle* (juin 1830), p. 7 (Ed. de 1834).

charité . . . En les approfondissant, il retrouve les théories chères à ses amis : l'égalité civile s'accompagne de l'égalité familiale, l'homme et la femme ont les mêmes droits, et leur union constitue un nouvel être, le couple ; l'humanité tout entière forme un « être idéal » qui « vit à l'état virtuel » dans chacun des individus qui le composent. S'ensuit-il que ces individus renaissent ? pourquoi pas ? nous rejetterons la métempsychose animale, mais qu'a d'absurde « la perpétuité des individus au sein de l'espèce » ?⁽¹⁾ Ainsi vont ses raisonnements. Ils démarquent en partie ceux d'Enfantin, en partie ceux des illuminés qu'il a pu connaître en mainte occasion : car il a fréquenté les sociétés secrètes ; il a été carbonaro ; et si le carbonarisme est politique, si la maçonnerie, elle aussi, le devient chaque jour davantage, il y a côtoyé des jeunes gens tels que le maître maçon Philippe Faure, consacré dès le berceau par sa mère au théosophe Fabre d'Olivet.⁽²⁾ Il croit au magnétisme ;⁽³⁾ il cite volontiers Saint-Martin⁽⁴⁾ ; vis-à-vis le café Procope, en compagnie de Ballanche et d'Ampère, il a dîné avec Gilbert, le disciple du Philosophe Inconnu, qui lui a parlé de son maître, et lui a fait boire de l'or potable⁽⁵⁾ . . . Il les suivrait volontiers sur leur terrain ; mais vite il s'essouffle ; et il revient à ses considérations terre à terre, laissant à son camarade Jean Reynaud le soin de s'ébattre dans les étoiles.

Lui, Jean Reynaud, mettra vingt ans à livrer sa pensée ;

(1) Pierre Leroux, *De l'humanité* (1840), T. I, p. 283.

(2) Cf. son introduction à Philippe Faure, *Journal d'un combattant de février* (1859). Nous reviendrons sur l'influence de Fabre d'Olivet.

(3) Voir sa *Grève de Samarez* (1857) ; éd. de 1863, T. I, p. 35-36, sur le somnambule Alexandre Bertrand.

(4) Il intitule *l'Homme de désir* la première partie du *Rocher des proscrits* (*Grève de Samarez*, T. II).

(5) *Grève de Samarez*, T. I, p. 207.

pourtant elle est simple ; et il la couve dès l'instant où il se fâche contre l'immoralité d'Enfantin. Son article *Ciel*, dans l'*Encyclopédie nouvelle*, en dit assez pour enthousiasmer Barbès, dès 1837 ;⁽¹⁾ et *Terre et Ciel*, en 1854, n'ajoutera pas grand'chose à ce qu'exprimaient, en 1847, les *Considérations sur l'esprit de la Gaule*. Entre temps, l'auteur a surtout pris de l'assurance. Il parle désormais en son propre nom ; il lit mieux son système, et comme il n'écrit pas mal, ce système soi-disant astronomique éblouit les imaginations. Des gens avertis se remémoreraient Fourier — un Fourier plus sage et plus chaste ; Jean Reynaud préfère une autre caution, susceptible d'impressionner par son antiquité et d'émouvoir les cœurs patriotes : il ne se contentera pas à moins de Vercingétorix, ou tout au moins des druides, qui « sont sublimes ».

La référence plaît : et, du coup, le druidisme vient à la mode. Un saint-simonien de l'arrière-garde, comme Ange Guépin, un fouriériste mitigé comme Laverdant, un phrénologue comme Armand Harembert, s'en réclament à l'envi ; Eugène Suë brode un long roman sur sa beauté, sa survivance cachée, et ses affinités avec le vrai christianisme ; il y aura même l'une ou l'autre étude sérieuse, comme celle de ce catholique érudit mais aventureux qui se nomme le chevalier Gougenot des Mousseaux.⁽²⁾ Sauf en cette dernière œuvre, le druidisme dont il s'agit reproduit tout bonnement le système de Jean Reynaud. Monothéiste — les druides, paraît-il, croyaient en un seul Dieu —

(1) Voir Barbès, *Deux jours de condamnation à mort* (1848, réédité en 1870), p. 4-5, et sa correspondance avec Louis Blanc, *Ibid.* p. 42.

(2) Guépin, *Philosophie du socialisme* (1850), p. 332. — D. Laverdant, *La déroute des Césars* (1851), p. 21. — Armand Harembert, *La Vérité, fusion du matérialisme et du spiritualisme* (1853), p. 35. — Eugène Suë, *Les Mystères du Peuple* (1849). — Gougenot des Mousseaux, *Dieu et les Dieux* (1854).

il s'efforce de bien distinguer entre le Créateur et sa créature ; l'univers, conséquence, est néanmoins éternel, comme Dieu son principe ; les âmes humaines apparaissent dans la vie « au degré de la hiérarchie où l'animal cesse et où l'être libre commence ». Ainsi se poursuit, à travers la société, l'évolution qui commence au limon végétal ; de physique, elle devient intellectuelle ; nous progressons ; l'idéal se rapproche : au commencement l'homme pensait à peine, puis il a cru à sa déchéance, puis à l'expiation sanglante ; et maintenant, dans cette dernière époque qu'ouvre la France, chaque jour accélère sa « réhabilitation », tant qu'à la fin sa race transfigurera, et qu'à l'homme succédera l'ange. — Les individus évoluent de même. Ils passent de corps en corps, montant ou se dégradant, selon leurs mérites : des fautes graves les ramènent sur cette terre, qui est un purgatoire, ou bien en des lieux « pires encore » ; mais leur destinée naturelle les porte vers les astres. « Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu » ? Nous tous, déclare Jean Reynaud : sinon dieux, du moins surhommes ; nos réincarnations nous appellent à un type supérieur d'existence ; et, laissant là cette planète morose, nous nous élancerons dans l'infini des constellations, toutes habitées, et fixées comme résidence aux êtres qui leur sont appropriés.

De cette manière, conclura *Terre et Ciel*, « l'ancienne trilogie Terre, Ciel et Enfer se trouve donc finalement réduite à la dualité druidique Terre et Ciel » (1) . Soit. Rénovés par la liberté, nous sommes devenus « la Gaule adulte ». (2) Observons seulement que de druidisme se retrouve aussi chez des Scandinaves, même modernes, tel

(1) J. Reynaud, *Terre et Ciel* (1854), p. XIII.

(2) J. Reynaud, *Considérations sur l'esprit de la Gaule* (1847), p. 132.

Swedenborg ; que l'abbé Turlot, que Boucher de Perthes, et plusieurs autres, avaient caressé l'hypothèse d'une résurrection stellaire, sans être druides ni d'ailleurs swedenborgiens ; (1) et qu'ainsi ce genre de spéculation semble tenter particulièrement les imaginations vives, depuis qu'à l'Empyrée médiéval Képler et Copernic ont substitué la ronde immense des étoiles. Paradis ? mondes semblables au nôtre ? Tout en n'admettant qu'une seule humanité, Jean Reynaud semble quelquefois annoncer Camille Flammarion ou H. G. Wells ; il appartenait bien à un ancien saint-simonien de faire ainsi la chaîne entre l'illuminisme et le merveilleux scientifique.

III

Revenons en arrière. C'est en plein Directoire que l'obscur Bisontin Charles Fourier se livrait à ses premières cogitations ; sa *Théorie des Quatre mouvements* voyait le jour en 1807 ; en 1810, nous assure-t-il, il avait terminé le calcul de la mécanique passionnelle ; mais l'ingrate France ne le prenait pas au sérieux. Nul écho dans les journaux. Tant pis. Il a « enseveli sa découverte, jusqu'à ce que la Civilisation fût suffisamment punie de cette impertinence » (2) : et en effet, contre toute attente, la Civilisation a fini par s'émouvoir. Les Bourbons restaurés sont tombés ; les hommes s'évadent des dogmes religieux ou sociaux ; le bon sens même, ce bon sens devenu trop court au dix-huitième siècle, est bousculé par les poètes, et l'on ne sait plus dans quelle mesure s'y fier. Fourier vit encore :

(1) Turlot, *Etudes sur la théorie de l'avenir* (1810), T. II, p. 302. — Boucher de Perthes, *De la création* (1840), T. III, p. 159, et T. V, p. 388.

(2) *Publication des manuscrits de Ch. Fourier*, T. I, p. 49 (ms. de 1811).

il est temps pour lui de paraître ; face aux saint-simoniens, qu'il n'aime pas, et qui le plagient, il dresse son Ecole sociétaire ; face à leur *Globe*, il lance sa *Réforme industrielle* ; face à leur communauté de Ménilmontant, il bâtit ses phalanstères.

Toute une pléiade l'entoure maintenant. A vrai dire, quand il sera mort, les politiques d'entre eux, Victor Considérant en tête, tireront tout doucement sa doctrine du côté social et rationnel ; ils feront l'inverse du travail qu'opère Infantin sur le saint-simonisme, ils atténueront la mystique, sans d'ailleurs la taire : car un escamotage serait difficile, et les manuscrits du maître, qu'ils publient, suffisent à nourrir les curiosités les plus folles. Cette reconnaissance de sa maîtrise, il l'avait prédite ; aucune fausse modestie ne l'aveuglait sur l'importance de son rôle : comme Jésus-Christ fut chargé par son Père de la révélation religieuse, il est chargé, lui, de la révélation sociale ; ⁽¹⁾ il sera le Paraclet, le « Messie de la raison ». ⁽²⁾

Un Messie : car sans révélation, la raison s'égaré ; elle s'est égarée en fait ; il faut « briser les tables de la loi » ; ⁽³⁾ l'heure sonne « de refaire l'entendement humain et d'oublier tout ce qu'on a appris ». ⁽⁴⁾ Que pèsent les théologiens et les philosophes ? les uns mènent à Torquemada, les autres à Robespierre. ⁽⁵⁾ Fourier, qui bâille en lisant Condillac, devra tout à lui seul. ⁽⁶⁾ Platon n'est qu'un « phraseur ». En revanche, Bacon, Jean-Jacques Rousseau, ou Pythagore, auraient pu découvrir les lois du mou-

⁽¹⁾ Fourier, *Nouveau monde industriel et sociétaire*. *Œuvres* (1844), T. VI, p. 369.

⁽²⁾ *Publication des manuscrits de Ch. Fourier*, T. II, p. 51.

⁽³⁾ *Ibid.* T. III, p. 112 (ms de 1810).

⁽⁴⁾ *Ibid.* T. IV, p. 327 (ms. de 1818).

⁽⁵⁾ *Ibid.* T. IV, p. 258 (ms. de 1818).

⁽⁶⁾ *Ibid.* T. I, p. 13 (ms. de 1820).

vement sociétaire, il veut bien le concéder ; (1) il lui arrive de faire à Schelling l'hommage d'une citation ; peut-être d'ailleurs cache-t-il ses inspirateurs les plus directs, Diderot ou Restif de la Bretonne.

Tout repose sur l'analogie. Ce n'est pas en vain que les swedenborgiens, malgré les incongruités du nouveau prophète, établiront des parallèles entre leur doctrine et la sienne. Fourier croit à l'unité du monde. Elle se ramène sans doute à deux principes, la matière, subdivisée en corps, et Dieu, subdivisé en instincts ou en âmes ; mais ces deux principes agissent l'un sur l'autre ; Dieu a composé et décompose l'univers matériel au moyen des soleils, nos pères véritables ; ainsi tout se lie, et les différents règnes forment à nos yeux « un immense musée des tableaux allégoriques où se peignent les crimes et les vertus de l'humanité ». (2) Les connaître, c'est nous connaître nous-mêmes. Preuve en soient des exemples comme celui-ci :

« Le canard est emblème du mari subjugué, ensorcelé, ne voyant que par les yeux de sa femme. Aussi la nature lui a-t-elle fait don d'une extinction de voix, image de ces maris qui n'ont pas le droit de parler contre l'opinion de leur femme. La cane, au contraire, est une criarde impitoyable, comme le sont les ménagères acariâtres, qui font trembler le mari et la maison entière. » (3)

La cosmologie de Fourier vaut son histoire naturelle. « La terre est un grand animal », avait dit Nougaret, ce Diderot sans talent : d'autres néo-païens enjolivaient cette idée ; l'imagination de Fourier s'en empare, et délire

(1) Fourier, *Théorie de l'unité universelle* (1823). *Œuvres*, T. II, p. 280.

(2) Fourier, *Théorie de l'association domestique-agricole*. *Œuvres*, T. IV (1844) p. 294.

(3) Fourier, *Théorie de l'unité universelle*, (1823). *Œuvres*, T. II, p. 213.

éperdument. Oui, la terre vit, et pas seulement l'univers, mais de plus grands êtres encore, les binivers, les trinivers, etc. (car Fourier a la manie des chiffres). Oui, les astres naissent, et grandissent, et copulent : et là dessus, devant cette perspective baroque d'un immense mauvais lieu où vont et viennent sans cesse les excitations sexuelles, notre érotomane entre en transe, il trouve des accents lyriques et des précisions ahurissantes : notre planète durera quatre-vingt-mille ans, elle mettra au monde dix-huit créations successives ; l'électricité du pôle Nord, qui est mâle, s'unissant à l'électricité femelle du pôle Sud, donnera naissance à une aurore boréale permanente ; par sa vertu génératrice, nous cesserons enfin d'être en retard, et nous réparerons ce triste accident préhistorique où disparurent quatre de nos satellites, tandis que le cinquième, Phoebé ou la lune, périssait après nous avoir heurtés et noyés dans son agonie convulsive . . . (1)

Nous sortons d'une ère démoniaque. La Civilisation, et la Barbarie qui ne valait guère moins, ont méconnu à l'envi la loi divine de l'Attraction. C'est cette loi que Fourier a découverte et qu'il a mission de nous révéler. A peine les Grecs et les O-Taïtiens, dans leurs meilleurs jours, l'ont-ils pressentie. Pourtant Dieu, qui nous devait le bonheur, n'a point manqué à ce devoir. Il nous suffit de bien vouloir chercher le code social qu'il nous a donné. Les animaux, les plantes, font tout « par amorce d'amour et de plaisir » : pourquoi pas nous ? pourquoi le travail nous pèse-t-il ? Étudiez les attractions : vous aurez la clef de notre destinée. Essayez donc de bâtir une société sur la satisfaction de nos instincts. Fourier se délecte à ces analyses. Elles flattent à la fois sa grivoiserie et son

(1) Fourier, *Égarement de la raison* (1806), éd. de 1847, p. 129-130.

génie classificateur. Et d'abord nous répartirons l'humanité en quatre groupes, le groupe d'amitié, le groupe d'amour, le groupe d'ambition, le groupe de famille ; et nous énumérerons les passions propres à chacun ; et puis nous en viendrons aux passions distributives, la cabaliste, la papillonne, la composite. Qu'on en tienne compte, et tout se transformera. « Dans l'état sociétaire, le peuple trouvera tant d'agrément et de stimulant dans ses travaux, qu'il ne consentirait pas à les quitter pour une offre de festins, bals et spectacles proposés aux heures des séances industrielles ». (1)

Quelles délices ! quels prodiges ! Plus de contrainte en amour, et plus de mensonge. Plus de contrainte dans l'éducation : Fourier verse des larmes d'attendrissement lorsqu'il évoque les bambins, les chérubins, les séraphins, les lycéens, les gymnasiens, les jouvenceaux (sa manie énumératrice se donne encore une fois libre cours), tous se livrant aux plaisirs de leur âge, et s'instruisant d'autant mieux ; puis il se reporte aux adultes, il voit les inventeurs récompensés par un jury, les bons ministres nantis d'une souveraineté ; il s'extasie sur les idylles futures :

« Un philosophe traversant le canton contempera de sa voiture le ravissant spectacle qu'offriront tous les vrais amis des choux et des raves, les héritiers des vertus de Phocion et Dentatus, déployant avec orgueil leurs drapeaux, leurs tentes et leurs groupes sur les hauteurs et dans toute la vallée parsemée de brillants édifices, au centre desquels s'élèvera le Phalanstère ou manoir général dominant majestueusement le canton. A cet aspect, notre philosophe se croira transporté dans un nouveau monde, et commencera à croire que la terre, lorsqu'elle sera administrée

(1) Fourier, *Traité de l'association domestique-agricole*. (*Œuvres*, 1844, T. III, p. 14-15.)

selon le mode sociétaire ou divin, éclipsera toutes les beautés dont nos romanciers ont paré leurs séjours olympiques. » (1)

Et puis, il faudra « organiser le culte des passions voluptueuses » (2) : ses fêtes rassembleront, à l'équinoxe, sur chaque longitude, les Phalanges chantant la gloire de Dieu ; les femmes et les enfants entretiendront des autels champêtres où l'on vénérera les « hommes qui ont servi l'humanité en perfectionnant l'industrie ». (3) Il faudra encore . . . Mais tout sera facile. La religion comme le travail deviendront vraiment aimables. L'Harmonie transformera jusqu'au monde physique : un homme sur douze atteindra 144 ans, un homme sur cent quarante-quatre atteindra 192 ans ; de nouvelles créations engendreront « les quadrupèdes minimales agricoles, cheval nain, bœuf nain, chameau nain », (4) et encore, à la place des monstres marins, des anti-baleines, des anti-requins, des anti-hippopotames, des anti-phoques, qui nous serviront précieusement . . . Les listes s'allongent ; l'imagination de Fourier court la poste, il ne se lasse pas d'échafauder les prévisions : tout sera merveilleux ; les œufs de poule suffiront à payer la dette d'Angleterre, et nous cultiverons des « melons jamais trompeurs » . . . (5)

Même les défunts bénéficieront de la nouvelle ère. Pour l'instant, ils souffrent tous, sans exception ; rebelles comme nous, ils sont plongés comme nous dans « le mal être » ; mais leur destinée reste enviable, puisqu'elle exclut l'enfer, la métempsycose animale, et se réduit à les

(1) *Ibid.* T. IV, p. 496.

(2) Fourier, *Egarement de la raison*, p. 77.

(3) Fourier, *Traité de l'association domestique-agricole* (*Œuvres*, 1844, T. III, p. 489).

(4) *Ibid.* T. IV, p. 247.

(5) *Ibid.* T. IV, p. 47.

faire passer de notre « terre-aqueux » au corps « éther-aromal ». Ils habitent d'ordinaire les deux tiers supérieurs de l'atmosphère : ils jouissent « à un plus haut degré que nous » ; ils aiment à se mouvoir en l'air ou sous terre ; bref, c'est « une charmante perspective que cette vie future ; elle n'a de fâcheux que la transition ascendante, appelée la mort ». (1) Prenons-nous-en notre parti : nous naîtrons et mourrons plus d'une fois ; 1620 existences, 54,000 ans dans l'autre monde, 27,000 sur celui-ci, telles sont les perspectives qu'un calcul exact nous assigne.

Enfin, un beau jour, notre planète décédera : nos âmes, jointes à la sienne, « passeront sur un autre globe neuf » ; elles perdront la mémoire de leurs existences distinctes, et se rappelleront seulement le sort commun de l'humanité. Puis, s'étant réincarnée d'astre en astre un certain nombre de fois, l'âme de la terre à son tour montera d'un degré : « elle devient âme de cardinale, puis âme de nébuleuse, puis âme de prosolaire, puis âme de soleil, et ainsi de suite ; elle parcourt encore des degrés bien autrement élevés, car elle devient âme d'univers, de binivers, de trinivers, etc. : mais (ajoute Fourier) n'engageons pas le lecteur dans une région si éloignée de sa portée ». (2) Nous aussi, tenons-nous-en là : et, prenant congé de sa mathématique sexuelle, voyons ce qu'en tirent ses disciples.

IV

Il y a des fouriéristes : chose étonnante. Et, chose peut-être encore plus étonnante, leur fouriérisme s'accommode de tendances fort diverses. Laissons de côté, pour

(1) Fourier, *Théorie de l'Unité universelle* (1823), dans ses *Œuvres*, 1844, T. II, p. 193.

(2) Fourier, *Traité de l'association domestique-agricole*. *Œuvres*, T. III, p. 327.

l'instant, ce pauvre Victor Hennequin, qui mourut fou, les tables tournantes ajoutées à Fourier étant plus que n'en supporte un cerveau normal : s'il déraisonne, il a de qui tenir, et les mêmes causes produisent ailleurs les mêmes effets. Un Jean Journet surprend tout autant. Ses amis le désavouent ; il gêne leur politique ; mais il se croit plus orthodoxe, et n'a pas tort. Les tergiversations l'impatientent. Il brûle de réaliser le monde nouveau. Payant de sa personne, on le voit déclamer l'œuvre de son maître, dans les églises, à l'heure des offices ; la police l'arrête tandis qu'il distribue ses brochures à l'Opéra, où l'on joue *Robert le Diable* ; il importune les écrivains, et reçoit d'eux, parfois, l'aumône d'une souscription. L'ont-ils jamais pris au sérieux ? Ses *Documents apostoliques* semblent une parodie :

« Paris, septembre 1849.

A tous les hommes de bonne volonté.

Nous, membres de la Société fraternelle des Limonadiers, café de l'Union,

Vu, d'une part, l'état déplorable dans lequel les malheureux enfants de la terre ont passé 6000 ans de leur existence ;

Vu, que les plus brillantes inventions, les plus miraculeuses découvertes n'ont été, jusqu'à ce jour, que de vains palliatifs à tant de calamités ...

... Avons résolu :

Les membres de l'Association fraternelle des Limonadiers (café de l'Union) souscrivent chacun pour 50 ct. par mois, selon les clauses et conditions contenus dans les articles 42, 43, 44 de l'acte qui précède. » (1)

(1) JEAN JOURNET, *Documents apostoliques*, p. 264-265. Voir, sur Jean Journet, Champfeury, *Les excentriques* (1852) et Ch. Yriarte, *Les célébrités de la rue* (1864).

Enfant terrible, il ignore les ménagements qu'imposent l'opinion publique et le bon sens. Mais le souffle religieux n'a pas besoin de ses incartades. Les interprètes du système lui restent souvent fidèles jusque dans ses détails. Nous retrouvons, chez Hippolyte Renaud, la pluralité des mondes, la vie des planètes, le corps aromal, la théorie des existences alternativement terrestres et supérieures : (1) vers 1850 encore, Hugh Doherty, philosophant sur les mêmes thèmes, tient les révélations de Fourier pour des faits acquis, et se contente de les enjoliver. (2) Ailleurs elles se mêlent d'apports étrangers. Une fois l'imagination libérée, comment l'arrêter ? Elle saute d'un terrain à l'autre, picorant sur son chemin de quoi se soutenir. Tous les illuminismes convergent. On a vu Joseph Olivier, ce Toulousain qui fait servir le magnétisme au fouriérisme : fouriériste, il l'est, et intransigeant, ennemi de la propriété comme du mariage ; il trouve même le moyen de surenchérir, et prêche la communauté des sexes, grâce à laquelle, « ne connaissant pas individuellement nos enfants, nous serons obligés de les connaître généralement », c'est-à-dire que « nous nous comporterons en frères, créant d'autres frères ». (3) On verra l'abbé Constant, qui, sur le trajet du séminaire à la magie, rencontre la librairie phalanstérienne, et met sous le patronage de Rabelais la théorie des séries et celle des attractions proportionnelles aux destinées. (4) Just Muiron, Julien Le Rousseau, nous retracent des itinéraires analogues.

(1) Hippolyte Renaud, *Solidarité* (1845).

(2) Hugh Doherty, *Philosophie organique* (publiée en 1881).

(3) *Paroles d'un somnambule*, dans Olivier, *Traité de magnétisme* (1849).

(4) Voir le chapitre suivant. Constant publie successivement, à la Librairie phalanstérienne, *La Dernière Incarnation* (1846), *Rabelais à la Basmette* (1850) et le *Seigneur de la Devinière* (1850) :

Le premier donnait ses *Nouvelles transactions sociales* en 1832 ; le second ne publiera qu'en 1847 ses *Notions de phrénologie* : mais ce sont les mêmes sources, c'est la même synthèse qui cherche à s'établir entre les mystiques du XIX^{ème} siècle et des âges précédents. Guéri par le magnétisme en 1814, Just Muiron s'éveille spirituellement en lisant Mesmer, Puységur et Lavater ; il aborde ensuite Fénelon, « sans en séparer les inspirations de Mme Guyon », et Swedenborg, et Saint-Martin, et ce mystérieux Fabre d'Olivet que l'on croirait tout à fait isolé jusqu'à ce que l'on voie surgir très loin, après un cheminement souterrain, les prolongements de sa doctrine ; enfin la lumière de Fourier vient éclairer le reste. (1) Julien Le Rousseau, de son côté, nous cite Mme Guyon et Swedenborg, et les swedenborgiens, Egger, Richer, et Gall, son maître, qu'il sait distinguer de Lavater ; s'il ne nomme pas Fabre d'Olivet, il adopte son interprétation de la Bible ; tous lui enseignent la science des analogies, que couronne Fourier. (2) « Ame de la terre », « religion gracieuse », étude et développement de nos passions qui doivent aboutir à l'« unitéisme », domination future de l'homme sur le globe, toute la métaphysique et la morale sociétaire s'expriment d'ailleurs chez Just Muiron, et ses emprunts à l'occultisme les lui confirment ; Le Rousseau, combinant les symboles du phalanstère avec ceux de la Nouvelle Jérusalem, les applique à son art, et constate avec bonheur que cette clef joue. Désormais les différences s'aplanissent ; les traditions se rejoignent ; le néopaganisme scandaleux des jeunes écoles s'édulcore au contact de la théosophie chrétienne ; les utopies rede-

(1) Just Muiron, *Nouvelles transactions sociales* (1832), p. 147-150.

(2) J. Le Rousseau, *Notions de phrénologie* (1847), p. 129, 145, 219, 469-471, etc.

viennent pure théorie, et les bonnes âmes peuvent dormir tranquilles.

« La fin du progrès est Dieu », concut un jour Eugène Pelletan, mi-fouriériste, mi-disciple de Jean Reynaud ⁽¹⁾ : au nom de ce progrès, et de la nouvelle étape que l'humanité va franchir, il adjure le catholicisme de s'ouvrir. Plusieurs esprits ardents pressentent avec lui comment les dogmes se régénèrent. « De Maistre l'a dit, rappelle l'un d'eux, nous touchons à un événement immense ; l'esprit chrétien va de nouveau vivifier le monde, la charité et la science feront ce que la politique n'a pu faire depuis cinquante ans ; elles créeront un milieu social où les derniers vestiges de l'esclavage antique, le salariat et le prolétariat, n'existeront plus ; l'Humanité trouvera le bonheur dans la conciliation de l'ordre et de la liberté ; toutes les nations seront sœurs, tous les hommes seront frères ; le Christ sera désormais vivant et glorieux. Voilà l'œuvre à laquelle les clergés chrétiens doivent prendre part ». ⁽²⁾ Les cultes s'épanouiront, approuve Victor Hennequin, et s'uniront par leurs parties vivantes, laissant les parties mortes se décomposer. ⁽³⁾ Eugène Pelletan n'a-t-il pas le droit de faire appel à leurs ministres et de leur montrer, belle comme une jeune épouse, cette terre qu'ils dédaignaient et qui attend leurs épithalames ?

« Et maintenant nous dirons aux catholiques : Rentrez dans la vie d'où vous êtes sortis . . . La terre n'est pas une vallée de larmes qu'il faut abandonner à l'asphodèle et aux ronces ; c'est le temple, c'est l'autel du Dieu vivant,

⁽¹⁾ E. Pelletan, *Comment les dogmes se régénèrent* (*Les dogmes, le clergé et l'Etat*, 1854, p. 20). Voir aussi sa *Profession de foi du XIX^e siècle* (1852).

⁽²⁾ A. Colin, *Le clergé et la politique* (*Les dogmes, le clergé et l'Etat*, p. 33)

⁽³⁾ V. Hennequin, Introduction au même ouvrage, P. X.

et Dieu n'a pas allumé à sa voûte ces millions de lampes d'oï, distillé les parfums dans les encensoirs des fleurs, semé les formes et les couleurs sur les voiles de verdure, ni laissé frémir sur la grande lyre aérienne les cantiques de toutes les voix ; il n'a pas convoqué autour de nous toutes les magnificences pour que, lévites indifférents, nous puissions négliger d'orner l'autel, et que nous refusions au Seigneur une hospitalité somptueuse et digne de la divinité. » (1)

L'Eglise se tait : les fouriéristes persévèrent. Qu'on les écoute : ils n'ont plus aucune intention subversive ; ils n'en ont jamais eu ; ils voudraient seulement faire reconnaître le côté souriant de la religion. Un Concile doit suffire à démocratiser le catholicisme, à lui ramener les dissidents, sans que l'autorité du Pape en souffre. (2) Faut-il même le démocratiser ? Désiré Laverdant, que Victor Considérant a mis sur la voie, est devenu un catholique pur et simple ; mais il est resté socialiste phalanstérien ; il ne croit pas manquer à sa foi en améliorant notre destinée sur cette terre ; il attend avec confiance la Troisième Révélation, celle dont parlent les *Soirées de Saint-Petersbourg*, et qui modifiera l'expression de l'éternelle volonté. (3) Viendra enfin Alexandre Weill, et nous croirons entendre cette fois la partie « réactionnaire » des *Soirées* : la révolution fut un « châtement divin » ; l'homme naît esclave et n'a aucun droit ; la loi chrétienne, seule légitime, interdit toujours l'insurrection ; il faut « que le prêtre ait de l'influence sur le peuple », car « un prêtre remplace cinq cents gendarmes ». (4)

(1) E. Pelletan, *Ibid.*, p. 25-26.

(2) Alph. Gilliot, *De l'unité religieuse* (1847).

(3) D. Laverdant, *La déroute des Césars* (1851).

(4) Alexandre Weill, *Le Livre des Rois* (1852).

Le Prince-Elu, comme le souhaite Laverdant, va remplacer le prince héréditaire ; Alexandre Weill, qui désavoue ses compagnons de lutte, les verra bientôt s'exiler ; les illuminés révolutionnaires se dispersent, et ceux qui veulent continuer à prêcher l'illuminisme feront bien d'abandonner la Révolution.

IV

THÉOCRATES ET DÉMAGOGUES

I. *Caractère politique de l'illuminisme au XIXe siècle. L'illuminisme de gauche : l'abbé Châtel. L'illuminisme de droite : Hoëné Wronski et ses disciples.* II. *Louis de Tourreil et le fusionisme.* III. *Le Mapah ; « celui qui fut Caillaux » ; Flora Tristan.* IV. *Esquiros et l'abbé Constant, futur « Eliphaz Lévi ».*

I

Notre tour du monde mystique n'est pas achevé. Nous avons inventorié les églises : restent les chapelles, et les oratoires particuliers. Chaque secte prolifère et se ramifie. Quantité de Messies s'improvisent, annoncent leur Évangile, ou travaillent en silence. Des philosophes rêvent ; des pamphlétaires éclatent ; leurs écrits viennent grossir l'amoncellement des brochures où le siècle épanche son inquiétude.

Les pamphlétaires surtout abondent. C'est une révélation sociale dont rêve le siècle. Saint-Martin, durant la Terreur, discutait théologie avec Kirchberger : de ce magnifique détachement, nous ne trouverons plus guère l'exemple que chez quelques isolés. Un Boucher de Perthes, savant en préhistoire, médite sur l'évolution, et en tire une cosmologie ; il l'expose en cinq gros volumes : chaque être naît d'une pensée, chaque corps exprime une âme ; au travers des métempsycoses, les esprits se croisent,

montant ou redescendant momentanément, occupant chacun la place que son libre arbitre lui assigne ; lente germination, après laquelle une vie supérieure s'épanouira dans les étoiles . . .

Mais ces spéculations intéressent relativement peu. Il faut, pour que les contemporains songent à la vie future, leur montrer ses rapports avec le monde présent. La politique contamine tout. Même ce louche Vintras, qui fonde l'Œuvre de la Miséricorde, et qui, entraînant dans son sillage les frères Baillard et l'abbé Boullant, ne laissera pas d'exercer, par eux, son influence sur les curiosités de Huysmans ou de Barrès, même Vintras s'occupe de manigances naundorffistes ; il se dit l'Organe du Très-Haut ; il fait apparaître sur ses autels des hosties sanglantes ; il invente une sorte de néo-gnosticisme ; mais les tribunaux, en le condamnant pour escroquerie, l'ont disqualifié, on suspecte les mœurs de ses fidèles, et son petit groupe d'inspirés et de dévoyés vivote à l'écart.

Les autres sectes sont « de droite » ou « de gauche ». Quelques-unes monnaient l'illuminisme révolutionnaire. En marge de Saint-Simon et de Fourier, on citerait vingt noms : les Ragon, les Pelletan, les Charles Richard ; il nous suffira de mentionner l'abbé Châtel. Vers 1830, il avait fondé son Eglise, une Eglise schismatique, sans mystères, sans morale, hormis la morale naturelle ; les badauds allaient le voir dire sa messe en français ; il combattait le mariage indissoluble et le célibat ecclésiastique ; il affichait un rationalisme tout nu : mais il courait aussi les somnambules, il se mêlera plus tard aux spirites, il fera risette à « la célèbre sibylle parisienne » Mlle Lenormand ; dans son panthéisme humanitaire, Jean Reynaud retrouverait ses transmigrations stellaires, les saint-simoniens leur réhabilitation de la matière, les phalanstériens leur « développement hygiénique des

passions » . . . Cet amalgame ne réussit pas à lui assurer un prestige durable. (1)

L'illuminisme théocratique, moins bruyant, rejoint des traditions plus profondes. Towianski, Mickiewicz, les « Messianistes » du Collège de France, se rattachent plus ou moins à lui. Hoëné Wronski le prêche avec obstination. Sous le premier Empire, il a découvert l'Absolu. Depuis, en vingt in-quarto criblés d'équations, il s'est efforcé de justifier mathématiquement sa découverte, d'y intéresser le Tsar et les autres potentats, de leur prouver qu'elle résout « l'antinomie fondamentale » entre libéraux et illibéraux, et qu'une ère nouvelle en surgira. Il ne manque pas, dit-on, de génie scientifique ; il en a conscience ; loin de parler en extatique, il chiffre, un peu comme ces polytechniciens qui, de nos jours, s'occupent d'astrologie. Ses prédictions reposent sur le calcul des probabilités. Pour lire dans l'avenir, il fabrique un instrument compliqué qu'il baptise prognomètre. Mais sa pensée intime se dérobe. En réalité, nous dit son élève Eliphas Lévi, il est « partisan tellement fanatique de l'occultisme qu'il ne veut à aucun prix laisser supposer qu'il sait la Kabbale et étudie la magie » (2). Il se réserve pour de rares initiés : Eliphas Lévi lui-même, Louis Lucas l'alchimiste, Arson le banquier, qui se brouille avec lui, lui intente un procès sans contester ses découvertes, et, pour finir, invente à son tour une « religion humanitaire et métempsykosiste » (3). Peut-être enfin Eugène Huzar, sous le second Empire, tient-il à sa doctrine. Il

(1) Voir le *Journal du Magnétisme* (1855), T. XIV, p. 526 ; Eliphas Lévi, *Histoire de la magie* (1860), p. 500-501, et les ouvrages de l'abbé Châtel, son *Catéchisme* (1833) et son *Code de l'humanité* (1838).

(2) Correspondance citée par Chacornac, *Eliphas Lévi* (Paris, 1926), p. 132.

(3) Erdan, *France mystique*, T. I, p. 439. — Voir aussi l'*Épître aux humains* d'Arson (1844).

ne le nomme pas, mais il lui emprunte l'épigraphe du prognomètre : « ce qui a été sera » ;⁽¹⁾ il en conclut au déroulement infini des cycles historiques, durant lesquels notre espèce déchue accroit peu à peu sa science et son orgueil, jusqu'à ce que les énergies de la matière lui échappent, et que tout se brise ; aujourd'hui « les derniers temps sont venus », le monde va s'effondrer, comme dans le passé lointain que symbolisent Adam et Prométhée ; une fois de plus notre liberté sera vaincue dans l'éternel combat qu'elle soutient et ne cessera de soutenir contre la Fatalité... Ce pessimisme reste exceptionnel. En revanche, la métaphysique du Destin, dans son ensemble, nous transporte sur une des principales avenues de l'occultisme, — une des plus obscures aussi, et des moins fréquentées, mais le long de laquelle se dressent de grandes figures méditatives. Eliphas Lévi, Wronski, et, — ressuscitant d'ailleurs une hypothèse aussi vieille que la Grèce — avant eux, Fabre d'Olivet : leur pensée éveille des résonances inattendues ; on les reconnaîtra chez Victor Hugo ; et cet « éternel retour » n'a-t-il pas, dès 1855, quelque chose de nietzschéen ?

II

Abd-el-Kader, apparemment, ne connaît guère Eugène Huzar, et ne se soucie guère de Swedenborg ; si l'un annonce la fin du monde, si l'autre y voit un pur symbole, sans doute, le Coran à la bouche, les renverrait-il dos à

(1) Epigraphe d'Eugène Huzar, la *Fin du monde par la science* (1855). Même théorie chez Richard Lesclide : quand les humanités sidérales seront mortes, Dieu « mêlera tous ces cadavres errants. Et ainsi se succéderont dans la vie du monde des périodes indéfinies de création et de décomposition, qui n'auront d'autre limite que l'éternité elle-même ». Richard Lesclide, *les Lois de Dieu et l'esprit moderne*, 1858, p. 24-25.

dos ; un tiers, qui pense comme Swedenborg, s'adresse pourtant à lui pour lui communiquer ses vues :

« La fin du monde a lieu, toutes les fois qu'un principe nouveau vient changer la face de la terre pour un peuple ou pour une nation, et leur donner une autre idée du ciel.

... Le Messie arrive, toutes les fois qu'un homme rempli de l'Esprit de Dieu vient apporter aux hommes un principe puissant, ou des préceptes et des lois capables de les rendre meilleurs et plus heureux.

... Moïse était un Messie.

... Jésus était un Messie.

... Mahomet était un Messie.

Et maintenant voici venir un dernier et suprême Messie, qui réunira tous les hommes en un seul troupeau, pour qu'ils n'aient plus désormais qu'un seul pasteur, Dieu.

... O Homme ! apprends que ce Messie existe déjà. Il vit au milieu de ses frères ; mais bien qu'il soit la lumière et la vérité, les yeux des hommes ne l'ont point encore distingué, ni les oreilles ne l'ont point reconnu à sa parole. » (1)

Voilà parler haut. Et l'offre de services se déguise à peine. Louis de Turreil, ancien marin, a trouvé son chemin de Damas dans le bois de Vincennes ;(2) « change de vie, lui a dit un être blanc, et c'est toi qui annonceras la nouvelle Parole » : du coup, ses yeux se sont ouverts. Enfin la révélation cessera d'être imparfaite. Il en annonce le complément. Dans le christianisme « tout est voilé, tout est mystérieux », mais lui « démontre tout, donne raison de tout »(3) ; sa doctrine, le fusionisme, « marque la dernière évolution religieuse . . . elle est la religion du Saint-

(1) Le Turreil, *Doctrine fusionnienne*, IX, p. 13.

(2) Voir Erdan, *France mystique*, p. 629.

(3) De Turreil, *Doctrine fusionnienne*, I, p. 15 (15 janvier 1846).

Esprit ». L'année 1845 devient l'an I de la nouvelle ère ; le Paraclet se manifeste « le jour de la grande Pâque, au 23 avril 1848 » ; comme saint Paul instruisant les Corinthiens ou les Thessaloniens, le nouvel apôtre encourage par des épîtres ses premiers fidèles dispersés, à Argelès, à Vendôme (sanctuaire martiniste), ou plus tard, dans l'exil à Londres ; il dogmatise ; il institue des rites : « oraison plénière remplaçant l'oraison dominicale », « prière avant la manducation » ou communion, prière après la manducation, « symbole sacramentel » remplaçant le signe de croix. . .

Dans fusionisme il y a fusion. La théologie fusionniste ou fusionnienne se base avant tout sur l'interpénétration des êtres : « Tous les êtres . . . émanent, absorbent, et s'approprient à des degrés divers les substances émanées par les êtres environnants » ;⁽¹⁾ ils sont donc consubstantiels, et forment une « chaîne universelle ». Au sommet, Dieu, qui renferme en lui la matière et l'esprit, le principe mâle et le principe femelle, et aussi le troisième principe, l'Amour, médiateur entre les deux autres : sa Trinité signifie cela ; « son nom sacré et véritable est mèramourpère, dont le monogramme mystérieux inscrit dans la paume de la main de l'homme, présente les lettres MAP, et doit se prononcer map ». Plus bas, une sorte de démiurge, « le grand Evadam (Eve-Adam), son véritable engendré, qui est justement l'intermédiaire naturel entre lui et tous les autres êtres »,⁽²⁾ et qui anime le monde ; puis, les astres, les globes, tous vivants, tous féconds, qui s'engendrent mutuellement et procréent leurs habitants.

Jamais l'esprit et la matière n'existent séparés : tout corps suppose un esprit ; tout esprit suppose un corps.

(1) De Turreil, *Religion fusionnienne* (1864), I, p. XI.

(2) De Turreil, *Doctrine fusionnienne*, I, p. 27 (15 janvier 1846).

Et la même fusion s'opère dans les individus comme dans l'espèce humaine : l'individu est corps, âme, esprit ; l'espèce résume et synthétise les espèces inférieures, qui s'absorbent en elle avant qu'elle-même ne s'absorbe en Dieu : par ce moyen « tous sont appelés, et tous, tôt ou tard, seront élus » ; l'évolution générale s'accompagne de réincarnations individuelles ; et voilà pourquoi, dira un fusionien, manger de la viande c'est « un homicide et une anthropophagie anticipée ».(1)

Une morale vient ainsi couronner la métaphysique. Le siècle l'exige ; cette métaphysique elle-même le suppose. Et la morale, comme chez Fourier, aboutit à l'utopie sociale. Elle a pour base l'interdépendance des êtres. Chacun de nous appartient à un ensemble et doit lui rester subordonné. Donc « tout ce que nous faisons, mus par un sentiment général, est bon. Tout ce que nous faisons, mus par un sentiment personnel, est mauvais ».(2) Nous avons des droits ; nous avons aussi des devoirs,(3) que les théoriciens modernes négligent à tort, et qui ne se confondent nullement avec les fausses obligations d'un ascétisme périmé. Point de macérations, ni de célibat, ni de mariage indissoluble, puisque le mariage a pour but de reconstituer l'Androgyne ; point de procréation sans contrôle. En politique, le fusionisme réalisera l'omniarchie. Plus de nations : des cercles, divisés en polyames ; les hommes y circuleront, passant d'un polyame à l'autre, selon leur âge, et bien logés dans leurs palais communautaires ; tout sera règlementé, tous nos actes nécessiteront un *exeat*, même l'amour.(4)

(1) Auguste Guyard, *Quintessences* (1854), p. 196.

(2) De Turreil, *Doctrine fusionienne*, VI (1852), p. 10.

(3) Voir Auguste Guyard, *Des droits, des devoirs et des constitutions, au point de vue de l'absolu* (1850).

(4) De Turreil, *Religion fusionienne* (1864), T. III, p. 130-147.

Fourier, à qui ce rêve rappellerait le sien, en blâmerait sans doute les conséquences réactionnaires. De Turreil prétend « réaliser sur la terre la vraie théocratie ».⁽¹⁾ La liberté disparaît ; l'égalité, à laquelle on tend en théorie, à laquelle tous les hommes parviendront un jour, ne peut se réaliser au stade présent de notre évolution : parmi les individus comme parmi les races, il y a des aînés, et des cadets, des nobles et des non-nobles, et les seconds doivent obéissance aux premiers.⁽²⁾ Les sanctions pénales elles-mêmes seront religieuses : la plus grave, l'excommunication, frappera le condamné de mort morale, et il errera, trouvant partout les jouissances matérielles, mais ne rencontrant nulle part « une bouche qui s'ouvre devant lui pour répondre à sa parole ».⁽³⁾ Au terme ultime de l'histoire, nous entrevoyons « la réalisation de l'homme universel » :⁽⁴⁾ elle se fera graduellement ; la mort, rendant à chacun de nous sa personnalité intégrale, lui montrera, d'un coup d'œil, les phases déjà parcourues ; nous fusionnerons avec les vivants, nous les accompagnerons dans leur progrès, de l'homme à l'ange, de la terre aux étoiles, jusqu'à ce qu'enfin nous aboutissions à reconstituer le Grand Evadam et la Société des Dieux. Nos fautes peuvent nous retarder : les méchants, fusionnant avec les vivants qui leur ressemblent, se transforment en démons ; mais leur damnation n'est que temporaire, le mouvement général emportera tout, et les maladies, puis la mort, disparaîtront, longtemps avant l'apothéose finale.

(1) De Turreil, *Doctrine fusionnienne*, V. p. 39 (vers 1850).

(2) *Ibid.* II, p. 4 (1846).

(3) De Turreil, *Religion fusionnienne* (1864), I, p. 149.

(4) De Turreil, *Doctrine fusionnienne*, VI, p. 15 (1852).

III

Enfantin, le Père, avait longtemps et vainement cherché la Mère ; instruit par l'expérience, un nouveau Messie cumule. Il s'intitule le Mapah : son nom — voisin du Map que de Turreil attribue à Dieu — se compose de la première syllabe du mot maman et de la première syllabe du mot papa. En 1838, il notifie son avènement :

Baptême, Mariage.

La douleur est l'initiation,

L'amour, la rédemption !

Il n'était que poussière et néant ; une larme d'amour, tombée du sein de la mère, l'a fait vie et lumière.

Aujourd'hui, quinze août mil huit cent trente-huit, jour de l'Assomption de la Vierge Marie, et premier jour de l'An Evadah

Marie n'est plus la Mère : Elle est l'Epouse ;

Jésus-Christ n'est plus le Fils : Il est l'Epoux.

L'ancien monde (compression) finit ;

Le nouveau monde (expansion) commence !

Les temps sont accomplis ; le sacrifice d'amour est consommé ; la femme a enfanté, dans la douleur, son fils bien-aimé !

O ma Mère !

Toi, qui m'es apparue, me disant :

« Je n'étais que ta mère ; j'ai voulu être ta mère et ta fiancée ;

voilà pourquoi je suis morte et ressuscitée ! »

.....

Le Mapah vous salue, en face du soleil, de la terre et des eaux,

du temps et de l'éternité, du fini et de l'infini,

Au nom du grand Evadah.

Vous constitue et vous proclame au monde, le grand symbole, la grande personnification de l'unité dans la dualité ;

Et vous, Marie, vous Marie-Eve, unité Génésiaque femelle, vous, Christ-Adam, unité Génésiaque mâle, sous le nom Androgyne Evadam

Par le grand mariage, nous Mapah, voulons, hommes, que vos mères, vos sœurs et vos fiancées grands Parias, jusqu'alors innommés, apportent dans le mariage le premier terme de leur nom, et vous, fiancés, le premier terme du vôtre, afin que de ces deux génériques soit constituée l'unité dans la dualité ; ainsi Evadam de Eve, Adam.

.....

De notre grabat, en notre ville de Paris, la grande Eda de la terre, le 1er jour de l'an, 1er de l'Ere Evadha,

De notre âge la 33ème année,

Le Mapah.

A ce langage bizarre, le vulgaire ne comprend pas grand'chose ; et le premier jour de l'Ere Evadah reste inaperçu, tout autant qu'en 1845 le premier jour de l'ère fusionienne. Mais un initié s'arrêterait. Il reconnaîtrait, dans ce dualisme de l'expansion et de la compression, un souvenir du vieux martiniste Antoine de la Salle, et encore une fois de Fabre d'Olivet et de Wronski ; il pressentirait, dans ce culte d'Eve et de Marie, dans ce thème de l'Androgyne et du Grand Evadam, toute une source d'idées, féconde, et conforme à l'occultisme le plus authentique ; il passerait outre aux étrangetés, et se mettrait en quête du « grabat » où réside cet énigmatique Mapah.

Il trouverait Ganneau. Dans un atelier de sculpture, fle Saint-Louis, entouré d'artistes et de poètes chevelus, c'est un demi-dieu, qui vaticine sur le ton de ses écrits. « Je suis celui qui est, déclare-t-il. Comme le pâtre à la cime des falaises, j'ai entendu le cri de la multitude ;

il ressemblait à la plainte des flots durant l'équinoxe d'hiver ; j'ai entendu ce cri dans ma poitrine, et je suis venu ».⁽¹⁾ Il est même venu de très loin. Ceux qui fréquentaient, dix ans auparavant, la société boulevardière, se rappellent le jeune Ganneau, le riche Ganneau, qui courait les tripots, et mangeait son héritage à belles dents ; ils se rappellent, un peu plus tard, un Ganneau bohème, et déjà ruiné, qui tenait un cabinet phrénologique ; depuis, sa maîtresse est morte, il a tout perdu, l'amour après la fortune, et cette épreuve l'a détaché du monde. On le classe parmi les excentriques : on se raconte qu'il a notifié son avènement au Pape Grégoire XVI, en le sommant d'abdiquer ; l'Archevêque de Paris, qu'il apostrophe dans la rue chaque fois qu'il le peut, finit par lui intenter un procès ; on sourit ; on hausse les épaules ; mais, lorsqu'on le rencontre, il arrive que les préventions tombent, et fassent place à de l'admiration.

Que dit-il, au juste ? Une de ses élèves, citant Swedenborg, Fourier et Saint-Simon, ajoute qu'il « résume ces divers systèmes dans une magnifique orthodoxie ». ⁽²⁾ Mais cette orthodoxie est bien à lui. Elle insiste d'abord sur le caractère nécessaire de la faute originelle. « Au commencement tout était bien, et toutes les femmes ne formaient qu'une seule femme, Eve, et tous les hommes qu'un seul homme, Adam. » Ce couple, l'Evadam, régnait sur l'univers. « Mais l'humanité devait faillir ; ainsi le voulait sa destinée, afin qu'elle fût elle-même l'instrument de sa reconstitution » ; il fallait que notre espèce conquît

⁽¹⁾ Caillaux. *Arche de la nouvelle Alliance* (1840), p. 24. Voir, sur Ganneau, Champfleury, *les Vignettes romantiques* (1853), p. 239 ; Ch. Yriarte, *Les célébrités de la rue* (1864), p. 87 ; Eliphas Lévi, *Histoire de la magie* (1860), p. 481 ; et quelques détails dans Victor Hennequin, *Religion* (1854), p. 396, et dans Reybaud, *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1842), p. 42.

⁽²⁾ Flora Tristan, *Testament de la Paria* (1845), p. 115.

son bonheur au travers d'une pénible initiation ; Dieu en marqua les étapes, et choisit la femme, esclave et mère, pour en être l'instrument. Par elle, les faibles seront affranchis : sa mission de victime s'achèvera en un enfantement divin ; et nous approchons de l'heure suprême. Le type féminin, représenté jadis par Eve et par Marie, s'incarne aujourd'hui dans la Liberté ; l'arbre de l'Eden reparait sous le nom d'Arbre de Liberté ; et les deux types masculins, Abel et Caïn, obéissance et force, se manifestent enfin en deux personnages concrets, Jésus et Napoléon, dont la réconciliation équilibrera définitivement nos droits et nos devoirs. Telle est la valeur symbolique de l'histoire : elle culmine à Waterloo, à Sainte-Hélène ; désormais « Jésus le Christ-Abel, Napoléon le Christ-Caïn, grands phares des siècles », résoudre leur antinomie en une synthèse qui nous fera « retourner à l'Unité-Adam ».⁽¹⁾

Ainsi, un apôtre d'Eve-Adam, d'après Ganneau, « c'est un homme qui proteste intégralement contre la forme religieuse, politique, sociale, comme n'étant que l'expression monstrueuse de l'absorption de la femme par l'homme, du pauvre par le riche, du faible par le fort ».⁽²⁾ Ce genre d'apôtres est rare, mais il y en a. Il y a d'abord l'auteur même de la définition, Caillaux, ou plutôt « celui qui fut Caillaux », et qui, rénové par sa conversion, signe de cette périphrase ; c'est lui qui publie les idées de son maître ; c'est lui, fidèle ami, qui lui serrera la main durant son agonie ; il sait « qu'un Verbe nouveau se révèle au monde », que ce Verbe affranchira le forçat, la prostituée, l'adultère, tous les misérables, car « tous sont appelés, tous sont élus » ; il sait que « Dieu, c'est le peuple ».

(1) Ganneau, *Waterloo* (1843), p. 8. — Voir aussi les ouvrages cités de Caillaux, de Flora Tristan, et d'Eliphas Lévi.

(2) Caillaux, *op. cit.*, p. 117.

Il y a encore Flora Tristan. Elle mène une existence aventureuse. Successivement femme de chambre, ouvrière coloriste chez le peintre André Chazal, qu'elle épouse, et qui, plus tard, décharge sur elle son revolver, ballottée à tous les vents de France, d'Angleterre, et du Pérou, sa terre natale, elle se croit à bon droit une « paria » ; elle en dit autant de ses sœurs ; elle veut les affranchir : leur sexe sera le sexe-Messie ; elle travaille avec les socialistes à l'émancipation générale, elle milite auprès de Fourier, elle fonde l'Union ouvrière avec Vinçard ;⁽¹⁾ le communisme seul lui répugne, car il faut de la religion. Elle croit trouver une foi dans le magnétisme ; enfin elle rencontre le Mapah, prophète religieux, révolutionnaire, et féministe, et fixe en lui son idéal. Elle adopte sa métaphysique, ses théories de la Femme-Messie et de la réconciliation universelle, si bien qu'une fois morte, l'abbé Constant se permettra de les exprimer en son nom, sans invraisemblance, dans un ouvrage qu'il intitule le *Testament de la Paria*.

Mais l'abbé Constant, et son ami Esquiros, méritent de nous retenir plus longtemps.

IV

« Esquiros et moi, racontera beaucoup plus tard l'ex-abbé Constant, nous étions allés voir le mapah pour nous amuser de sa démente, et notre imagination resta frappée de ses discours. Nous étions deux amis de collège à la manière de Louis Lambert et de Balzac, et nous avons souvent rêvé ensemble des dévouements impossibles et des héroïsmes inconnus. Après avoir entendu Ganneau . . .

(1) Voir sur elle Jules-J. Peuch, *La vie et l'œuvre de Flora Tristan* (Paris, 1925).

nous nous prîmes à penser qu'il serait beau de dire au monde le dernier mot de la révolution et de fermer l'abîme de l'anarchie, en nous y jetant comme Curtius . . . » (1) De « cet orgueil d'écoliers » naquirent deux livres, *l'Évangile du Peuple* et la *Bible de la Liberté*, qui valurent la prison à leurs auteurs.

Ils le regretteront fort. Aussi bien les tribunaux s'étaient-ils montrés vraiment sévères. Constant, frais émoulu du séminaire, passera plusieurs années en palinodies, jurant ses grands dieux qu'il est bon catholique, qu'il se conduit bien, et qu'il a seulement manqué de réflexion : l'Église, n'est-ce pas, peut l'employer encore, même en tant que laïc, et de fait elle l'emploiera. Esquiros, plus digne, aurait à faire valoir une justification tout aussi probante : n'engage-t-il pas ses lecteurs à la patience ? ne leur recommande-t-il pas de rendre « encore quelque temps à César ce qui revient à César » ? (1) Oui, mais il encense les grands révolutionnaires, ces moissonneurs, Robespierre, Saint-Just, Collot d'Herlois, et il prédit que « la moisson n'est pas finie » ; (2) son complice annonce aux opprimés le retour du Christ « armé d'une faux » ; (3) paroles abominables, excitations à la haine, dont les juges de Louis-Philippe, frissonnants, prennent bonne note.

Un peu dégrisés, les deux camarades voyageront dix ans encore de compagnie, sonnant à la porte de tous les cénacles, prêchant, écoutant, mêlant d'enseignements nouveaux ceux qu'ils tiennent du Mapah : et puis, comme l'Empire approche, leurs routes divergeront. Esquiros, devenu représentant du peuple, s'est acquis d'autre part une réputation littéraire ; il a collaboré à la

(1) Eliphas Lévi, *Histoire de la magie* (1860), p. 522-523.

(2) Esquiros, *l'Évangile du Peuple* (1841), p. 159.

(3) Constant, *le Testament de la Liberté* (1848), p. 42.

Revue des Deux Mondes ; il a écrit des romans ; il n'oublie pas, cependant, que sa mère était somnambule, que lui-même a guidé les premiers pas d'Henri Delaage, et il s'escrime à définir la *Vie future au point de vue socialiste* : spiritualisation de la matière, « purification par la souffrance », réincarnation sur cette terre puis, au cours d'un autre cycle, dans les astres, ses idées rappellent maintenant Pierre Leroux et Fourier : pure fantaisie, juge son ami. (1)

C'est que lui, Alphonse-Louis Constant, subit une transformation beaucoup plus profonde : il a presque changé d'être, tout comme il change de nom, et signe désormais Eliphas Lévi. L'ancien diacre en rupture de ban, l'ancien pamphlétaire d'extrême-gauche, va bientôt devenir un des maîtres de l'occultisme. Toutes ses expériences lui ont servi. Il se rappelle l'abbé Frère, ce professeur mystique dont il suivait les leçons au petit séminaire de Saint-Nicolas, et qui lui ouvrait des perspectives infinies sur le règne futur du Saint-Esprit et la réhabilitation du genre humain ; (2) il se rappelle l'admirable Mme Guyon, lue à Solesmes, qui lui confirme ce règne du Saint-Esprit, et Swedenborg, lu en prison, qui lui a révélé la science des analogies ; il se rappelle sa dévotion mariale, son ravissement en présence d'âmes virginales, et aussi ses études sur les gnostiques . . . Tout le préparait. Même l'âpreté mennaisienne de dom Guéranger, même les persécutions et les mesquineries du clergé, lui font mieux comprendre, à lui qui vient de lire *Spiridion*, l'idéal et la beauté du vrai christianisme : au-dessus de saint Paul, il saura placer saint Jean, « le chantre de la révolutionnaire Apocalypse » ; et il évitera l'autre erreur, celle du matérialisme,

(1) Esquiros, *De la vie future au point de vue socialiste*, Marseille, 1850.

(2) Voir Constant, *L'Assomption de la femme* (1841), p. IV ; et les *Principes de la philosophie de l'histoire*, par l'abbé Frère (1838).

lui qui a rencontré, à Sainte-Pélagie, de lamentables défréqués. Il a connu la misère. Il sait, pour l'avoir vu, ce que c'est que la débauche. Il sait, pour l'avoir éprouvé, combien la chair est faible. et, croyant trouver la femme innocente, il a pu trop souvent contempler la femme déçue. S'il jette un regard en arrière, maintenant qu'il découvre une synthèse nouvelle, il peut évaluer, mieux que jamais, l'unité de ses premiers livres, et mesurer tout ce qu'il doit à Ganneau.

« Je n'écrirais plus maintenant la *Bible de la Liberté* », (1) avouait-il en 1845 : c'est qu'il ne croyait plus à la violence ; mais le fond demeurait. Il continuait à identifier son christianisme mystique avec « les doctrines de la liberté, de l'égalité et de la fraternité » (2) ; les Ecritures lui en offraient la préfiguration allégorique ; le Mapah en précisait le dogme. Dieu est l'Être, inhérent au monde : il est l'Androgyne ; son unité primitive a été rompue par une double révolte, celle de Lucifer et celle d'Adam, épreuve nécessaire du courage et de la liberté des créatures. N'allons pas nous imaginer qu'elle ait introduit le mal ici-bas : tout au contraire. Sans Lucifer, le principe de la Liberté ne se serait pas affirmé face au Destin, et les sphères seraient restées inertes ; si Adam, « cueillant le doux fruit de la science de l'amour », n'avait choisi la femme au prix de la mort, il n'aurait pas mérité de vivre ; c'est alors seulement que « Dieu, traitant avec lui d'égal à égal, lui dit : « Tu vivras désormais du travail de tes mains, et je ne te nourrirai plus, parce que tu n'es plus mon esclave ». (3) Le vrai péché originel se reconnaît ailleurs : « c'est la

(1) Constant. *Le livre des larmes ou le Christ consolateur* (1845), p. VI.

(2) Constant, *Doctrines religieuses et sociales* (1841), p. 77.

(3) Constant, *l'Assomption de la femme* (1841), p. 75.

profanation de la naissance de l'homme, c'est la prostitution dans le mariage, c'est la corruption dans l'amour ». Par vénalité, des parents livrent leur fille, des malheureuses se livrent elles-mêmes ; l'union conjugale, profanée, subordonnée à des questions d'argent, ne vaut guère mieux que la débauche payée ; le vice règne, et pourtant le vicieux n'est qu'un malade, et l'amour le régénérera. Amour et liberté : ces deux conquêtes de la première révolte sauveront un jour l'humanité ; l'histoire entière célèbre leur bienfaisance.

Alphonse-Louis Constant, en effet, reste optimiste. Le Mapah lui a révélé que tout l'univers repose sur deux forces, la compression et l'expansion : il nous les montre au travail. D'ailleurs il réserve son cœur à la seconde, celle qui suscite les grands rebelles. « Toute loi est compressive, et tout amour est expansif. Aussi l'amour brise toutes les lois ». (1) Depuis le commencement du monde, à la face de Dieu, la race de Caïn et la race d'Abel s'affrontent. D'un côté, après le grand ancêtre, Nemrod, et tous les despotes ; de l'autre, Moïse, Jésus, les hérésiarques, et enfin, de nos jours, « la France, cette nation élue, dont le nom veut dire liberté ». (2) Au milieu de leur lutte, nous progressons, nous nous transfigurons : de réincarnation en réincarnation, l'individu se perfectionne ; l'espèce, guidée par ses types messianiques, marche vers la reconstitution de son unité ; nous y touchons : le Christ se fait chair une seconde fois, « voilà l'homme peuple et Dieu qui se révèle ». (3)

L'Apocalypse disait vrai. Une Jérusalem nouvelle se

(1) Constant, *Doctrines religieuses et sociales* (1841), p. 17.

(2) Constant, *le Testament de la Liberté* (1845), p. 186.

(3) Constant, *Bible de la Liberté* (1840), texte reproduit dans son *Catéchisme de la paix*, p. 184-185.

bâtit. L'Eglise, purifiée par la grande apostasie, verra revenir les dissidents : les symboles déchiffrés laisseront voir partout « une seule et même vérité religieuse » ; l'Esprit-Saint, qu'attendaient les mystiques de tous les âges, viendra, comme l'annonce Ganneau, parachever la révélation. Au Christ, « la Parole incarnée », succédera le Consolateur ; entre eux, Marie sert de transition ; « mère du bel amour », elle sera aussi la « reine de l'intelligence », (1) elle conclura l'évolution du monde par une « alliance éternelle entre le fiancé et la fiancée » : l'enfer s'éteindra, la liberté, guidée, « ne s'égarera plus dans la nuit des passions », les deux familles humaines se réconcilieront, et Lucifer, réintégré dans l'harmonie universelle, brillera « dans la main droite du Christ » comme l'étoile dont il porte le nom.

Telle a été l'œuvre de l'abbé Constant jusque vers 1850. Il peut la considérer avec quelque fierté ; malgré certains grincements, elle ferme un ensemble assez cohérent, et il sait que ses mythes ont agi. Pourtant elle ne le satisfait plus. Style et pensée, elle renferme trop de grandiloquence, trop de visées matérielles : il pressent un occultisme moins intéressé ; l'heure approche où, rencontrant Wronski, il plantera là son ami Esquiros, et le socialisme, et le magnétisme, et les hypothèses sur la transmigration, vaines amusettes ; devenu mage, il jugera sévèrement ses admirations d'autrefois. Il ignore désormais Ganneau ; il condamne Fourier ; Swedenborg n'est à ses yeux que « le plus honnête et le plus doux des prophètes du faux illuminisme » ; (2) la maçonnerie, qu'il a tenté vainement de convertir, ne lui semble qu'une ruine profanée. Il retrouvera le fil d'initiations plus secrètes. La cabale lui donne la clef des

(1) Constant, *la Mère de Dieu* (1844), p. 266.

(2) Eliphas Lévi, *Histoire de la magie* (1860), p. 412-413.

grands mystères ; il s'enferme avec elle pour fouiller le passé ; au lieu du tohu-bohu que faisaient, autour de lui, les littérateurs en mal d'idées révolutionnaires, on n'entend plus de rares syllabes incompréhensibles, on ne voit plus glisser, dans son cabinet, que deux ou trois élèves furtifs ; l'ombre le recouvre ; son influence, rétrécie et concentrée, change de nature.

Ainsi s'achève une époque. Les enthousiasmes romantiques baissent de diapason. Une fois de plus, comme après l'Ancien Régime, les feux de joie s'éteignent. Un nouveau Napoléon inaugure une ère scientifique et réaliste. Certaines écoles se sont adaptées, et lancent des doctrines appropriées au goût régnant : d'autres, les plus nombreuses, disparaissent. Allan Kardec a supplanté du Potet ; Le Boys des Guays se survit à lui-même ; déjà Karl Marx, sorti de son Allemagne, formule un matérialisme historique, qui tuera les utopies. Aux Parnassiens, aux réalistes, ces utopies ne rappelleront que leur jeunesse : mais elles l'avaient bien agitée, elles avaient étourdi toute la générat on précédente, et nous en retrouverons des traces nombreuses chez Victor Hugo.

Deuxième partie

L'HOMME

I

À LA RECHERCHE D'UNE CERTITUDE

I. Hugo perd la foi chrétienne : premiers germes de ses attitudes ultérieures. II. Victor Hugo et Swedenborg. III. L'occultisme chez les gens de lettres. IV. Victor Hugo et les magnétiseurs.

I

Victor Hugo, en 1843, est un homme heureux.

Chef d'école, il a triomphé au cours de batailles retentissantes ; il est devenu le maître incontesté des romantiques ; l'Académie, longtemps revêche, vient enfin de l'accueillir. Le roi l'estime et se prépare à lui décerner la pairie. Son idylle conjugale, qui fut exquise, n'a pas duré : mais l'adoration de Juliette Drouet le reconforte ; il court les belles, en demi-dieu ; et deux filles, deux fils, tendrement aimés, grandissent à ses côtés. On l'adule ; ses salons se remplissent ; il plane olympien. Des fiançailles assurent le bonheur de son aînée Léopoldine. Tout sourit à ce jeune père, à ce héros en pleine force de l'âge.

Cependant il a perdu la foi.

Elle est partie, il ne sait trop comment, emportée dans la marée du siècle : cela s'est fait sans drame et sans déchirure ; tout un pan de l'édifice s'est écroulé avec la monarchie, Lamennais, en quittant l'Eglise, en a jeté par terre un autre, et Sainte-Beuve, ce suborneur masqué de religion, a vraisemblablement détruit le reste. On ne peut dire qu'il s'en montre anxieux. Le doute est un thème littéraire commode. Regretter « le frais enchantement de

ses jeunes années », (1) déplorer « que nous ayons le doute en nous », cela touche les cœurs malades, cela traduit le grand désarroi moral qui succède à 1830. Victor Hugo a toujours eu le don de capter et d'exprimer les sentiments populaires. Lorsqu'il écrit ses *Chants du Crépuscule*, lorsqu'il se demande si ce crépuscule d'une foi ne laisse pas espérer une aurore, il sait qu'il répond au frémissement secret de l'époque, et déjà il se propose pour guider la foule au carrefour des sombres voies où elle s'engage.

Vers quoi la dirigerait-il ? Lui-même l'ignore.

Certes, il n'a jamais hésité sur sa mission. « Le théâtre est une sorte d'église, l'humanité est une sorte de religion », (2) écrivait-il, dès 1833, à Victor Pavie. Il s'est cru, de très bonne heure, autre chose qu'un amuseur. Toujours il a souhaité le destin de ces triomphateurs

Qui, tourmentés d'une autre terre,
En ont deviné le mystère
Avant que rien ne soit venu.

Le dilettantisme qu'on lui reproche ne l'empêche pas d'y insister à chaque recueil. La vocation de mage, première conviction de son instinct, restera le suprême aboutissement de ses méditations philosophiques. Il se drape dans ce rôle. Déjà ses réflexions tournent autour des problèmes qui les nourriront toute sa vie. Il s'apitoie sur les misérables et sur les prostituées. Il chante la nature, où « tout est joie et sourire », et qui lui révèle Dieu ; mais en même temps il y pressent on ne sait quelle énigme fatale :

Il semble par moments qu'elle voudrait tout dire,
Mais Dieu le lui défend !

(1) *Les Feuilles d'Automne* (*Un jour vient où soudain . . .*), novembre 1831.

(2) Lettre du 25 juillet 1833 (Biré, *Victor Hugo après 1830*, I, p. 18).

... L'homme seul peut parler et l'homme ignore, hélas !
Inexplicable arrêt !⁽¹⁾

Les flots gémissent ; l'ombre des arbres fait peur ; leurs soupirs nous apportent « la plainte des morts », qui, si nos prières les négligent, sentent « quelque arbre affreux » leur plonger « sans pitié des racines au cœur »⁽²⁾ : dès 1830, il adresse ces enseignements à sa fille, et, en vérité, nous avons là le germe du système entier qu'il développera plus tard. Surtout il médite sur l'éphémère. Tout passe. Nous oublions les disparus. Dans le cercueil, ils « tombent en poussière moins vite qu'en nos cœurs ». ⁽³⁾ Nous rions, nous nous étourdissons, et nous cessons de voir, un moment, l'effrayant contraste :

A quelques pieds sous terre un silence profond
Et tant de bruit à la surface !

Cela reste pur sentiment. Ce n'est guère personnel. Lamartine, Vigny, tout romantique en dirait autant. S'il combat, à cette époque, une loi sociale comme la peine de mort, Victor Hugo ne se sert guère que d'arguments humanitaires. Mais nous voyons dans quel sens il s'orientera. Cette opposition de la nature et de l'homme l'arrête. On dirait que « l'homme a seul dévié . . . l'homme seul est tombé . . . L'homme végète auprès de la chose qui vit ! »⁽⁴⁾ Résoudra-t-il ses impressions contradictoires ? En 1853, il parlera d' « un système quasi cosmogonique, par moi couvé et à moitié écrit depuis vingt ans »⁽⁵⁾ : la date nous reporterait bien loin ; disons simplement qu'il épiera

(1) *Les Voix Intérieures (Pensar, Dudar)*, septembre 1835.

(2) *Les Feuilles d'Automne (La Prière pour tous)*, juin 1830.

(3) *Id. (A un voyageur)*, 6 juillet 1829.

(4) Ceci est un peu postérieur : *Les Rayons et les Ombres (Sagesse)*, avril 1840.

(5) Lettre à Mme de Girardin, 5 mars 1853. (*Correspondance*, II, p. 110).

longtemps, avant de se prononcer, les manifestations extraordinaires et les écoles mystiques.

II

Nombreuses, disparates, elles s'accordent à frémir devant on ne sait quelle aurore. « Tous croient, nous dit un historien, à un renouvellement fatal du monde ». (1) Renaissance du catholicisme, juge Billot ; avènement d'une religion inédite, pensent d'autres : à droite, à gauche, ils cherchent, et la jeunesse avide les suit. « Nous étions, écrit Carnot, à l'affût de toutes les manifestations philosophiques ayant une tendance religieuse. La *Palingénésie sociale* de Ballanche était en haute estime parmi nous ; nous poussions nos recherches jusque dans les *Neuf livres* de M. Coëssin ».

Victor Hugo fixe tout de suite et définitivement son attitude. Il observe avec sympathie. « De nouvelles religions, chose sérieuse ! s'exclame la préface des *Feuilles d'Automne* — qui bégayent des formules, mauvaises d'un côté, bonnes de l'autre ; les vieilles religions qui font peau neuve . . . » Mais il se réserve ; il s'en tient, pour l'instant, aux sentiments profonds qui ne changent pas ; et, surtout, il se refuse à se laisser accaparer :

« A force de battre le buisson des idées, les philosophes, même les plus incertains et les plus perdus, finissent par faire lever des vérités.

J'écrivais cela un jour à un rêveur, rêveur autrement que moi, qui voulait m'entraîner dans sa croyance, et j'ajoutais : — Je vous suivrai du regard dans votre route, mais sans quitter la mienne ».

(1) Louvancour, *De H. de Saint-Simon à Ch. Fourier*, p. 32.

Ce texte posthume illustre sa ligne de conduite permanente. Victor Hugo emprunte aux autres tout ce qui lui semble enrichir sa personnalité ; il se dérobe aussitôt que cette personnalité reçoit une atteinte. Combeferre, dans les *Misérables*, « lisait tout . . . suivait la science pas à pas, confrontait Saint-Simon avec Fourier . . . étudiait Puységur et Deleuze ». Nous n'en dirons pas autant de lui. Mais il ne néglige aucune source de poésie. Les superstitions parisiennes, habillées à l'antique, deviennent singulièrement évocatrices ;⁽¹⁾ elles ne prêtent jamais à la risée ; le rire a tort ; trop souvent il exprime l'intolérance, et le vulgaire méconnaît les trouveurs :

Que Gall ait du cerveau sur le front vu l'image,
Que dans quelque insondable abîme, le même air
Qui soulevait Elie ait emporté Mesmer

.....

Quel cynisme ! Aller seul ! l'audace est fabuleuse !
Si c'est Flamel, Cardan, Saint-Simon ou Deleuze,
Pour en avoir raison l'éclat de rire est là⁽²⁾

Des théosophes du seizième siècle : Flamel et Cardan (le morceau en nomme d'autres encore) ; des magnétiseurs, Mesmer, Deleuze, et Gall que l'opinion leur assimile ; Saint-Simon et Fourier : la liste est significative, et nous renseigne un peu, malgré sa date, sur les curiosités du jeune Hugo. Peut-être a-t-il rencontré d'abord les swedenborgiens. Le capitaine Bernard avait fait merveille à Besançon, et laissé des prosélytes militaires ou lettrés ; Nantes, plus familière au poète que la garnison où il était né par hasard, figurait parmi les villes saintes de la secte. Il envoie au *Lycée armoricain* quelques-uns de ses premiers vers, et sa signature paraît dans les mêmes numéros que

(1) *Les Misérables*, T. III, p. 31 (Grande Hetzel).

(2) *L'Ane*.

celle d'Edouard Richer ; on doit supposer qu'il l'a lu, fût-ce distraitemment, et son « pré-romantisme » délicat pouvait lui plaire ; plus tard, ce « pré-romantisme » déjà mystique évolue tout à fait vers Swedenborg, et des écrivains bretons comme Souvestre la signalent à leurs contemporains. (1) Mais, des élèves, Victor Hugo ne remonte guère au maître. Il en brosse, de chic, un portrait étrange :

Swedenborg prit un jour la coupe de Platon,
Et, pensif, s'en alla boire à l'azur terrible.

.....

Il revint éperdu, chancelant, effaré,
Ployant sous la lueur farouche des étoiles,
Voyant l'homme à travers des épaisseurs de voiles
Et de tremblants rideaux de lumière où, sans fin
Multipliés, flottaient l'ange et le séraphin ;
Ayant dans son cerveau l'ombre et tous ses délires,
De ses doigts écartés cherchant de vagues lyres,
Nu, bégayant l'abîme, et balbutiant Dieu ;
Rapportant cette joie étrange du ciel bleu
Qui fait peur à la terre et trouble le fils d'Eve,
Et laissant voir, ainsi que le monde du rêve,
Dans de blêmes rayons tombés on ne sait d'où,
Un paradis sinistre au fond de son œil fou.
La raison l'attendait, grave, et lui dit : Ivrogne ! (2)

Ce Swedenborg, qui pour le coup n'est plus un « trouveur » ni un mage, cet halluciné, ce fou, n'a pas grand-chose en commun avec le froid théologien des *Arcanes célestes*. Le Boys des Guays, devant une tirade semblable, hausserait les épaules. Il maugréerait une fois de plus contre la fantaisie des littérateurs. Et c'est dans leurs

(1) Voir, dans ses *Œuvres littéraires*, T. I, sa notice sur Edouard Richer.

(2) *Dieu*.

œuvres, en effet, chez un vicomte d'Arincourt ou même chez un Balzac, que Victor Hugo a pu rencontrer son modèle. Mais des swedenborgiens bien vivants lui servent aussi. Cheneau, le « chaînon » de Dieu, l'apôtre de la Troisième Alliance, lui a écrit, et, comme il n'a pas daigné répondre, Cheneau a récidivé par une lettre ouverte dans la *Quotidienne*. (1) Auparavant, il a sans doute connu Egger. Lorsqu'il préparait *Notre-Dame de Paris*, il a dû se trouver plus d'une fois en contact avec le grand-vicaire, Lorrain comme son père, épris de symbolisme religieux et de manifestations surnaturelles ; sa défection a fait grand bruit ; il l'a vu sombrer dans la démence, et s'en relever prêtre d'une foi nouvelle ; son attrait pour l'occulte, sa physionomie hagarde, mêlés au souvenir du roman noir et de prêtres criminels tels que le curé Mingrat, lui sont revenus à l'esprit pour composer l'image de Claude Frolo. S'il traite Swedenborg de lunatique, (2) s'il le range au nombre « des cadavres d'intelligence » (3) — en bonne compagnie d'ailleurs, avec le Tasse et Pascal — s'il l'accuse de tomber dans le gouffre où Kant descend posément (4), tout cela ne convient nullement au vrai Swedenborg, pas plus qu'au vrai Pascal ni au vrai Kant : mais un Egger n'en donne-t-il pas l'idée ?

III

Victor Hugo a connu aussi des cabalistes et des occultistes proprement dits. Il a connu notamment Alexandre Weill, dont M. Denis Saurat fait grand cas. Fourieriste, devenu théocrate, cet Israélite s'occupe de cabale ; il en parle à Victor Hugo ; il se vante de lui avoir ainsi

(1) Lettre du 25 juin 1842, publiée dans la *Quotidienne* le 28 juin, et reproduite dans la *Troisième Alliance* de Cheneau, p. 106-114.

(2) *L'Art d'être grand-père*.

(3) *Post-Scriptum de na vic*, p. 117.

(4) *William Shakespeare*, p. 158.

communiqué l'impulsion décisive. Faut-il l'en croire entièrement ? Victor Hugo l'écoute, l'interroge, tout en le traitant d'assez haut, il a vingt autres informateurs, et cette science des rabbins l'intéresse, mais sans que pour autant il aliène son indépendance. Nulle part il ne cite de l'hébreu, le *Toldos-Jeshu* excepté, qui, dans la *Fin de Satan*, vient pour la rime. (1) Il y trouve, au plus, la confirmation des idées qu'il doit à l'occultisme moderne : car cet occultisme et la cabale sont parents ; l'un et l'autre procèdent du néoplatonisme ; longtemps méfians, les illuminés chrétiens commencent à se réclamer de la mystique juive, qu'ils invoquent à l'occasion, sans trop savoir, au bénéfice de Mesmer ou de Swedenborg ; (2) on dirait que certains 'entre eux, les plus érudits, puisent à cette source une-partie de leurs théories (ainsi le Grand Evadam des fusionnistes) ; la plupart s'en tiennent à des généralités qui ne signifient rien :

« Cette science est indépendante des époques et des formes religieuses ; les Orientaux, soit indiens, soit arabes, soit hébreux ; les Européens, catholiques, grecs ou protestants, en admettent également les principes et les combinaisons.

La doctrine cabalistique fut longtemps la religion du sage et du savant, parce que, comme la Franc-Maçonnerie, elle tend, sans cesse, à la perfection spirituelle et à la fusion des croyances et des nationalités entre les hommes. Aux yeux du cabaliste, tous les hommes sont ses frères, et leur

(1) Le *Toldos-Jeshu* est d'ailleurs copieusement cité par Voltaire, où V. Hugo peut en avoir pris la mention ; de même le mot « égrégora » propre à la cabale, mais très rare chez les illuminés du 19^e siècle, se trouve dans la *Philosophie de l'histoire* (ch. XLVIII) qui sert d'introduction à l'*Essai sur les Mœurs*.

(2) Voir notamment Delaage, *le Monde occulte* (1851) p. 187 ; le *Journal du Magnétisme*, T. X, p. 301 ; De Turreil, *Doctrines fusionnienne*, VIII, p. 16 ; etc.

ignorance relative n'est, pour lui, qu'une raison de les instruire. » (1)

Un Eliphas Lévi fait exception. Peut-être aussi Wronski, son initiateur. Mais ils représentent en même temps la tradition de Fabre d'Olivet. Victor Hugo ne les ignore pas. Il cite Wronski, « étrange et peut-être grand penseur » (2), il croit, comme lui, que les événements se chiffrent ; avec le groupe du Mapah, il a de multiples intermédiaires, Esquiros, son intime, Petrus Borel, Philothée O'Neddy, Hetzel, l'éditeur . . . (3) Il n'a pas rencontré l'abbé Constant. Mais il l'a lu. Lorsqu'il fera sa connaissance, beaucoup plus tard, en 1873, il saura le complimenter sur « son talent de rapsode » (4) et le mot convient très bien à ses versets apocalyptiques de jeunesse ; dans le procès que l'on intente à la *Bible de la Liberté*, Esquiros se trouve mêlé ; devenu artiste-peintre, l'ex-diacre illustre Alexandre Dumas et fait le portrait de Mme de Girardin. Autant de relations communes. Eliphas Lévi admirera fort Victor Hugo ; en 1862, il dédiera une ode à « ce nouveau Prométhée » : s'il connaissait les manuscrits qui dorment à Guernesey, et s'il les confrontait avec ses propres œuvres, il comprendrait que la similitude de leur pensée n'est pas fortuite . . .

Où le merveilleux ne se montre-t-il pas ? L'auteur des *Ballades* s'imaginait qu'il lui fallait le situer au moyen âge, compulsé des dictionnaires historiques ou infernaux,

(1) Ragon, *Orthodoxie maçonnique*, p. 493-494. « La minute de la vente de la bibliothèque de Victor Hugo en 1852 contient l'indication incomplète : Ragon ». M. Paul Berret croit qu'il s'agit de *l'Essai de poésie biblique* (1849) par Félix Ragon, mais il pourrait s'agir aussi bien du *Cours philosophique et interprétatif des initiations modernes* (1841) par J.-M. Ragon, ou de ses ouvrages postérieurs.

(2) Notes pour les *Misérables*, 14 juillet 1860 (édition Ollendorff, p. 348).

(3) Cf. Champfleury, *Vignettes romantiques*, p. 234, 243.

(4) Voir Chacornac, *Eliphas Lévi*, p. 278.

dom Calmet ou Collin de Plancy : mais non ; il n'a qu'à dévisager les gens de lettres qui viennent chez lui. Des figures bizarres se glissent partout. Lorsque le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, en 1821, fonde la Société de la Morale chrétienne, il y rassemble, sous sa houlette, des gentilshommes, des ecclésiastiques, des universitaires, Charles de Rémusat ou M. Guizot, mais on y voit aussi Spurzheim le phrénologue, ou Villeneuve et Gence, les adeptes de Mme Alina d'Eldir. Lorsque Charles Fauvety, saint-simonien, accueillera chez lui les penseurs de toutes les écoles, Littré, Charles Renouvier ou Louis Ménard y coudoieront Pierre Leroux, Victor Considérant, Alexandre Weill, l'abbé Constant et le chiromancien Desbarrolles . . . Dans toute âme il y a un recoin de magie. Parfois il fait tache d'huile, il noie le reste, comme chez Gérard de Nerval : le rêve tue la réalité ; mais auparavant le rêveur aura eu le temps de conter ses fantaisies, d'évoquer — si peu historiquement — les rêveurs ses devanciers, et de captiver son entourage par l'imprévu de ses récits : Victor Hugo n'oubliera pas d'avoir lu chez lui que Dupont de Nemours prête un langage aux bêtes. En général l'irrationnel demeure circonscrit : mais on n'en a pas honte ; le magnétisme, comme le socialisme mystique, est à la mode, et Victor Hugo s'y livre tout naturellement.

IV

Pourquoi en rougirait-il ? Il a maintes fois affirmé ses principes : ne pas croire aveuglément, ne pas rejeter de parti-pris ; éviter les négations scientistes :

« La science s'est effarouchée devant le chloroforme, devant les phénomènes biologiques, devant l'étrange question des tables, devant Mesmer, devant Deleuze, devant Puységur, devant l'extase magnétique, devant la catalepsie artificielle, devant la vision à travers l'obstacle, devant

l'homéopathie, devant l'hypnotisme ; la science, sous prétexte de « merveillosité », s'est soustraite au devoir scientifique . . . ; elle a laissé, au grand profit des charlatans, la foule en proie à des visions mêlées de réalité ; elle a chancelé, lâché pied, et, là où il fallait avancer, rétrogradé. » (1)

Au moins les romanciers et les poètes ne méritent-ils pas de tels reproches. Leur intuition les aide à comprendre celle des mystiques. Du Potet les cajole, et ils lui prêtent l'oreille par vanité, par curiosité, ou bien encore parce qu'ils pressentent une mine littéraire inexploitée. Bien peu s'abstiennent. Ce gros Balzac que l'on croirait tout pétri de matière s'est déclaré, plus haut que n'importe qui, en faveur du « spiritualisme » : *Louis Lambert, Séraphîta* en portent déjà témoignage ; et la Polonaise à laquelle il dédie ces œuvres, sujet d'expériences, elle-même, pour du Potet, le stimule chaque jour davantage. Mysticisme slave ? messianisme, comme celui qui ne nuit d'ailleurs pas à la fortune parisienne d'un Mickiewicz ? Peut-être : mais Lamartine n'est pas un Slave, lui qui revient tout étourdi de son entretien avec lady Stanhope, et qui se laisse traiter de *vates*, chapeau bas, par le *Journal du Magnétisme* ; (2) Alphonse Karr n'en est pas un non plus, lui qui renonce momentanément à sa gouaillerie pour s'entretenir avec le somnambule Alexis ; ni Lacordaire, qui protège Delaage, et croit pouvoir, en pleine chaire de Notre-Dame, tirer du magnétisme un argument d'apologétique ; ni Emile Deschamps, le timide novateur du premier cénacle, moins timide lorsqu'il exprime « son fantastique » :

« Quoi ! le monde visible est encombré d'impénétrables mystères, de phénomènes inexplicables, et on ne voudrait

(1) Note pour les *Misérables*, 12 août 1860 (édition Ollendorff, p. 380-381).

(2) Cité par le *Journal du Magnétisme*, T. V, p. 236-237.

pas que le monde intellectuel, que la vie de l'âme, qui tiennent déjà du miracle, eussent aussi leurs phénomènes et leurs mystères ! Pourquoi telle bonne pensée, telle fervente prière, tel mauvais désir, n'auraient-ils pas la puissance de produire ou d'appeler certains événements, des bénédictions ou des catastrophes, comme le gland produit le chêne, comme les fleurs attirent la rosée, comme l'aiguille aimantée attire le tonnerre ? Pourquoi n'existerait-il point des causes morales comme il existe des causes physiques dont on ne se rend pas compte ? » (1)

Les journaux collectionnent les anecdotes sur l'art mesmérien. La *Presse* surtout, à la recherche de nouvelles sensationnelles, s'en fait une spécialité. Victor Hugo, son grand homme, auteur de son programme politique et social, n'aura qu'à feuilleter sa collection si ces choses l'intéressent : tantôt — dès 1838 — il y trouvera des observations médicales, tantôt des études sur le haschich ou sur l'opium, et tantôt des articles que signent ses amis Dumas père et Théophile Gautier ; le *Siècle*, et plus tard son propre *Événement*, viennent à la rescousse. Point n'est besoin de leurs encouragements. Victor Hugo sait à quoi s'en tenir, d'expérience personnelle : il racontera un jour à Paul Stapfer comment la thérapeutique célébrée par Deleuze lui a permis de guérir un de ses fils :

« Vous avez tort de nier l'efficacité du magnétisme. Ce n'est pas une blague. C'est un fait, un fait acquis à la science, et scientifiquement étudié. Mon fils François, étant enfant, avait des insomnies. On avait employé inutilement tous les moyens pour le faire dormir, et l'état du malade devenait si grave qu'un jour on le crut perdu. J'essayai des passes magnétiques. Il dormit quinze heures sans se réveiller. Ce sommeil fut si réparateur et si bienfaisant,

(1) Cité par le *Journal du Magnétisme*, T. V, p. 236-237.

que le médecin, émerveillé, n'eut plus qu'à constater la guérison sans y rien comprendre. Et l'enfant me disait : « O père ! continue ! encore ! encore ! ça me fait tant de bien ! » (1)

François était né en 1828. Une telle expérience, faite « dans son enfance », nous reporte, au plus tard, vers l'année 1840. Peut-être est-ce en y réfléchissant que Victor Hugo, en 1843, cherchait à dégager les principes généraux du rayonnement :

« Première loi : la production des images dites photogéniques sans le secours de la lumière, dans le boîtier d'une montre, par exemple, ou dans une cave, la nuit.

Deuxième loi : la vision magnétique.

Troisième loi : à la vision magnétique se rattachent les phénomènes encore inexplicables des songes, de la sympathie, de l'extase, des pressentiments, etc . . . , tout un monde ténébreux que seule pourrait éclairer cette grande loi : le rayonnement. » (2)

Du Potet n'aurait pas mieux dit. Et l'auteur de cette note significative continue à se tenir au courant. Passons trois ou quatre ans. Arrivons à 1847. L'offensive des magnétiseurs bat son plein. Paul Féval, Jules Janin, Frédéric Soulié, Scribe, s'ajoutent à leur tableau de chasse. Alexandre Dumas publie son *Joseph Balsamo*, où il reproduit une conversation avec Delaage ; bientôt, dans son *Urbain Grandier*, il portera le mesmérisme au théâtre ; pour se documenter, il va voir Alexis, et la séance l'impressionne si fort qu'il se hâte de la raconter aux journaux. Cela se passe le 5 septembre. Le surlendemain, Théophile Gautier intervient à son tour. Il a d'autres merveilles à narrer, où

(1) Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 148.

(2) Document publié dans le *Temps*, 10 décembre 1921, et reproduit par Gustave Simon : *Chez Victor Hugo, les Tables tournantes de Guernesey*, p. 10.

l'Art joue son rôle ; en sa présence s'est déroulée « une scène d'extase magnétique, modifiée par la musique » ; il y avait là Mme de Girardin, et Jules Sandeau, et le sculpteur Pradier, et le peintre Chassériau, et le compositeur Adam. (1) Plusieurs de ces noms touchent de près à Victor Hugo. Il écoute, il désire voir ; on s'arrange pour organiser chez lui une nouvelle séance. La lucide arrive rue de la Tour-d'Auvergne, suivie de Mme de la Fontaine, qui magnétise, Adam se met au piano ; la somnambule mime ses airs à la perfection, et l'assistance s'émerveille. Théophile Gautier l'avait dit : « si cette scène était jouée, cette jeune fille serait tout bonnement la première actrice de l'univers ». (2)

Ira-t-on plus loin ? Croira-t-on que la force magnétique agit sur les objets inertes ? Admettra-t-on la divination ? Quant au premier point, Victor Hugo se montrera tout à fait affirmatif plus tard, lorsqu'il soutiendra devant Paul Stapfer que la simple volonté peut faire tourner une bague ; quant au second, il aurait mauvaise grâce à ne pas se rendre, et Alexis, le fameux Alexis, s'est chargé de dissiper ses doutes :

« Voici une curieuse séance qui s'est passée chez Mme la Vicomtesse de St-Mars. M. Victor Hugo qui y assistait, avait préparé chez lui un paquet cacheté au milieu duquel se trouvait un seul mot imprimé en gros caractères, le paquet fut d'abord retourné en tout sens par le somnambule qui, au bout d'un instant, épela p, o, l, i . . . poli, je ne vois pas la lettre suivante, mais je vois celles qui viennent après, i, q, u, e, . . . , huit lettres, non neuf . . . t, . . . c'est un t . . . politique, c'est bien cela, le mot est imprimé

(1) Voir sur cet épisode la *Presse* du 7 septembre 1847, le *Journal du Magnétisme*, T. V, p. 159, et Delaage, *Ressuscités au ciel et dans l'enfer*, p. 229.

(2) Delaage, *le Monde occulte*, p. 174.

sur un papier vert-clair, M. Hugo l'a enlevé d'une brochure que je vois chez lui. Marcillet, qui avait magnétisé Alexis, demanda aussitôt si tout cela était vrai à Victor Hugo, qui s'empessa de rendre justice à la lucidité de son somnambule ; depuis ce temps la seconde vue compte Victor Hugo au nombre de ses plus illustres défenseurs. » (1)

Ainsi parle Delaage, qui lui dédie un livre, et qu'il nomme, dans *Choses vues*, parmi ses familiers. (2) Pendant les dernières années qui précèdent son exil, Victor Hugo se range délibérément du côté des « spiritualistes ». Mais ces expériences de salon n'y auraient pas suffi. Il s'y livre peut-être désormais avec une curiosité plus émue ; il y cherche le mot d'inquiétudes nouvelles : c'est que le vieil homme a changé ; il ne peut plus garder son masque impassible : le malheur est entré chez lui.

(1) Delaage, *le Monde occulte*.

(2) *Choses vues*, éd. Hetzel, p. 257 (juillet 1848).

II

LES COUPS DU SORT

I. *La mort de Léopoldine et l'effondrement du poète.*
II. *Premiers contacts avec l'illuminisme politique.* III. *Le projet des Misérables.* IV. *1848-1851 : la carrière politique de Hugo se termine par un double échec.*

I

On connaît le drame.

Le 4 septembre 1843, Charles Vacquerie et Léopoldine Hugo, jeunes mariés, se promènent en barque sur la Seine ; Léopoldine tombe à l'eau ; son mari se précipite à son secours ; tous deux se noient.

Pour le poète, c'est un effondrement. Il en oublie l'échec des *Burgraves*, qui tout à l'heure — premier coup de la mauvaise fortune — avait mortifié son amour-propre ; il en oublie la littérature ; sa gloire, son orgueil ne comptent plus. Est-ce l'heure où le Destin « change de zone » ? Pendant trois ans, dans son intelligence presque anéantie, seule une douleur affreuse surnagera ; une image, un souvenir l'hypnotisent ; l'Olympien, qui transposait la vie en jouissances artistiques, redevient un pauvre homme sanglotant.

Plus tard il fera remonter à cette catastrophe la transformation essentielle de sa vie. Il datera symboliquement de 1843 certaines pièces ultérieures. Et l'ébranlement qu'il subit alors explique bien, en effet, ce qui suivra. Mais il ne raisonne pas encore ; il n'essaie pas de bâtir un système ; il n'a même plus la force de s'intéresser aux explications

du monde balbutiées autour de lui. Vanité que tout cela ! Sa raison pleure, dans le noir ; il ne veut pas d'intermédiaire — homme ou idée — entre lui et sa morte ; il se colle à la tombe, avidement, avec on ne sait quel espoir fou :

Est-ce qu'il est vraiment impossible, doux ange,
De lever cette pierre, et de parler un peu ? (1)

L'hallucination n'est pas loin. Il tend les bras à son « ange » ; il l'imagine, flottant autour de lui, « sur l'échelon d'en bas de l'échelle d'amour » (2) ; il implore un miracle : Dieu se laissera fléchir, il le doit, et ceux qui persévèrent retrouveront leurs disparus, encore ici-bas. (3) Les émotions, les sensations se confondent ; si ces rêves pouvaient être vrais, si ces fantômes, que l'on sait illusoire, pouvaient venir réellement de l'autre monde, comme on y croirait, sans même vérifier !

Parfois, quand j'étais là, derrière moi la lune
Se levait, et, pensif, les yeux de pleurs noyés,
Je voyais une forme humaine, vague et brune,
Croître sous la fosse à mes pieds.

Et je te parlais, ange, ô ma fille que j'aime,
Et je ne savais plus, dans ce sombre entretien,
Si cet ombre sortait de l'herbe ou de moi-même,
Si c'était mon spectre ou le tien. (4)

Lorsqu'il reprend la plume, après une longue prostration, Victor Hugo ne veut plus s'occuper que de sa fille ;

(1) 1^oème de 1846, cité par Levailant, *Dans l'atelier de Victor Hugo* (*Revue des Deux Mondes*, 1^{er} mai 1930, p. 182).

(2) *Claire* (*Contemplations*, VI, VIII). Décembre 1846.

(3) *Toute la lyre*, III, XXX. 1^oème daté du 27 décembre 1841 : ne serait-il pas antidaté ? Sinon nous constaterions une fois de plus que le deuil a simplement accéléré le développement de germes préexistants.

(4) Autre poème de 1846, cité par Levailant, *loc. cit.*, p. 183.

le monde lui reste indifférent ; ses amis l'adjurent, tentent de le distraire par la perspective d'un rôle social, et bientôt il les écouterait, mais tout d'abord il les repousse avec une lassitude infinie :

Que veut-on que je recommence ?

.....

Mon œuvre n'est pas terminée,

Dites-vous. . .

.....

Vous qui me parlez, vous me dites

Qu'il faut, rappelant ma raison,

Guider les foules décrépites

Vers les lueurs de l'horizon ;

Qu'à l'heure où les peuples se lèvent,

Tout penseur suit un but profond ;

Qu'il se doit à tous ceux qui rêvent,

Qu'il se doit à tous ceux qui vont ;

Qu'une âme, qu'un feu pur anime,

Doit hâter, avec sa clarté,

L'épanouissement sublime

De la future humanité ;

Qu'il faut prendre part, cœurs fidèles,

Sans redouter les océans,

Aux fêtes des choses nouvelles,

Aux combats des esprits géants !

Vous voyez des pleurs sur ma joue,

Et vous m'abordez mécontents,

Comme par le bras on secoue

Un homme qui dort trop longtemps.

Mais songez à ce que vous faites !

Hélas ! cet ange au front si beau,

Quand vous m'appelez à vos fêtes,

Peut-être a froid dans son tombeau !

.....
 Vous voulez que, dans la mêlée,
 Je rentre ardent parmi les forts,
 Les yeux à la voûte étoilée . . .
 Oh ! l'herbe épaisse où sont les morts ! (1)

Nous avons cité copieusement ce beau poème, parce qu'il donne bien l'idée des sollicitations auxquelles Victor Hugo est désormais en bute. Il ne s'agit plus seulement d'occultistes ou de magnétiseurs. Les socialistes, que le poète avait déjà rencontrés, voudraient profiter de son désarroi ; ils font miroiter à ses yeux les joies de l'action ; pour le guérir de son désespoir, ils lui rappellent sa mission, ils le convient à guider l'humanité, ils se fâchent de résistances qu'il jugent égoïstes ; peu à peu, ils le décideront, et il abordera une nouvelle carrière.

Peut-être nous sera-t-il possible de préciser encore la nature et le sens de ces exhortations.

II

Depuis longtemps, saint-simoniens et fouriéristes préconisaient un art social. Leur pragmatisme se révoltait contre les exercices de style. Un bon poète, déclaraient-ils avec véhémence, doit se montrer plus utile à l'Etat qu'un simple joueur de quilles. « L'Art pour l'Art, écrivait la *Phalange* : jamais immoralité ne s'afficha avec plus d'impudeur ». (2) Et, tandis qu'on relevait, à l'occasion, du prophétisme chez Lamartine, on regrettait que le chef de l'école romantique n'offrît rien de substantiel. Pierre Leroux le lui avait reproché, dès *Notre-Dame de Paris* ; plus tard, mis en relations avec lui par le *Globe*, il avait

(1) *Contemplations*, IV, III (10 novembre 1846).

(2) *La Phalange*, I, p. 31 (10 juillet 1836).

redoublé ses instances ; un dialogue s'engage, qui se poursuivra jusque sur les plages de Guernesey. Victor Hugo avait aussi connu Jean Reynaud et ses disciples ; il avait fait grâcier Barbès ; il avait pu l'entendre vanter ce système métaphysique qui nous fait « citoyens de l'univers, dans le vrai sens du mot », et grâce auquel « nous sommes partis de la croyance à la solidarité des nations et de l'humanité terrestre, pour en arriver enfin à la pratique du dogme de la solidarité de l'humanité universelle ». (1) Il se rappelle bien d'autres choses. Cheneau, ce swedenborgien qu'il a éconduit, donnait aussi son mysticisme pour un mysticisme social, et constatait avec dépit l'impuissance des littérateurs ; (2) Flora Tristan, pour le tombeau de laquelle on le sollicite, vitupérait, elle aussi, l'Art pour l'Art, et proclamait que « les arts sont la religion toute entière », (3) mais il reste froid ; en vain lui parle-t-on de ceux qui vivent et souffrent, toujours il répond, comme à son Herman :

— Moi, lui dis-je,
Je songe à ceux qui ne sont plus ! (4)

Pourtant, à force d'insistance, on l'ébranle un peu. N'a-t-il pas tort de garder sa porte close ? Parmi les apôtres de la révolution, même les plus bizarres, n'en rencontrerait-il pas qui méritent son attention ? Jean Journet le fouriériste lui a écrit ; peut-être est-ce à lui qu'il songeait lorsque tout à l'heure il exprimait sa lassitude ; les dates nous le feraient croire. La lettre est ridicule, il la rouvre cependant :

(1) Voir Barbès, *Deux jours de condamnation à mort*, p. 5 ; et sur l'intervention du poète, une note des *Misérables*, p. 247 de l'édition Ollendorff.

(2) Cheneau, *Troisième Alliance* (mars 1842), p. 211.

(3) Flora Tristan, *Méphis* (1838), I, p. 741.

(4) *A quoi songeaient les deux cavaliers dans la forêt* (*Contemplations*, IV, XII).

« Jean à Victor Hugo.

« Vous cherchez la gloire et le bonheur, suivez-nous. Quinze jours d'études fortes et consciencieuses, et vous verrez.

Mais, de grâce, n'oublie pas l'apôtre, lorsque saintement sibyllique, tu fulmineras le cantique des cantiques. Je vous aime. » (1)

L'expérience tournera mal. Convié place Royale, « sauvage », hirsute, « au milieu de tout ce que la littérature et les Arts comptent d'hommes éminents, l'Apôtre fulmine contre la poésie et les Arts, qui méconnaissent les saines doctrines ». Cela suffit. Victor Hugo sait à quoi s'en tenir. Il fuira désormais Jean Journet comme la peste. Lorsque, en 1849, il le verra paraître au Congrès de la paix, et s'adjuger la parole aussitôt après son propre discours d'ouverture il « tremblera de voir le Congrès compromis à la première séance ». Peu importe d'ailleurs. Cette mésaventure ne l'arrête pas. De plus en plus « social », il cesse de mériter les dédains que certains lui prodiguent encore :

« Arago, Michelet, Quinet, prononce le somnambule qu'interroge le docteur Olivier, voilà des raisons supérieures raisons dirigées vers diverses branches, mais toujours vers le même but, « la science », et toujours dans le même but, « l'humanité ».

Victor Hugo, Alexandre Dumas, ne sont que des imaginations supérieures, imaginations dont le seul guide est l'égoïsme et l'intérêt. » (2)

Olivier habite la province ; il n'est pas au courant ; on le voit bien. Victor Hugo s'est transformé lentement. Il ne dédaigne plus l'action. Il désire figurer parmi ces « amis

(1) Ch. Yriarte, *les Célébrités de la rue*, p. 160. Voir aussi sur cet épisode Champfleury, *Les excentriques*, p. 49.

(2) *Paroles d'un somnambule* (1847), dans Clivier, *Traité de magnétisme* (1849), p. 291.

de Dieu . . . , poètes, sages, ou génies sacerdotaux », qu'Hippolyte de la Morvonnais voudrait appeler « au gouvernement inspirateur ». (1) Ses lecteurs mystiques s'en aperçoivent ; Auguste Guyard, fusionniste, lui dédie une brochure, et il accepte la dédicace. (2) Delaage lui dédie le *Songe du Christ*. Il retrouve, chez le premier, outre une cosmologie révolutionnaire et un syncrétisme à tendance pythagoricienne, ces exaltations sur le « règne de la femme », qu'il avait entendues déjà chez Jean Journet, chez Flora Tristan, chez les fouriéristes. Delaage l'émeut encore davantage, car il fait appel au Mage, et lui reconnaît ce titre :

« Il est impossible de dire à quel point de dégradation intellectuelle l'homme aurait atteint, si Victor Hugo, Alexandre Dumas, Lamartine, Chateaubriand, etc., n'avaient purifié le langage en le retrempeant aux sources pures du christianisme, et n'avaient chassé de la langue toutes les antiquailles païennes . . . » (3)

Le témoignage ne peut se contester. Il justifie même ces œuvres de début où d'autres feignaient de ne voir que verbiage. Et, dépassant la question de la littérature spiritualiste, isolant le poète de ses devanciers et de ses émules, une autre phrase lui assignait particulièrement un rôle de chef : « Nous opposons aux utopies et aux rêveries la magnifique organisation évangélique . . . que notre grand poète Victor Hugo a prophétiquement entrevue quand il disait, dans un moment d'inspiration sublime, que toute charte devait être une version de l'Évangile ». (4)

(1) H. de la Morvonnais, *l'Ordre nouveau* (1848), p. 99-100.

(2) Auguste Guyard, *Des droits, des devoirs et des constitutions au point de vue de l'absolu* (1849).

(3) Delaage, *Perfectionnement physique de la race humaine* (1850), p. 121-122.

(4) Delaage, *Le sang du Christ* (1849), p. 9.

Delaage combat le socialisme tout en s'apitoyant sur les humbles. C'est l'attitude de Victor Hugo lui-même, et ces flatteries expriment bien ce qu'il a voulu faire depuis quelque temps.

III

« Non, je n'ai point changé », déclarait le poète à Louis Boulanger, en cette même année 1846 où il reprenait goût à la vie :

Je veux les peuples grands, je veux les hommes libres ;
 Je rêve pour la femme un avenir meilleur.
 Incliné vers le pauvre et vers le travailleur,
 Je leur suis fraternel au fond de ma pensée. ⁽¹⁾

Peut-être cependant n'aurait-il pas, jadis formulé un programme aussi net. Assurément, ses premières curiosités sociales sont antérieures à son deuil. Il courait Paris, dès 1841, épris de choses vues, soucieux d'infortunes à secourir ; il rencontrait Fantine la prostituée ; il voyait Esquiros, son ami, condamné pour libelle, et jeté à Sainte-Pélagie, dans le même temps que le grand Lamennais ; un peu après, Lamennais publie, dans ses *Amschospands et Darvands*, quelques pages où les commentateurs ont reconnu la même influence que Victor Hugo subit dans *Saturne*. ⁽²⁾ Déjà le poète entrevoit sa mission rédemptrice. Il y reviendra, avec plus de pitié dans le cœur, lorsque lui-même aura connu la souffrance.

Une grande fresque s'ébauche dans son esprit. Elle ne représentera plus, comme *Notre-Dame de Paris*, une civilisation abolie ; elle lui donnera une réplique moderne, mais aussi elle agira. Libre à Lamartine de scruter l'histoire des

(1) *A Louis B . . .*, 11 octobre 1846 (*Toute la lyre*).

(2) Vianey, note de son édition des *Contemplations*, T. III, p. 138.

Girondins : la vie contemporaine offre des enseignements plus riches. Lorsqu'il les en dégage, Victor Hugo reste fidèle à lui-même ; quoi que soutiennent ses critiques, son œuvre antérieure avait une portée humanitaire, qu'il aperçoit maintenant, et qu'il récapitule fièrement :

« Servir la cause humaine . . . — Plaider pour les petits et pour les misérables . . . — Réhabiliter le bouffon, l'histriion, tous les damnés humains . . . le laquais, le forçat et la prostituée . . . ; — résorber le baigne par l'école ; . . . mettre en liberté l'amour ; . . . Faire la guerre à la Grève homicide. » (1)

Même lorsqu'il mettait « un bonnet rouge au vieux dictionnaire », c'était encore travailler à l'affranchissement universel. Maintenant sa tâche s'élargit. Toutes ses incursions dans le domaine de la philanthropie, sa campagne contre la peine de mort, sa compassion pour les misérables et les filles de joie, il les groupera dans un ensemble ; il se fera l'écho de toutes les clameurs, anonymes, informes, qui n'arrivent point à prendre corps sous la plume d'Esquiros ou de l'abbé Constant :

« Elles sont les martyres du siècle présent — pérerait Constant à propos des prostituées — , les douleurs vivantes, les crucifiées saignantes qui prophétisent le monde à venir ! . . . La prostitution n'est pas un crime ; c'est un supplice . . . Dans votre déplorable société, presque toutes les femmes sont nécessairement prostituées.

Car la femme se prostitue quand elle se livre avec dégoût aux baisers de l'homme qui ne l'aime pas. » (2)

Mieux que Michelet ou George Sand, il peut donner une voix à ces revendications. D'ailleurs il ira prudemment. Il écartera « les visions cosmogoniques, la rêverie et le

(1) *Écrit en 1838 (Contemplations)*.

(2) Constant, *l'Assomption de la femme* (1841), p. 36-37.

mysticisme » ; (1) il veut le « progrès en pente douce ». Parmi toutes ces pépites, vraies ou fausses, que dégage la pioche des mineurs socialistes, il fera son choix ; il n'oubliera pas que des meilleurs on descend vite aux pires ; sa pondération, son expérience, l'aideront à trouver une formule moyenne entre le productivisme des Anglais et les systèmes communistes que la répartition seule intéresse.

Et voilà pourquoi, en 1845, il n'est plus question de la *Quiquengrogne* ni d'autres romans historiques ; Victor Hugo ébauche *Melancholia*, où il énumère toute une série de plaies sociales ; et surtout, il commence les *Misérables*. Dès 1847, il lit les premières pages du livre à l'admiratif Vacquerie. Il va tout doucement : rien ne le presse ; nanti de la pairie, il regarde son travail comme un appoint à sa carrière, une sorte de preuve expérimentale qu'il a des aptitudes politiques ; il ne songe guère à une action directe. Dans un avenir encore nébuleux, il se voit ministre progressif, de ceux qui réconcilieront le régime avec la classe ouvrière ; jamais l'utopique Lamartine, il en est bien sûr, ne saura lui disputer ce rôle ; 1848 vient tout brouiller.

IV

Devant ce changement à vue, Victor Hugo, quelque temps, hésite.

En un clin d'œil, la monarchie bourgeoise s'est effondrée. Brusquement les mysticismes souterrains se sont répandus à l'air libre. Où est la raison ? où est l'utopie ? on ne sait plus. Le moindre sectaire peut espérer modeler la France à son image. Un disciple du Mapah, Sobrier, a tiré le premier coup de feu de la révolution ; d'autres, Thoré, Félix Pyat, se taillent une gloire dans les émeutes ; et voici

(1) *Les Misérables*, T. IV, p. 35 (Hetzl).

l'abbé Constant, devenu fouriériste, et voici le gros de l'armée phalanstérienne, qui s'agite à la *Démocratie pacifique*, de plus en plus ardemment. On continue à parler d'une religion nouvelle. Les amis de Louis Nétré en discutaient, à la « réunion mère » socialiste ; Fauvety en ressuscitera le projet ; sur les bancs de l'extrême-gauche, on voit passer une figure austère, que l'on vénère, en la craignant un peu : c'est Lamennais ; mais l'ancien prêtre, raidi contre la foudre, ne laisse tomber qu'un regard dédaigneux sur les crédulités de son entourage. (1)

L'*Événement* groupe les familiers du poète. Outre ses fils et Paul Meurice, il y retrouve Théophile Gautier, Gérard de Nerval, les deux Dumas, Alphonse Karr, tous ces littérateurs qui défrayaient si volontiers la chronique du somnambulisme ; ils n'abjurent point leurs enthousiasmes, et du Potet trouve à glaner dans les articles du jeune Dumas ; Erdan, autre collaborateur, fera bientôt une enquête sur la France mystique ; pour l'instant, d'ailleurs, la politique les intéresse davantage. Est-ce l'heure de la « république universelle » ? Peut-être Victor Hugo en a-t-il vaguement l'idée depuis 1840 : mais il doute qu'elle soit près de se réaliser ; il n'en confondrait point le triomphe avec celui de l'extrême-gauche ; une fois de plus, il déçoit les socialistes, et s'en tient à l'industrialisme qu'il prêchait dans la *Presse*, avec Emile de Girardin.

Le nouveau régime doit être libéral ; il doit être « réaliste » ; il ne doit pas être « rouge » ; ainsi s'exprime son premier appel électoral. Dans la « chimère » socialiste, il y a, certes, une vérité : « l'aspiration à un sort meilleur » ; mais les phalanstériens, les communistes, ces « fondateurs de couvent », ne la réaliseront guère. Leurs règle-

(1) Voir son attitude sceptique envers le magnétisme : Delaage, *Initiation aux mystères du magnétisme* (1847), p. 55 ; *le Monde occulte* (1851), p. 175.

mentations abusives effaceraient l'œuvre de 1789. Tenons-nous-en au vrai problème. « La question . . . est dans la détresse du peuple » (1) : et, parmi les candidats qui prétendent y mettre fin, le choix du poète, inattendu, n'en est pas moins net : il fait campagne, activement, pour le prince Louis-Napoléon.

Barbès ? Lamennais ? Charles Hugo les attaque (2) : leurs chimères n'auront pas de lendemain ; un Bonaparte communiera bien mieux avec l'âme nationale. Et sans doute écoutera-t-il les conseils de ceux qui lui auront frayé la voie. Qui donc a réveillé le culte de l'Empereur ? grâce à qui, repatrié de Sainte-Hélène, repose-t-il maintenant dans la crypte des Invalides ? et qui donc va hisser le neveu au pouvoir ? Deux poètes guident la France : mais Lamartine n'a brillé qu'un instant ; son verbiage l'a perdu ; son rival, mieux averti des misères contemporaines, offrira d'utiles lumières au nouveau chef de l'Etat. Que celui-ci « ouvre son salon aux historiens, aux artistes, aux philosophes » (3) : ils l'aideront à rebâtir une société.

Mais Louis-Napoléon se méfie. Victor Hugo attend fébrilement un portefeuille ministériel : rien ne vient. Sera-t-il dupe ? il se retourne vers la gauche, qui l'observe ; il s'irrite contre une ingratitude déconcertante ; où Lamartine échouait, il se voit échouer à son tour. Non, il ne se laissera pas faire. « Je serai Chateaubriand ou rien », disait-il au collègue : eh bien, soit ; face au deuxième Napoléon qui le bafoue, il sera le deuxième Chateaubriand. Tous

(1) *Actes et paroles*, I, p. 296 (Fetzel), 20 juin 1848.

(2) Biré, *Victor Hugo après 1850*, T. II, p. 137. — Sur cette évolution politique de Victor Hugo, consulter Jules Garsou, *L'Évolution démocratique de Victor Hugo* ; Camille Pelletan, *Victor Hugo homme politique*, et surtout Pierre de Lacretelle, *La Vie politique de Victor Hugo*.

(3) *L'Événement* du 28 octobre 1848, cité par Garsou, op. cit., p. 22.

ceux qui ont du cœur l'aideront. Il incarnera la liberté ; il criera les injustices sociales ; maintenant les républicains peuvent enregistrer son adhésion. Eux comprendront et sauront réaliser « cette pensée religieuse, la paix universelle, toutes les nations liées entre elles d'un lien commun, l'évangile pour la loi suprême » . . . (1) A vrai dire, les républicains se taisent. Ceux qui applaudissent, tel Delaage, figurent parmi les adversaires du socialisme ; les autres n'en croient pas trop ce néophyte : ils lui imposeraient volontiers un stage, et, s'ils l'utilisent, c'est qu'il leur faut un grand nom pour contrebalancer celui de leur adversaire. Peu importe à Victor Hugo : remis en selle, il saura bien s'y maintenir, et il s'abandonne à toute sorte de rêveries ambitieuses :

« Puisque Louis-Napoléon restait inéligible, le poète n'avait-il pas les plus grandes chances de le remplacer à l'Elysée au mois de mars 1852 ? Les colères même de la droite ne le désignaient-elles pas au suffrage de tous les républicains ? L'heure si longtemps attendue était proche ; il touchait au but si patiemment suivi, si passionnément désiré . . . » (2)

Une fois de plus, sa carrière politique, au moment d'aboutir, s'est brisée. Elle ne lui laisse qu'amertume. Le « divertissement » imaginé par ses amis lui a coûté cher. Tout est fini. Les salons ? l'Académie ? la Chambre des pairs ? Paris ? Un rocher, et l'exil. Sa gloire littéraire même pâlit. Une génération anti-romantique ne va-t-elle pas le rejeter, comme les autres ? Musset est usé. Balzac est mort. Vigny s'est retiré depuis longtemps loin du monde. Lamartine vieilli paie ses dettes et travaille en forçat. Et lui, le chef, que ces exemples ne suffiraient pas

(1) Discours d'ouverture au Congrès de la Paix, 21 août 1849 (*Actes et paroles*, I, p. 476).

(2) Biré, *Victor Hugo après 1830*, T. II, p. 222.

à troubler, il est coupé de tout, enfermé dans une île ; combien de temps durera cet exil, il l'ignore ; il en tirera un parti magnifique, il transfigurera Guernesey jusqu'à en faire une autre Sainte-Hélène, mais en attendant, il se trouve seul, avec le souvenir de Léopoldine, et l'Océan.

III

AU PAYS DES FANTÔMES

I. *Le groupe des proscrits.* II. *Exaltation dans la solitude. Les tables tournantes. La folie de Victor Hennequin et l'abandon des séances spirites. Portée exacte de cet épisode.* III. *Hugo devient mage.*

I

La solitude exalte. Elle rétablit ce contact avec la nature fautive duquel, selon du Potet, nos sens occultes ont disparu. ⁽¹⁾ Elle dégage, affirmera Victor Hugo « une certaine quantité d'égarement sublime. C'est la fumée du buisson ardent. Il en résulte un mystérieux tremblement d'idées qui dilate le docteur en voyant et le poète en prophète ». ⁽²⁾ Pénétré de telles impressions, il se promène, de long en large, au bord des flots ; il médite sur la tempête ; il médite sur la nuit ; il analyse ses rêves comme des visions, et sent s'éveiller en lui une sorte de double vue hallucinatoire. Tous ses intimes partagent ces frémissements. Courbés devant l'énigme du châtiment universel, ils n'interrogent même pas : Dieu est ; la tombe nous livrera l'explication suprême ; pour nous y préparer, répéteront-ils avec leur maître, sachons abjurer l'ironie et le plaisir. ⁽³⁾

⁽¹⁾ Du Potet, *Magie dévoilée*, p. 282.

⁽²⁾ *Travailleurs de la mer*, p. 39-40 (Hetzel).

⁽³⁾ *Dolor (Contemplations*, VI, XVIII), 31 mars 1854.

Autour d'eux, ce sont des pêcheurs superstitieux, que le poète étudie curieusement. Quelques-uns appartiennent sans doute à l'Eglise swedenborgienne. Elle est établie aux îles anglo-normandes depuis 1836. (1) Le Boys des Guays en mentionnait divers collaborateurs, Gomme, Richard Mills, de Thau, le prédicateur Nicolas Le Bas ; mais il ne semble guère que Victor Hugo les ait rencontrés. Nous savons son dédain pour Swedenborg. C'est ailleurs qu'il cherche du « magisme ». Il croit le trouver tout près de lui, dans son fils Charles, « âme profonde », une de celles où l'isolement développe « une sagesse d'une espèce particulière, qui va au delà de l'homme » ; (2) et sans doute Charles contribue-t-il à l'orienter vers la contemplation des misères animales. Il a fait venir, d'autre part, toute une bibliothèque, qui s'étend de l'Apocalypse à Delisle de Sales et aux fouriéristes ; il y puise journallement ; il laisse son imagination vagabonder tout en feuilletant les dictionnaires. Il a pour voisins des originaux, Allix, Pelleport, madame Engelson, épris de manifestations surnaturelles ; et, surtout, il fréquente les autres proscrits.

Saint-Simoniens, fouriéristes, ils représentent toutes les branches du socialisme mystique, réconciliées par le malheur commun. Un journal, *l'Homme*, les met en relations avec ceux qui cherchent fortune sous d'autres cieux. Il correspond avec ses rédacteurs. Il lit Jean Reynaud, dont *Terre et Ciel*, en 1854, fait l'objet, dans *l'Homme*, d'un commentaire enthousiaste ; et, là-dessus, on l'entendra parler druidisme et pluralité des mondes. (3) Il décerne au Père Enfantin un brevet de voyance :

(1) Voir la *Nouvelle Jérusalem*, T. I (1838), p. 192, 267 ; T. II (1839), p. 287 ; T. VI (1843), p. 62.

(2) *Mes fils* (1874). *Actes et Paroles*, III, p. 379-380 (Hetzl).

(3) Voir notamment un texte de 1864 dans le *Post-Scriptum de ma vie*, p. 213.

« Vous êtes un des voyants de la vie universelle. Vous êtes un de ces hommes en qui remue l'humanité, et avec lequel je me sens une fraternité profonde.

L'idéal, c'est le réel. Je vis, comme vous, l'œil fixé sur la vision . . . » (1)

Il recommande à Richard Cobden le jeune Philippe Faure, qui partage son exil, et qui, bientôt, mort prématurément, recueillera son témoignage posthume : cet ancien élève de Lamennais peut lui ouvrir des horizons étranges ; « consacré » par sa mère, dès sa naissance, au théosophe Fabre d'Olivet, il lui est resté fidèle, tout en s'enrichissant l'esprit par la lecture de Saint-Martin ou de Court de Gébelin. (2) Pierre Leroux, qui le met en terre, hausse les épaules devant ces « rêves des sciences occultes » : il a des visées plus pratiques ; il entreprend Victor Hugo directement ; depuis trop longtemps il le querelle sur l'Art social, sans en obtenir de réponse satisfaisante ; maintenant il le tient ; ils peuvent en découdre. Et, le long de la grève de Samarez, ce sont des objurgations, des propos échauffés, auxquels le poète oppose des réticences ; Pierre Leroux finira par exhaler sa mauvaise humeur en deux épais volumes, où il condamne le dilettantisme incorrigible de son interlocuteur : ancré dans ses partis-pris, il ne voit point que cet interlocuteur évolue, et qu'il conçoit désormais sa mission, ou peu s'en faut, à la manière saint-simonienne.

Mais il veut rester indépendant. Aucune secte ne l'acaparera jamais. La promiscuité de Guernesey ne justifie pas leurs entreprises. Si l'on peut noter désormais chez lui des attitudes fouriéristes, si, d'après Fourier qu'il nomme,

(1) Victor Hugo à Enfantin, 7 juin 1856. *Correspondance*, II, p. 204.

(2) Voir le *Journal d'un combattant de février*, par Philippe Faure (1859).

on le voit tout à coup regarder la lune comme « étrange, invraisemblable, inquiétante » (1), s'il place « l'harmonie » au-dessus de la civilisation, (2) si, par conséquent, ces influences se manifestent dans les grandes théories comme dans les menus détails, elles ne vont pas jusqu'à troubler sa liberté d'esprit. Avec les compagnons que le sort lui a donnés, il discute volontiers, mais il discute. Contre ceux d'entre eux qui font profession d'athéisme, il maintient la nécessité de la croyance ; contre eux tous, et surtout contre Pierre Leroux, il nie l'Humanité collective, ce « fantôme », (3) qui ne peut se substituer à Dieu non plus qu'à l'individu. Au fond, la politique ne l'intéresse plus autant. Il se ménage un rôle, puisque les circonstances lui donnent l'auréole du martyr ; mais, une fois sa première colère exhalée, ce rôle ne suffit plus à le distraire ; de nouveau, l'image de sa fille l'envahit, plus obsédante à mesure qu'il pénètre mieux le mystère qui l'entourne.

II

Tout lui rappelle ce mystère. Il habite une maison hantée. La nuit, des gémissements lui attestent la présence d'âmes souffrantes. (4) Des « frappements », appels étranges de l'ombre, le poursuivront jusqu'après son retour d'exil. (5) Les voisins lui disent qu'une « Dame blanche », depuis longtemps, se manifeste autour de sa demeure, et elle vient, il l'entend, « celle qui est voilée », parlant tout doucement du fond d'un rêve ; il lui adresse des prières émues ou tremblantes :

(1) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 138.

(2) *Ibid.*, p. 181.

(3) Note pour les *Misérables*, 14 août 1860 (Ed. Ollendorff, p. 366).

(4) Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 252.

(5) Note de 1872, citée par Levaillant, *Dans l'atelier de Victor Hugo* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1930).

Est-ce toi que chez moi minuit parfois apporte ?
 Est-ce toi qui heurtais l'autre nuit à ma porte
 Pendant que je ne dormais pas ? (1)

Ses facultés « hyperesthésiées » vibrent à des contacts imperceptibles. Il se persuade que le corps ne nous emprisonne qu'à moitié, et que « le rêve, ce sont les quelques pas quotidiens de l'âme hors de nous ». (2) Il éprouve « cette tristesse invincible que donne le soir et qui vient peut-être, qui sait ? du mystère de la tombe entr'ouverte à cette heure-là ». (3) Devant son groupe d'intimes, il affirme — et souvent il y revient — qu'il y a des êtres diaphanes, « créatures impalpables et mystérieuses flottant dans la transparence de l'atmosphère, et qu'un jour, prenant des notes dans son jardin, il a vu distinctement frémir sur son papier l'ombre diaphane de leurs ailes ». (4) Parmi ces anges, ne retrouvera-t-il pas « son ange » ? Ah ! s'il pouvait suivre sa rêverie jusqu'au bout ! s'il pouvait reprendre le guet, comme il faisait longtemps avant que les destins ne l'eussent transporté sur les rives étrangères :

Pendant que le marin, qui calcule et qui doute,
 Demande son chemin aux constellations

.....
 Moi, je cherche autre chose en ce ciel vaste et pur.
 Mais que ce saphir sombre est un abîme obscur !
 On ne peut distinguer, la nuit, les robes bleues
 Des anges frissonnants qui glissent dans l'azur. (5)

Croyons en Dieu, avait-il écrit. Assiégeons-le de nos prières obstinées. Nous retrouverons nos morts : un jour, dès ici-bas, nous nous exclamerons : « O mon Dieu ! les

(1) *Horror* (*Contemplations*, VI, XVI), 30 mars 1854.

(2) Richard Lesclide, *Propos de Table de Victor Hugo*, p. 137.

(3) *Les Misérables*, T. IV, p. 188 (Hetzl).

(4) Camille Pelletan, *Victor Hugo homme politique*, p. 244.

(5) *Contemplations*, IV, p. 188 (Hetzl).

voici ! » Sa tendresse s'est montrée inlassable. Il supplie avec la même force que huit ans ou dix ans auparavant. D'autres se consoleraient : malgré son évasion momentanée dans la vie publique, son cœur n'a pas cessé de saigner, et il se sent le droit d'exiger un miracle au nom de l'amour paternel :

Où donc serait le mal quand de l'ombre mortelle
L'amour violerait deux fois le noir secret,
Et quand, ce qu'un dieu fit, un père le ferait ? (1)

Mais, lorsqu'il termine les *Contemplations* par cette question folle et magnifique, ce n'est plus un espoir qu'il formule, c'est, croit-il une réalité qu'il justifie ; il atteste sa conviction d'avoir vraiment retrouvé Léopoldine ; ses prières sont exaucées, depuis qu'en septembre 1853 il a été mis en rapports avec l'autre monde par Mme de Girardin.

* * *

C'était une vieille amie. Muse romantique, elle avait brillé dans les cénacles ; plus tard, devenue femme d'un journaliste puissant, elle avait associé étroitement la fortune de leur ménage à celle de Victor Hugo, et ces deux noms, Emile de Girardin, Victor Hugo, se retrouvent sans cesse côte à côte, depuis la fondation de la *Presse* en 1836 jusqu'au Congrès de la Paix en 1849. Toujours aussi les idées mystiques l'avaient attirée. Sophie Gay, sa mère, rangeait l'auteur des *Rayons et des Ombres* parmi ces « grands génies » qui « se sont épurés et agrandis en passant par d'autres mondes avant d'arriver au nôtre » ;(2) elle-même se faisait portraiturer par l'abbé Constant, et s'initiait

(1) *A celle qui est restée en France (Contemplations)*, 2 novembre 1855.

(2) Lettre de Sophie Gay à Victor Hugo, 22 mai 1840, citée par Vianey dans son édition des *Contemplations*, I, p. 80.

au magnétisme. Elle ne survivra pas longtemps aux séances de Jersey, et son hôte la célébrera comme un intercesseur possible avec l'au-delà :

Maintenant vous voilà pâle, grave, muette,
Morte, et transfigurée, et je vous dis : — Poète !
Viens me chercher ! Archange ! être mystérieux,
Fais pour moi transparaître et la terre et les cieux ! (1)

Elle est arrivée « très préoccupée des tables tournantes ». Son premier mot fut pour demander à Vacquerie s'il y croyait. (2) C'est le moment où le spiritisme, tout juste introduit en Europe, fait fureur. « Pendant près d'une année, écrira bientôt Erdan, Paris et la France furent occupés à faire tourner et frapper des tables. Ce fut une monomanie universelle . . . Bref, la table parlante fut l'événement caractéristique du milieu de l'année 1853, le point de mire de tous les esprits ». (3) Les réfugiés écoutent ces récits. Ils n'y trouvent rien d'impossible : Vacquerie s'est dépeint « sur ce rocher perdu dans les vagues, où, expatrié, arraché du sol, hors de l'existence, mort-vivant lui-même, la vie des morts ne l'étonnait pas à rencontrer ». Et leur grand homme, fidèle à son attitude constante, les invite à l'examen :

« Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, convulsionnaires, seconde vue, tables tournantes et parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de l'Inde, mangeurs de feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railer, veulent être examinés au point de vue de la réalité. Il y a là peut-être une certaine quantité de phénomène entrevu.

(1) *Contemplations*, I, X (1855).

(2) Vacquerie, *les Miettes de l'histoire* (1863), p. 360.

(3) Erdan, *la France mystique*, T. I, p. 71.

Si vous abandonnez ces faits, prenez garde, les charlatans s'y logeront, et les imbéciles aussi . . . Où Laplace se récuse, Cagliostro paraît.

. . . Vous créez l'empirisme. Ce qui eût été astronomie sera astrologie ; ce qui eût été chimie sera alchimie. Sur Lavoisier qui se rapetisse, Hermès grandit.

. . . Sans les persécutions . . . Cardan . . . serait peut-être le plus grand des astronomes et des géomètres.

Thaumaturgie, pierre philosophale, transmutation, or potable, baquet de Mesmer, toute cette fausse science ne demandait pas mieux peut-être que d'être la vraie. Vous n'avez pas voulu voir le visage de l'homme ; vous verrez son masque. » (1)

Dans les nouveaux phénomènes, il n'y a peut-être rien de surnaturel ; mais, s'ils sont réels, « de quel droit la science nierait-elle a priori les faits dont l'explication lui échappe ? » (2) Peut-elle légitimement « remplacer l'examen par la moquerie » ? (3) Nous n'avons pas besoin « de vouloir donner au cerveau humain des auxiliaires extérieurs ». Contentons-nous d'aborder froidement nos expériences. Ne les plaçons sous l'hypothèque d'aucune théorie préconçue. Nous verrons bien.

On sait la suite. Gustave Simon a mis sous nos yeux les procès-verbaux des séances ; M. Paul Hazard nous a révélé ceux que tenait Vacquerie. Dès le premier soir, le 11 septembre 1853, Victor Hugo ne doute plus. L'esprit interrogé s'est désigné comme sa fille Léopoldine. Aucun des assistants, il le sait bien, n'oserait le duper en pareille matière. Ce serait trop lâche. Et cette apparition correspond trop bien à ce qu'il attendait. Ainsi, après dix ans

(1) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 247-248.

(2) Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 149.

(3) *William Shakespeare*, p. 30.

de ferventes prières, le miracle pressenti s'est réalisé ; il a rétabli le contact avec l'autre monde ; et son amour vainqueur, consacrant son génie, achève de le transformer en Mage. Maintenant d'autres créatures supérieures vont se manifester à leur tour. Ce sera l'Ombre du Sépulcre, dès le 13 septembre ; ce seront les âmes de poètes et de grands hommes ; ce sera le lion d'Androclès, ce seront des entités quasi platoniciennes — modèles idéaux des choses matérielles — la Tragédie, la Critique. Elles ne s'entreprendront pas seulement de théories mystiques. La littérature joue un grand rôle dans leurs propos. Presque toutes dictent des vers, et les corrigent. Chénier complète ses pièces inachevées, Dante félicite Victor Hugo sur sa *Vision* écrite en février, Racine avoue que sa perruque est roussie par le feu du drame ; Annibal apprend à ses auditeurs que le basque vient du carthaginois. Sur leurs lèvres éthérées, les antithèses fleurissent, savoureuses autant que celles du maître de la maison : Tyrtée appelle Rouget de Lisle un « foetus de génie ». Si bien que la foi commence à baisser. Charles Hugo sert ordinairement de médium. « Quand nous interrogeons la table en l'absence de Charles, demande un jour sa mère, elle frappe, mais des lettres sans liaison et qui ne font pas des mots. Pourquoi ? » Aquoi l'esprit répond qu'il s'agit d'âmes muettes . . .

Révélations ? supercherie ? transmission de pensée ? Le petit groupe s'est posé la question. Vacquerie hésite, tout en inclinant vers la première hypothèse ; Victor Hugo lui-même, malgré les beaux vers qu'il adresse « aux anges qui nous voient », finit par déchanter un peu. Il semble bien que les tables, même en son absence, lui aient renvoyé son propre écho, et l'on aimerait voir un psychologue étudier à fond ce curieux phénomène. Pourtant il n'admettra jamais entièrement sa déception. Trois ans plus tard, Pierre Leroux, avec sa fougue habituelle, lui repro-

chera ses « chimériques révélations », et tancera son orgueil de « s'entretenir avec les âmes des morts, et de vivre au milieu des natures spirituelles » ;⁽¹⁾ et si cette colère, déchaînée par un morceau des *Contemplations*, vise surtout le recueil qui vient de paraître, le poète lui-même, dans une pièce longtemps inédite, proteste, à cette date, qu'il a vraiment retrouvé sa fille :

Non ! il n'est pas d'absence, il n'est pas de tombeau,
Le pâle survivant, rallumant le flambeau,
Fait envoler son âme au delà de la terre
A la suite du mort entré dans le mystère ;
L'âme revoit l'autre âme à force d'y rêver,
Et dans le ciel profond sait où la retrouver. ⁽²⁾

S'il a interrompu ses expériences, avec une maîtrise de lui-même dont on a peu d'exemples, ce n'est pas faute de croire à leur authenticité : mais il a craint pour sa raison ; un de ses amis, Victor Hennequin, lui a servi d'avertissement au sujet des dangers que peut faire courir le spiritisme.

* * *

Les avertissements plus théoriques ne manquaient pas. Même les amateurs des sciences occultes les ont regardées souvent comme périlleuses. L'histoire de l'illuminisme, au XVIII^{ème} siècle, offre un certain nombre de cas où des initiés, s'étant livrés aux « puissances de l'autre monde », ont payé cher leur imprudence. Médecins et théologiens s'entendent sur ce point avec les plus notoires des magnétiseurs. Oyez Chardel :

« Le magnétisme spirituel me paraît la base des possessions, des divinations, des communications avec les esprits

(1) Pierre Leroux, *La Grève de Samarez*, T. II, p 143

(2) *Dernière gerbe*, p. 89 (4 septembre 1857).

et de toutes les révélations vraies ou fausses des théosophes anciens et modernes . . . Si l'on a bien compris . . . on concevra quel serait le résultat des communications avec les esprits. On n'y parviendrait qu'en disposant vers eux de l'agent de la volonté, et par conséquent en livrant l'affectivité cérébrale aux caprices d'intelligences qui en useraient suivant leurs fantaisies. L'homme, dont l'imprudence jetterait ainsi une planche sur l'abîme qui nous sépare du monde spirituel, devancerait l'instant où la mort l'y appellera, pour devenir le jouet d'une puissance dont le joug s'appesantirait par son impatience à la porter . . . La mort ou la folie en seraient l'inévitable conséquence. » (1)

Du Potet affirme à son tour :

« Il résulte de toutes nos investigations qu'il y a vraiment un monde mixte que nous pouvons encore saisir, celui qui fait partie des croyances antiques. On retrouve donc l'anneau de la chaîne des êtres, rien ne serait plus interrompu, la raison d'ailleurs semble indiquer qu'il doit en être ainsi. Peut-être que si j'eusse forcé la nature, mes révélations seraient plus grandes et plus complètes. J'avoue avec candeur que la peur me prit toujours au moment où la vérité allait se dévoiler tout entière. Je vis des choses extraordinaires, des spectacles étranges ; je sentis en moi-même comme l'approche et le contact d'êtres invisibles encore. J'avais toute ma raison, mon incrédulité même ne m'avait point quitté. Je ne sais pourtant qui m'ôta le courage et fit naître en moi l'effroi ! Je ne crois point au diable, mais, je le dis sans réserve, mon scepticisme a fini par être vaincu. Il est bien permis d'avoir un peu de frisson lorsque la maison tremble. » (2)

« L'âme de la terre, dira plus tard Eliphas Lévi, entraîne

(1) Chardel, *Psychologie physiologique*, p. 299-300.

(2) Du Potet, *Magie dévoilée*, p. 275.

dans le vertige du mouvement astral tout ce qui ne lui résiste pas par les forces équilibrées de la raison » : il explique ainsi les tables tournantes, et son explication semble bien s'inspirer de Victor Hennequin en personne ; puis il reprend avec force : « Suivre de pareilles lueurs, c'est marcher dans une impasse ; croire à de pareilles révélations, c'est adorer la mort ; la nature vous le dit elle-même ». (1) Ce dernier texte est postérieur aux expériences de Jersey ; mais les autres suffisaient. Faut-il leur ajouter certaines rencontres mystérieuses, comme ce vieillard inconnu, dont parle Pierre Leroux, qui prémunit Victor Hugo contre les tables, et contre les neuf espèces de divination mentionnées par l'Écriture ? (2) Lui-même réfléchit. Il réprouve les empiètements de l'homme sur Dieu, les fausses sciences qui se vengent de ceux qui les professent ; « malheur à la magie », écrira-t-il, (3) et cette malédiction peut s'appliquer à d'autres domaines. Plus que tous les raisonnements, plus que toutes les leçons, le cas de son ami le décide.

Ils se connaissent depuis 1836. Hennequin, détracteur des classiques, auxquels il opposait la « profondeur » d'un Molière, savait discuter littérature intelligemment ; les fouriéristes le comptaient parmi leurs « écrivains distingués » ; il conférenciera plus tard à la *Démocratie pacifique*, milieu propice aux enthousiasmes. On l'avait vu figurer parmi les souscripteurs de Flora Tristan. Le magnétisme surtout l'attirait : Delaage, J.-A. Gentil, le rencontraient à des séances mesmériennes ; lorsque les tables tournantes font leur apparition, il sera de ces phalanstériens qui lancent la mode. Erdan nous le montre, enregistreur, sous la dictée d'un esprit de Saturne, une symphonie intitulée

(1) Eliphas Lévi, *Histoire de la magie*, p. 295-297.

(2) Pierre Leroux, *la Grève de Samarez*, T. II, p. 169.

(3) *Dieu*, reliquat, p. 593 (Ed. Ollendorff).

Danse de la terre autour du soleil, symphonie lugubre « parce que la terre est une planète malade ». (1) Déjà ses excentricités vont loin. Lui qui nie les miracles anciens, il admet entièrement ceux du spiritisme ; il pratique l'écriture automatique ; il se persuade que « l'esprit recteur de la Terre » le visite, et, poussant le phénomène à ses dernières limites, il entend une voix qui se substitue au mouvement des tables. L'âme de la Terre l'a choisi pour son interprète auprès des hommes :

« L'âme de la terre, jeune encore, inexpérimentée et détournée du travail par un amour dont elle a bien voulu m'entretenir, a laissé passer des siècles sans utiliser les germes d'inspiration qui lui avaient été remis. Pressée de remplir enfin cette tâche, elle s'en est acquittée avec tant de précipitation et de légèreté que les organes d'intuition ont été adaptés à l'âme de Charles Fourier, âme honnête, bornée, triviale, qui est arrivée sur la terre avec des rayons divins incompris d'elle-même.

De cette erreur est résultée la théorie de Fourier . . . La terre allait perdre tout récemment sa dernière chance de salut.

On allait la supprimer du tourbillon, et les fragments de toutes ses âmes seraient tombés dans l'abîme, si l'âme de la terre n'avait demandé un sursis qui lui a été accordé.

Elle en a profité pour multiplier les phénomènes magnétiques, afin d'impressionner les esprits ; et, pendant que chacun s'interrogeait avec étonnement, elle a dirigé vers moi et vers ma femme Octavie un cordon aromal permanent qui m'a permis d'écrire un livre entier intitulé : *Sauvons le genre humain*. » (2)

(1) Voir Erdan, *la France mystique*, T. I, p. 77.

(2) Lettre de Victor Hennequin à Emile de Girardin, 1er octobre 1853, publiée dans la *Presse* du 4 octobre, et reproduite par J.-A. Gentil, *L'Âme de la terre et les tables parlantes* (1854), p. 26-27.

Ici le lecteur fronce le sourcil. Cet homme n'a plus sa raison. Mais où commence sa démente ? L'« âme de la terre », mon Dieu, c'est une notion fouriériste, que l'on trouve explicitée, vingt ans auparavant, chez un Just Muiron par exemple ; ⁽¹⁾ le système de Victor Hennequin se rattache dans l'ensemble à celui de Fourier : il célèbre la sainteté de la femme, il professe que « tous les amours sont bons », et d'ailleurs, sauvegardant le libre arbitre, il se flatte d'éviter ainsi l'immoralité du fouriérisme ; il fait grand cas des « séries » analogiques entre les passions, la musique, les couleurs ; il en tire de nouveaux plans de société phalanstérienne. Métaphysiquement, il voit dans notre âme une partie composante de Dieu, et « un composé d'éléments spirituels inférieurs à elle » ; ⁽²⁾ il croit à une métempsycose ascensionnelle, dont Victor Hugo pourra s'inspirer, avec des alternances de vie désincarnée et de « renvois sur terre » ; enfin, d'après lui, les âmes individuelles fusionneront « dans un grand fleuve qui sera l'âme d'un satellite ou d'une planète ». Soyons même indulgents pour sa manie de chiffrer — sept zones d'âmes, quatre sous-dieux d'âmes sur terre, trente-deux rayons dieux d'âmes dans les astres parfaits — ou pour ses prédictions étranges touchant la lune, qui, déjà fendue, mourra en se disloquant, et rappelons-nous qu'il les hérite, elles aussi, du chef de l'école sociétaire. Il annonce qu'il deviendra sous-dieu : et Fourier se disait messie. Il se remémore en détail ses existences antérieures : c'était la prétention de la marquise de la Croix, au XVIII^{ème} siècle, et de maints illuminés anciens ou modernes. Mais il passe la mesure dans le récit, d'une horreur toute romantique, qu'il nous fait de

(1) Just Muiron, *Nouvelles transactions sociales* (1832), p. 14.

(2) Victor Hennequin, *Sauvons le genre humain* (1853), p. 6. Voir aussi, sur toute cette philosophie, son dernier livre intitulé, *Religion* (1854).

ces existences : « j'étais duchesse, et mon mari, par jalousie, m'a fait manger vive par ses chiens » ; il se livre à des prédictions immédiates dont ses émules se gardent bien de courir le hasard, fixant lui-même la date de sa mort, « à 53 ans, de mort subite, le 12 juin 1869 », menaçant la Terre, si elle ne l'écoute pas, de périr en décembre de cette même année 1869, au lieu de survivre 3246 ans ; et qu'a bien pu penser telle destinataire de son livre, en l'ouvrant, et en y trouvant cette dédicace :

« Madame,

Dieu m'a ordonné de vous écrire dans la forme qui vous a été donnée.

Ce que j'ai à vous lire est une révélation. » (1)

Oui, sans doute, un Jean Journet se permet des gestes et des propos assez semblables ; une excentricité de ce genre, isolée, ne signifierait pas grand'chose ; mais elles sont trop. Consternés, les amis de Hennequin assistent à la désagrégation de son intelligence. Il va devenir fou, opine Gentil ; il l'est déjà, assurent les tables consultées par Vacquerie, et « il prend pour le mouvement surnaturel de sa main les convulsions de sa folie ». (2) Bientôt il faudra que les psychiatres s'emparent de lui. « On le voyait dans les rues, raconte Erdan, écrivant de son doigt sur le vague de l'air, et il prétendait que, de cette écriture, résultaient des caractères très visibles pour lui ». (3) Triste fin, d'autant plus impressionnante qu'elle résulte d'un glissement presque insensible : elle a de quoi faire réfléchir, et son exemple, s'ajoutant aux commentaires que nous avons cités, met le point final aux séances de Jersey.

(1) Victor Hennequin à Mme de Curton, *Sauvons le genre humain*, Préface, p. IX.

(2) Lettre de Vacquerie, septembre 1853, citée par P. Hazard, *Avec Victor Hugo en exil (Revue des Deux Mondes, 15 novembre 1930, p. 411)*.

(3) Erdan, *la France mystique*, T. I, p. 590.

* * *

Ainsi se clôt cet épisode, dont la portée exacte nous apparaît maintenant. Il n'est point isolé dans l'activité de Victor Hugo : ce n'est point un engouement momentané, mais une expérience, couronnement de multiples expériences antérieures. Le poète s'y livre, comme aux autres, à la condition de sauvegarder sa personnalité, et il y renonce aussitôt que cette personnalité lui semble compromise. Le nom de sa fille l'a particulièrement frappé ; il se croit vraiment au seuil de l'autre monde, au point de départ d'une vie nouvelle ; mais cette phrase de sa vie succède à l'autre sans coupure ; elle ne fait que préciser les résultats de ses tâtonnements. Les mêmes choses se diront de son œuvre.

« Ni décadente, ni sénile, l'œuvre posthume est tout simplement d'un spirite », affirme M. l'abbé Claudius Grillet : ⁽¹⁾ généralisation sommaire ; on dirait tout aussi bien — et tout aussi mal, — avec M. Paul Berret, que ses dogmes représentent « au fond, ceux de la métaphysique saint-simonienne ». ⁽²⁾ Mieux inspiré, M. Paul Berret parle ailleurs d'un « vaste agglomérat ». ⁽³⁾ Entre Pierre Leroux, Jean Reynaud, Fourier, et les magnétiseurs et les spirites et les occultistes, les tables tournantes ont joué le rôle d'un catalyseur : c'est tout ; et cela nous explique que l'effet ait persisté même après la disparition de la cause.

Il ne s'ensuit pas que nous devions sous-estimer l'importance de celle-ci.

Victor Hugo ne lui doit aucune inspiration directe. Il nous le dit lui-même. « Jamais je n'ai mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère, ni à mes idées une seule de ces idées. Je les ai toujours religieusement laissés à

(1) Claudius Grillet, *Victor Hugo spirite*, p. 133.

(2) *Légende des Siècles* (éd. Hachette), T. I, p. XXXIX.

(3) *Id.*, T. ., p. XXII.

l'inconnu, qui en est l'unique auteur . . . La muraille qui sépare ces deux faits doit être maintenue, dans l'intérêt de l'observation et de la science ». (1) Il n'a fait exception, dans les *Contemplations*, que pour deux détails, après avoir demandé permission. Son rôle est bien défini. S'il est « mené », s'il écrit involontairement et « par devoir » des choses sinistres, (2) c'est que lui aussi sert d'instrument, comme les tables. « La sibylle a un trépied. Le poète est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu ». (3) Entre ses révélations et celles des « esprits », il ne peut y avoir que parallélisme.

Mais ce parallélisme stimule. M. Joseph Vianey a bien fait ressortir comment la table tournante, véritable « moteur », a « mis en branle » l'activité métaphysique de l'exilé (4) : sitôt qu'elle s'agite, les méditations reprennent ; ce synchronisme dure autant que les phénomènes. Chez ses interlocuteurs mystérieux, Victor Hugo retrouve avec joie les idées qui lui sont chères ; il interrompt, au besoin, pour signaler qu'il a écrit des vers sur la question (5) ; à Mme de Girardin, il avoue « que tout un système quasi cosmogonique, par moi couvé et à moitié écrit depuis vingt ans, avait été confirmé par les tables avec des élargissements magnifiques ». (6) Confirmation, élargissement, voilà bien les mots qui conviennent. Les tables n'apportent à Victor Hugo rien de très nouveau : mais elles abondent dans son sens ; elles tirent de son subconscient les

(1) *Légende des Siècles*, T. I, p. 511 (éd. Ollendorff).

(2) *Toute la lyre*, V, X.

(3) *William Shakespeare*, p. 32.

(4) *Contemplations* (éd. Hachette), T. I, p. XXXIV.

(5) G. Simon, *Chez Victor Hugo, les Tables tournantes de Jersey*, p. 353.

(6) Victor Hugo à Mme de Girardin, 5 mars 1853. *Correspondance*, T. II, p. 190.

images qui s'ébauchaient ; elles lui font voir des conséquences imprévues. Si bien qu'il s'exclame, assignant à chacun ses mérites :

« Une partie de cette révélation est déjà depuis des siècles, dans la tradition humaine, une autre partie avait été trouvée par moi . . . une autre partie a été dite par vous tous, être de l'inconnu, dans nos dialogues avec la table-trépiéd. » (1)

Et, surtout, les tables tournantes lui ont confirmé définitivement son rôle de mage.

III

Depuis toujours il y croyait. Mais il ne se pressait guère de lui donner une forme tangible. Il ne systématisait pas. Dans ses recherches — et peut-être d'ailleurs cette remarque de M. Paul Berret s'applique-t-elle même à son œuvre ultérieure — il glanait seulement « les éléments d'une croyance qui pût s'adapter à ses aspirations et à ses revendications sociales ». (2) Le social primait le philosophique. Il lui arrivait, sans doute, de s'exalter, comme il le fit devant le député Savatier-Laroche qui lui parlait de l'âme des bêtes, et d'éblouir son interlocuteur par ses « éclairs de génie » (3) : mais ces conversations restaient fugitives. Il n'en était pas encore venu à ce que Camille Pelletan baptise « la pure formule spiritualiste », à cette assurance étonnante qui lui fait voir l'existence au delà de la sépulture, et qui l'amène, devant ses interlocuteurs éberlués, à en définir les « détails, assez étranges », quoique « absolument arrêtés dans son esprit ». (4) Maintenant il ne se

(1) Séance spirite du 22 octobre 1854 (G. Simon, *op. cit.*, p. 326).

(2) Paul Berret, *Victor Hugo*, p. 379.

(3) Cf. Savatier-Laroche, *Affirmations et doutes* (1855), p. 43.

(4) Camille Pelletan, *Victor Hugo homme politique*, p. 340.

généra plus. Il sait l'harmonie de ses pensées avec les secrets du monde spirituel. Tandis qu'il écrivait les *Contemplations*, « Dieu dictait ». (1) Il n'a plus le droit de se dérober ; « très sincèrement et très profondément », il se donne à sa mission rédemptrice.

M. Joseph Vianey et M. Paul Berret nous ont fait voir comment, jour après jour, cette vocation se précise. Il leur a suffi d'étudier les *Contemplations* et la *Légende des Siècles* chronologiquement. Un système cohérent prend en même temps figure. Cela commence le 30 mars 1854, après quelques mois de spiritisme : entre cette date et le 2 novembre 1855, l'activité cérébrale du poète battra son plein ; il écrira le cinquième de son recueil lyrique. La métempsycose descendante, qui reste encore une simple hypothèse, apparaît en avril ; en octobre, elle revient, plus dogmatique, avec *Ce que dit la Bouche d'Ombre* ; elle le dispute à la théorie des transmigrations astrales, et finit, dans les pièces ultérieures, par s'étaler exclusivement. La nature s'anime, se peuple, chante l'amour. Les animaux prennent la parole et tacent l'homme. Plus rien n'est indifférent ; plus rien n'est inerte. Les degrés de la vie se rapprochent ; les âmes se confondent ; aux yeux du voyant, les différences se résorbent, les hiérarchies ne sont plus qu'apparences, et nous aboutirons à cette pièce XVII du livre V, dans les *Contemplations*, où « bête, caillou, homme, buisson, tout vit au même titre ». Pareil aux mystiques des Indes, Victor Hugo a pris conscience de l'unité universelle ; il en détient la clef ; et désormais cette vue du monde, « nettement conçue, ne varie plus que sur des points de détail ». (2) Sorti victorieux des épreuves initiatiques, ayant repoussé la tentation du doute aussi bien que celle du servilisme,

(1) A celle qui est restée en France.

(2) Paul Berret, *Victor Hugo*, p. 385-386.

le nouveau maître s'assied enfin en égal parmi ses égaux ; purifié par la douleur et la solitude, il dispense comme eux, au même titre qu'eux, sa part de la science éternelle.

Comment définit-il sa tâche ? Laissons encore la parole à M. Joseph Vianey, qui la résume excellemment. « Il est l'héritier du philosophe de la nature : Rabelais, et du poète de la nature : Orphée. Il est celui sur lequel se penche l'Être mystérieux et qui lui prête sa plume : il est donc l'écrivain vraiment inspiré, celui qui écrit « la Bible des arbres, des monts et des eaux, comme il appellera bientôt la nature pour l'opposer à la Bible des chrétiens ». (1) Il a quantité d'autres attributions. Une bonne partie de sa théodicée s'emploie à les énumérer. Mais toutes se ramènent à ce sacerdoce, le seul vrai, puisque seul il est nourri directement par l'œuvre du Créateur. « Une religion est passée, une religion va venir, lui disait Pierre Leroux. Nous sommes entre deux. » (2) Il comblera cette lacune. Il donnera son « Apocalypse » à la croyance future. Les esprits des tables l'ont choisi pour lui révéler « une des Bibles de l'avenir ». (3) Et son rôle dépasse encore celui d'un simple révélateur. Il domine cette nature qu'il interprète. Il est — a-t-on pu dire — un « Vice-Dieu ». (4) Et il ne s'étonnera pas si, par un miracle renouvelé de l'Orphée antique, les vaches s'arrêteront un instant de paître pour l'entendre lire ses œuvres. (5)

« Ah ! s'étaient exclamé les fouriéristes, si Alexandre Dumas, Victor Hugo, George Sand, se disaient bien décidément : Nous allons, vouant tout notre génie au pauvre,

(1) *Contemplations* (éd. Eschette), T. I, p. 158.

(2) Pierre Leroux, *la Crève de Samarcz*, T. II, p. 123.

(3) G. Simon, *op. cit.*, p. 325.

(4) C'est l'expression de M. l'abbé Claudius Grillet, *Victor Hugo, spirite*, p. 109.

(5) Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 153.

entreprendre avec les artistes dramatiques une lutte grandiose contre le vieux monde de l'oppression . . . en cinq années, la transfiguration sociale serait accomplie . . . Ah ! si le génie voulait ! . . . Et le génie voudra. » (1) Maintenant — et bien plus qu'aux jours où la politique l'occupait — le poète répond à ces appels. Il réalise enfin « l'idéal de l'artiste populaire » selon les saint-simoniens, et les *Misérables*, les *Châtiments*, satisfont aux objurgations qu'on croyait adresser vainement à ses *Orientales*. (2) Mais il fait plus. Il n'est pas l'homme d'une secte. Il n'est pas l'homme d'une seule œuvre, fût-elle sociale. Il se soucie peu de réussite immédiate, et peu lui importe, au fond, que la naissance d'une ère nouvelle attende cinq ans ou cinq siècles. Croisant, en une gerbe, avec les enseignements des socialistes, ceux des écoles disparates qui scrutent les perspectives de l'univers matériel et spirituel, il leur donne corps, par l'étincelle de son génie, et de tout leur bric-à-brac illogique il dégage une poésie intense.

(1) D. Leverdant, *la Déroute des Césars* (1851), p. 385, note.

(2) C'est ainsi que les apprécie Georges Weill, dans son *Histoire du saint-simonisme* (1895), p. 301.

Troisième partie

L'ŒUVRE

I

LIGNES GÉNÉRALES DE L'ŒUVRE

I. *Son plan. Sa méthode : des « thèmes », non un système ; l'analogie ; la synthèse.* II. *Philosophie religieuse : opposition de la Religion et des religions. Philosophie de l'histoire : le messianisme français.* III. *Philosophie sociale : les misères guéries par le progrès.* IV. *Influence des illuminés sur le détail de l'œuvre.*

I

Avant ses expériences spirites, Victor Hugo avait déjà quelquefois ébauché des systèmes : il avait écrit la *Pente de la rêverie*, *Cæruleum Mare*, *Saturne* ; il avait, surtout, commencé les *Misérables*. Mais désormais il ne s'agira plus d'essais dispersés. Toute son œuvre ultérieure date des années qui suivent immédiatement ; elle se rattache toute à un plan général.

Il se met d'abord aux *Contemplations*. En même temps (mars 1854) il commence *Satan pardonné*. Dès avril 1856, ses manuscrits s'amoncellent : « en fait de poèmes, *Dieu*, la *Fin de Satan*, les *Petites Épopées* ; en drames, *Homo*, le *Théâtre en liberté*, les *Drames de l'invisible* ; en lyrisme, les *Contemplations* et les *Chansons des rues et des bois* ; en philosophie, un livre que vingt-cinq ans de méditations n'ont pas encore achevé et qui s'appellera : *Essai d'explication* ».⁽¹⁾ Quelques-unes de ces œuvres dormi-

(1) Vacquerie, *Profils et grimaces*, p 423.

ront longtemps dans ses tiroirs ; d'autres — *Homo, les Drames de l'invisible* — resteront à l'état de projet ; les inédits renferment, paraît-il, une *Explication sur la vie et la mort*, d'étendue médiocre. En 1856 aussi, Victor Hugo rédige *William Shakespeare*. Il voudrait mettre un intervalle entre les *Contemplations* et ses deux poèmes religieux ; ceux-ci, d'autre part, n'intéressent pas l'éditeur Hetzel, qui réclame plutôt des légendes épiques. Et les *Petites Epopées* s'enflent, deviennent la *Légende des Siècles*, grossissent tellement qu'il en laisse tomber des copeaux, *l'Ane, la Pitié suprême*. Il songe à un livre des *Profondeurs*, qui figurera partiellement dans *Toute la lyre* ; il donne à sa *Légende* une conclusion philosophique, *le Satyre* ; il écrit le dernier épisode de la *Fin de Satan*. En 1860, ce cycle de poèmes est presque achevé. Alors il reprend son œuvre en prose. Il achève les *Misérables*, et projette de leur ajouter, sous forme de préface. « un quasi ouvrage sur sa philosophie religieuse personnelle » : « la première partie établit Dieu, la deuxième établit l'Ame ».⁽¹⁾ Suivent les *Travailleurs de la Mer*, auxquels il rêve dès 1859 ; puis sa longévité lui fait déborder les cadres primitifs : il ne semble avoir prévu, d'abord, ni *l'Homme qui rit* ni *Quatre-Vingt-Treize* ; sa pensée aussi perd de son originalité ; la deuxième *Légende*, on l'a fait observer, revient en grande partie « aux doctrines qui avaient été les siennes avant 1854 ». Pourtant, jusqu'au bout, ses préoccupations subsistent ; en 1876, il parle d'écrire « un livre intitulé *Clarté de la Mort* » ; telle page de *l'Art d'être grand-père* ne serait pas déplacée dans les *Contemplations*.

« La destinée, le bien et le mal, la guerre de l'être contre

⁽¹⁾ Note pour les *Misérables*, 14 août 1860 (éd. Ollendorff, p. 310) p. 130.

l'être, la conscience de l'homme, le somnambulisme pensif de l'animal, la transformation par la mort, la récapitulation d'existences que contient le tombeau »⁽¹⁾ : tels sont, à ses yeux, les grands problèmes sur lesquels les sages méditent. Nous reconnâtrons ces thèmes dans toute son œuvre. Parfois ils transparaissent en filigranes : « les choses les plus importantes, celles qui donnent la clef de la pensée secrète de l'auteur, se cachent ci et là dans une ombre plus ou moins obscure et passent inaperçues ou incomprises à une première lecture superficielle ».⁽²⁾ D'autres fois ils se montrent au grand jour. Mais nous ne devons pas nous y tromper. Il s'agit de thèmes, et non d'un système ; Victor Hugo reste un poète, et non un philosophe. Plutôt que de reconstituer un lien logique dont il ne s'est jamais soucié, nous aurons à montrer comment certaines idées le frappent, comment il les amplifie, en tire des images saisissantes, puis suit les associations mentales qui l'amènent à d'autres images voisines. Paul Stapfer a très bien défini son éclectisme :

« Le spiritualisme de Victor Hugo étant constitué, non par quelque doctrine homogène et solide, mais par toutes les idées belles et généreuses qu'il est possible de concevoir, ou plutôt d'imaginer, sur Dieu et sur l'âme, comportait à la fois l'orthodoxie et l'hérésie, le christianisme et le paganisme, le théisme et le panthéisme, la foi en la survivance de la personne et la croyance en la métempsychose, les arguments classiques de Socrate exposés dans le *Phédon* de Platon et les mystiques rêveries d'un Swedenborg ou d'un Lavater, l'odyssée planétaire de Jean Reynaud et la palingénésie terrestre de Pierre Leroux ;

(1) *Les Misérables*, T. I, p. 105 (éd. Hetzel).

(2) Propos tenus par V. Hugo à Stapfer vers 1869, et recueillis par ce dernier dans son *Victor Hugo à Guernesey*, p. 141.

on y trouve tout ensemble la vieille affirmation de la séparation absolue de l'âme et du corps, et l'anticipation confuse des grandes doctrines du spiritualisme nouveau sur la matière, considérée comme si peu génératrice de l'esprit qu'elle en est issue au contraire et qu'elle doit y rentrer. » (1)

Victor Hugo pense par analogies et par synthèse. Il oppose cette méthode « céleste » à notre misérable science analytique.(2) Et cela suffisait à le rapprocher de ces illuminés — ne disons pas : théosophes, il prend le mot en mauvaise part,(3) — qui, eux non plus, ne s'embarrassent pas de cohérence, et qui voient un symbole en toute chose. Comme eux, il admet les « rapports secrets » entre le physique et le moral ; par l'hypothèse illimitée, il veut dépasser le calcul limité ;(4) rationaliste envers le dogme, mais confiant envers l'intuition, il s'assigne « un devoir : . . . défendre le mystère contre le miracle, . . . ôter les superstitions de dessous la religion ; écheniller Dieu ».(5) Comme ils le feraient, traçant d'avance le plan de son œuvre, il la classe sous deux rubriques : socialisme, naturalisme ; à la première (« progrès, raison ») il rattache les *Misérables* ; dans la seconde (« plus que progrès, raison ; plus que raison, sagesse ; la vie universelle vue de cette vie ») il englobe *Dieu*, la *Fin de Satan*, et *Homo*, drames, « entièrement nouveaux comme fond et comme forme dans la manière de l'auteur » ; il met à part, outre son théâtre inédit, les *Petites Epopées* (« toutes les lueurs de l'histoire sur le côté héroïque et

(1) *Ibid.*, p. 228.

(2) *La Science et l'absolu (Toute la lyre)*.

(3) Voir *le Pape*, éd. Hetzel, p. 326.

(4) *La mer et le vent (Travailleurs de la Mer)*, éd. de 1911, p. 335.

(5) *Les Misérables*, éd. Hetzel, T. II, p. 384.

merveilleux de l'homme »), et, avant de terminer par son *Essai d'Explication*, il mentionne les *Chansons des rues et des bois* — ces *Contes drolatiques* d'une autre « somme » littéraire comparable à celle de Balzac — où il interrompt ses visions, retourne à la vie, et veut cueillir les fleurs sans les effaroucher par le choc des grandes idées.⁽¹⁾

« Du reste, ajoute-t-il, naturalisme et socialisme sont mêlés dans tous les livres. Seulement la dominante est tantôt socialisme, tantôt naturalisme ». Dans la réalisation, il a modifié quelque peu son plan initial. Les *Petites Epopées* ont pris un développement inattendu. Mais l'unité de l'œuvre subsiste. Et il aurait pu, s'inspirant des sous-titres à la mode chez les mystiques, en intituler une partie « philosophie religieuse » (ce seraient les *Contemplations*, *Dieu*, la *Fin de Satan*), une autre « philosophie de l'histoire » (la *Légende des Siècles*), et la troisième (les *Misérables*) « philosophie sociale ».

II

« L'étude de la religion de Victor Hugo, a écrit M. Denis Saurat, est donc, en réalité, un commentaire de *Ce que dit la bouche d'ombre* ». ⁽²⁾ Certes, le texte a son importance capitale. Mais il ne représente qu'un moment et qu'un ordre de considérations. Pour le compléter, M. Denis Saurat doit emprunter lui-même d'autres passages à la *Fin de Satan*, à *l'Art d'être grand'père*, à *William Shakespeare* ; il nous faudra dépouiller l'œuvre entière : telle phrase, glissée ça et là presque subrepticement, éclaire

(1) *Paulo minora canamus* (*Chansons des rues et des bois*). Le plan que nous analysons a été publié dans les *Misérables*, éd. Ollendorff, p. 613.

(2) D. Saurat, *La Religion de Victor Hugo*, p. 69.

toute une théorie. Et ces théories sont nombreuses : elles portent sur tous les grands problèmes de la vie, du monde, et de l'humanité ; elles ne se réduisent ni à une genèse ni à une eschatologie.

Elles se réduisent encore bien moins à la religion dogmatique. « Les religions, lunes de Dieu »,⁽¹⁾ reflètent la Religion essentielle et compréhensive, mais la déforment toutes plus ou moins ; leur valeur propre se mesure « à la quantité d'âme qui est en vous ». Nous devons nous efforcer à les dépasser. Identiques dans leurs préoccupations, mais également incapables d'atteindre l'Absolu, elles dégénèrent souvent en niaiseries, et pourtant elles ont toutes quelque chose de vrai. Jean Reynaud et ses disciples l'exprimaient, lorsqu'ils rapprochaient druidisme et christianisme ; « toutes les religions, variées dans leur forme, une au fond, écrira le proscrit mystique Philippe Faure, ne sont qu'une religion, toujours rappelées par les Théosophes et les Révélateurs ».⁽²⁾ C'est aussi la conviction de Victor Hugo. Il évite d'encourager l'athéisme ; il attend « quelque transformation divine de la formule religieuse aujourd'hui étroite et usée » ;⁽³⁾ il garde l'esprit libre, mais cette liberté même exclut les partis-pris pour ou contre.

Sa foi n'est guère celle des théologiens ; son histoire n'est pas davantage celle des érudits. Sur ce terrain encore, la synthèse prédomine. Il croit au Progrès. Tous ses contemporains, de Ballanche et Michelet jusqu'à Jean Reynaud ou Richard Lesclide, ne s'accordent-ils pas à nous peindre une humanité qui rejette peu à peu les

(1) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 195.

(2) Testament de Philippe Faure, 1859 (*Journal d'un combattant de février*, p. 205).

(3) Note pour les *Misérables*, 12 août 1860 (éd. Ollendorff, p. 396).

antiques sujétions et s'améliore en s'instruisant ? Cela ne se fait pas sans douleur. Les Christs ont toujours été martyrisés et trahis. Après les âges mythiques des nains et des géants, après quarante siècles d'esclavage, le Messie Jésus est apparu au moment où « un peuple commandait, le monde subissait » ; les prêtres et les rois l'ont mis à mort ; ils ont travesti ses enseignements comme ils avaient défiguré ceux des initiations antérieures ;⁽¹⁾ ils ont perpétué l'esprit de haine, apanage des races serviles ;⁽²⁾ et les assassinats rituels ont continué :

Oh ! puisque c'est ainsi que les choses sont faites,
 Puisque toujours la terre égorge ses prophètes,
 Qu'est-ce qu'on doit penser et croire, ô vastes cieux !
 Contre la vérité le prêtre est factieux ;
 Tous les cultes, soufflant l'enfer de leurs narines,
 Mâchent des ossements mêlés à leurs doctrines,
 Tous se sont proclamés vrais sous peine de mort ;
 Pas un autel sur terre, hélas, n'est sans remords⁽³⁾

Nous retrouvons ici l'opposition de la Religion et des religions. Victor Hugo est un anticlérical au sens propre, c'est-à-dire un ennemi du clergé ; son anticléricalisme ne se réduit pas, comme le voudrait M. Paul Berret, à rejeter le servilisme ou la simonie des prêtres, et, d'autre part, tel dogme récemment promulgué, l'infaillibilité du Pape ou l'Immaculée Conception ;⁽⁴⁾ il va plus au fond ; lorsqu'il raille « le chimérisme gothique », lorsqu'il reproche à l'enseignement catholique d'étouffer l'esprit en substituant le dogme à la conscience,⁽⁵⁾ c'est toute une phi-

(1) Propos tenus par Moïse, évoqué au moyen des tables, et publiés par G. Simon.

(2) *Fin de Satan*, p. 166 (éd. Ollendorff).

(3) *Ibid.*

(4) *Légende des Siècles*, éd. P. Berret, T. III, p. XLIII.

(5) *Actes et paroles* (éd. Hetzel), T. IV, p. 8 (juin 1876).

losophie de la vie que ces attaques impliquent. Il sera moins sévère pour l'aristocratie historique : elle, du moins, a rempli sa mission, « couvrir la liberté » en maintenant l'esprit d'indépendance.⁽¹⁾ Mais il s'approprierait volontiers les violences de l'abbé Constant, lorsque celui-ci, après tant d'autres, traite l'Eglise d'Antéchrist ; il conviendrait avec lui « que la Liberté, chassée bientôt de l'Eglise corrompue comme le Christ l'avait été de la Synagogue, a erré, depuis 1800 ans, de solitude en solitude et d'exil en exil. »⁽²⁾ — Entre le jour du Christ et le jour de la Révolution, ce « moyen âge » représente un assoupissement momentané : encore aujourd'hui, « peut-être est-ce la nuit du monde ? Sait-on l'heure ? »⁽³⁾ Gérard de Nerval, en un moment de doute, disait à Victor Hugo : « Dieu est peut-être mort ».⁽⁴⁾ Mais Hugo rejette ce blasphème : le progrès traverse des alternatives de mouvement et de sommeil ; il a dormi ; il s'éveille maintenant.

Voilà pourquoi Victor Hugo approuve la Révolution malgré ses crimes. « C'est une tempête », et une tempête salutaire.⁽⁵⁾ Ses prétendus meneurs, comme le soutenait Joseph de Maistre, étaient menés :

« La révolution est une action de l'Inconnu. Appelez-la bonne action ou mauvaise action, selon que vous aspirez à l'avenir ou au passé, mais laissez-la à celui qui l'a faite.

... Desmoulins, Danton, Marat, Grégoire et Robespierre ne sont que des greffiers. Le rédacteur énorme et sinistre de ces grandes pages a un nom, Dieu, et un mas-

(1) *L'Homme qui rit*.

(2) Constant, *Le Testament de la Liberté*, p. 58-59.

(3) *Toute la lyre*, III, LX.

(4) *Les Misérables*, T. V, p. 115 (éd. Hetzel).

(5) *Quatre-Vingt-Treize*, p. 557 (éd. Hetzel).

que, Destin. Robespierre croyait en Dieu. Certes ! » (1)

Quels hommes, d'ailleurs, que ces Conventionnels ! Ils représentent l'apogée de l'espèce. Jamais l'âme n'a été mieux démontrée.(2) Toutes les ratiocinations des matérialistes sont vaines contre un pareil fait. Désormais nous sortons de la « pleine mer » pour monter vers le « plein ciel ». Le char symbolique de l'Humanité, « c'est la grande révolte obéissante à Dieu ! »(3) Voilà, disait l'abbé Constant, « voilà le second avènement du Christ incarné dans l'humanité ; voilà l'homme-peuple et Dieu qui se révèle ».(4) Un grand vent de liberté ressuscite les peuples ; secouant le joug, ils retrouvent leur âme, car chacun d'entre eux a son âme, et sa mission :

« Citoyens — prononçait Victor Hugo au banquet polonais — un peuple n'est pas une chair ; un peuple est une pensée ! Qu'est-ce que la Pologne ? c'est l'indépendance. Qu'est-ce que l'Allemagne ? c'est la vertu. Qu'est-ce que la Hongrie ? c'est l'héroïsme. Qu'est-ce que l'Italie ? c'est la gloire. Qu'est-ce que la France ? c'est la liberté. » (5)

A la France le plus beau rôle. Tous ces hommes de 1830 et de 1848 sont animés d'un patriotisme exalté. Ils l'associent, d'ailleurs, à leur enthousiasme mystique. Pour eux, la France inaugure la grande époque de la perfectibilité ; elle est « l'héritier le plus immédiat des lumières de Rome », et « l'initiateur final » du genre humain ; elle est « cette nation élue, dont le nom veut dire liberté » ; « nouveau peuple d'Israël », race providentielle au même

(1) *Ibid.*, p. 235-236.

(2) *Quatre-Vingt-Troize. — France et Ame (Légende des Siècles)*.

(3) *Plein ciel*.

(4) Constant, *Bible de la Liberté* (1840), rééditée dans le *Catéchisme de la Paix* (1896), p. 184-185.

(5) Discours du 29 novembre 1852 (*Actes et paroles*, éd. Hetzel, T. II, p. 73).

titre que l'ancienne race israélite, « Christ des nations », « la France est une religion, la France est la Religion elle-même qui se transforme pour devenir Société ».(1) L'accord est complet. Nous avons cité successivement Jean Reynaud, et de Turreil le fusionien, et l'abbé Constant, et Cheneau le swedenborgien, et Laverdant le fouriériste, et Guépin le saint-simonien nantais, et le proscrit Auguste Desmoulins, résumant, en une oraison funèbre, les croyances de Philippe Faure ; Ganneau le Mapah unissait dans un même culte le Verbe-Jésus et le Verbe-France, la Vierge-Mère et la Vierge-Liberté.(2) A ce messianisme, Victor Hugo, qui avait célébré magnifiquement les soldats de l'an deux et la gloire du premier Empire, ne peut manquer de faire écho :

... Un peuple luit ;
 Il est le verbe, il est la voix, il est le bruit ;
 ... Les autres nations l'admirent, et le nomment
 France... (3)

Si peut-être, dans cette mission éducative qui incombe à l'Europe, les rôles doivent se partager, la France s'adjugera la part de l'esprit. « L'Angleterre et la Russie coloniseront le monde barbare ; la France civilisera le monde colonisé ».(4) Elle collaborera ainsi, dans une mesure capitale, à cette domination de l'homme sur le monde, par laquelle s'achèveront nos destinées. Contre Rome,

(1) Jean Reynaud, *Terre et ciel* (1854), p. 149. — De Turreil, *Doctrine fusionnienne*, VIII (10 décembre 1852), p. 30. — Constant, *le Testament de la Liberté* (1848), p. 186. — Cheneau, *Troisième Alliance* (1842), p. 289. — D. Laverdant, *la Déroute des Césars* (1851), p. 17. — Guépin, *Philosophie du socialisme* (1850), p. 269. — A. Desmoulins, dans Philippe Faure, *Journal d'un combattant de février* (1859), p. 11.

(2) Manifeste de Ganneau, 14 juillet 1840.

(3) *Fin de Satan*, éd. Ollendorff, p. 214-215 (texte de 1860).

(4) *Le Rhin* (1838), T. II, p. 430-431.

siège des intolérances et des stagnations, Paris, la Ville-lumière, la cité du progrès, la mère des Révolutions libératrices, sert de centre au monde nouveau : et « Paris vaincra Rome (1) » ; cette perspective clôt les tableaux historiques de Victor Hugo, dans une apothéose nationale qui va de pair avec l'apothéose du genre humain émancipé.

III

La philosophie sociale du poète se rattache intimement à sa philosophie de l'histoire. Il est anticléric : les richesses de l'Eglise le scandalisent, alors que des pauvres se prostituent ;(2) mais il maintient, contre les démocrates athées, la nécessité de la croyance.(3) Il traite les Rois de monstres, tout en niant qu'ils soient monstrueux par naissance, et tout en les plaignant, comme les autres criminels. S'il a quelquefois des accents véhéments, si même il applaudit aux révoltes, il s'apitoie encore plus souvent : sa mission est de charité ; il sonde les infirmités sociales, mais c'est pour guérir la civilisation ; il bénit l'enfer de la misère humaine. « L'hygiène morale, disait l'abbé Constant, remplacera la pénalité » ;(4) « ceux qui font le mal, renchérisait Flora Tristan, sont des malades dans l'ordre moral : or, on ne s'irrite pas contre les malades et l'on ne cherche pas à les faire mourir ; on les soigne et on les guérit ».(5) Mais il faut d'abord diagnostiquer la maladie.

Gwynplaine, dans l'*Homme qui rit*, voulant caractériser « cette obscurité que vous nommez la société »,

(1) *Actes et paroles*, T. IV, p. 36 (Hetzl).

(2) *Le Pape*.

(3) Notes pour les *Misérables*, 12 août 1860, p. 382.

(4) Constant, le *Livre des Larmes* (1845), p. 29.

(5) Flora Tristan, *l'Emancipation de la femme* (1845), p. 73.

relate quatre rencontres, comme le Bouddha illustrant jadis la souffrance humaine :

« La première chose que j'ai vue, c'est la loi, sous la forme d'un gibet ; la deuxième, c'est la richesse, c'est votre richesse, sous la forme d'une femme morte de froid et de faim ; la troisième, c'est l'avenir, sous la forme d'un enfant agonisant ; la quatrième, c'est le bon, le vrai et le juste, sous la figure d'un vagabond n'ayant pour compagnon et pour ami qu'un loup. » (1)

Penché sur cette mélancolie universelle, Victor Hugo en énumère quelques aspects. Il s'indigne contre l'excessive inégalité des fortunes ; il gémit sur les pauvres, et aussi, comme les fouriéristes l'y exhortent, sur « ces autres classes délaissées, que Jésus entourait pourtant d'une sollicitude infinie : la femme et l'enfant ». (2) Il l'a fait dès 1846. C'est à cette date qu'il jette sur le papier les premières lignes de sa *Melancholia*, et qu'il imagine Jean Valjean, Fantine, Cosette. Peut-être, malgré tout, les discours de Jean Journet ne l'ont-ils pas laissé complètement insensible. Ils lui offraient, en avril de cette année, comme un abrégé de son roman :

« Dans les bagnes industriels où l'on vous parque, dans ces repaires d'immondices et d'immoralités, on vous contraint à travailler durant la journée entière, et souvent une partie de la nuit. — Ne dormez pas, petits enfants. — Le fouet du contre-maître est impitoyable. . .

[Quant aux natures généreuses] il vient un jour où elles protestent. — Dès cet instant, l'idée du crime les allèche, la prison les réclame, le bain les pervertit, la guillotine les attend. — La société est satisfaite. — La mère a dévoré son enfant. — Les juges vont dîner ni plus

(1) *L'Homme qui rit*, éd. Hetzel, T. II, p. 374.

(2) D. Laverdant, *la Déroute des Césars* (1851), p. 91.

ni moins, car tout est pour le mieux dans la meilleure des civilisations possible. . .

Tel est le sort des jeunes hommes d'élite. — Voyons maintenant celui des jeunes filles.

Bon nombre d'entre elles se précipitent dans les égoûts de la prostitution, et pendant ce temps, d'autres femmes, leurs sœurs, se parent de robes et de bijoux somptueux, et des prêtres les saluent de leur sourire le plus bénin. Quel monde est-ce donc que le nôtre ? » (1)

Plus nettement encore, Flora Tristan, l'année précédente, — ou l'abbé Constant qui signe de son nom — avait esquissé tout un drame dont il n'avait qu'à distribuer autrement les épisodes :

« Voyez ces forçats qui partent pour Brest ou pour Toulon, enchaînés deux à deux : ils ont volé avec trop de franchise. Oh ! s'ils avaient su faire leurs affaires !

Voyez cette pauvre femme du peuple qu'on vient d'arrêter pour avoir volé un pain : elle a été jeune et belle, mais elle a voulu être honnête. Un ouvrier brutal et fainéant l'a épousée et l'a rendue mère, puis il l'a délaissée avec ses enfants ! » (2)

Et Flora Tristan versait des larmes sur les malheureuses prostituées, sur ces « filles de joie » (mot odieux) qui font saigner le cœur d'Henri Delaage, sur les filles-mères dont le fouriérisme voudrait effacer le déshonneur. Le thème de *Marion Dclorme* s'est amplifié. Ce qui était surtout goût des contrastes, est devenu théorie sociale. Dans cet enfer terrestre, qui « fait le paradis des riches », (3) la femme déchue est une damnée, mais non par sa faute : elle s'agite, larve funèbre, côte à côte avec le forçat, et

(1) Jean Journet, *Documents apostoliques et prophétiques*, p. 44.

(2) Flora Tristan, *Emancipation de la femme* (1845), p. 104.

(3) *L'Homme qui rit* (éd. Hetzel), T. I, p. 473.

l'adultère, et l'ouvrier, — et même le prêtre, assurait un Caillaux,⁽¹⁾ — également victimes de lois mal faites ; un lamentable troupeau crie sa douleur ; et toutes ses clameurs finissent par se confondre en une grande voix, celle du peuple, « voix effrayante et sacrée qui se compose du rugissement de la brute et de la parole de Dieu. . . qui vient tout à la fois d'en bas comme la voix du lion et d'en haut comme la voix du tonnerre ».⁽²⁾

A ce sombre tableau, Victor Hugo opposera l'image de la société future. Certes, la foule se trompe quelquefois : il lui arrive de consacrer un tyran ;⁽³⁾ nous ne devons point lui obéir aveuglément, mais interpréter son instinct profond, et travailler pour elle. Ainsi nous ne nous égare-rons pas. L'histoire de France représente déjà, en stratifications, « tous les âges de la vie de l'humanité, depuis Teutatès qui est le sauvagisme jusqu'à Voltaire qui est la civilisation » : il nous reste à la couronner par « l'harmonie ».⁽⁴⁾ Entendons par là, non point sans doute l'utopie fouriériste, mais la Démocratie voulue par Dieu, la Patrie, le Progrès, la Fraternité. Nous sommes en droit d'en attendre l'avènement. « Toute étude sérieuse sur l'infini conclut au progrès. La perfection contemplée démontre la perfectibilité. . . La république sort de la religion ».⁽⁵⁾ Cette philosophie sociale du poète naît en tout cas de sa philosophie religieuse. Si, méditant sur l'énigme du Mal, il en arrive à constituer un système universel, ce système à son tour engendre ses considéra-

(1) Voir Caillaux, *Arche de la nouvelle Alliance* (1840), p. 109 ; et comparer avec *Melancholia* ou avec *Toute la lyre*, III, XII.

(2) *Les Misérables* (éd. Hetzel), T. IV, p. 526.

(3) Prologue de *l'Année terrible*.

(4) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 181.

(5) Note pour les *Misérables* (éd. Ollendorff, p. 311), 21 juin 1862.

tions politiques. Du monde concret, dont il s'exagère la noirceur, il revient au monde idéal par un long détour. Son monde idéal ne correspond d'ailleurs pas tout à fait à celui des socialistes : il reste, jusqu'au bout, l'homme qui les éconduisait et leur préférait les efforts positifs d'Emile de Girardin ou de M. Madeleine ; à la rigidité d'Euclide, il oppose la souplesse d'Homère, tout comme il oppose à la « république des glaives » la « république des esprits ».(¹) Non point le soldat, mais le citoyen ; non point la caserne, mais l'école : et le Travail qui régénère, le Travail dont les *Travailleurs de la Mer* « tentent la glorification », après que les *Misérables* ont exprimé « la consolation et l'assainissement de la misère ».(²)

IV

Ainsi, l'œuvre, dans ses lignes générales, rappelle celle des illuminés. Même lorsqu'il débordera le cadre épique et lyrique qu'il s'était assigné d'abord, lorsqu'il contera la vie des pêcheurs anglo-normands ou que, revenant aux sujets historiques, il tracera l'image de l'Aristocratie britannique et celle des guerres vendéennes, Hugo ne fera que prolonger ces grandes lignes ; ses livres, après 1854, ne se suivent plus au gré de sa fantaisie, chacun d'entre eux exprime un aspect de sa vision du monde, et cette vision est d'essence mystique. La même influence se remarque dans le détail.

Nous la trouverons dans le vocabulaire : Victor Hugo emprunte aux spirites le mot *égrégoré*,(³) aux fouriéristes

(¹) *Quatre-Vingt-Treize* (éd. Hetzel), p. 556.

(²) Préface inédite des *Travailleurs de la Mer*, éd. Ollendorff, p. 457.

(³) Feut-être simplement à Voltaire Voir plus haut.

l'adjectif *aromal*. Nous la retrouverons, peut-être, dans ses personnages humains excessifs, démons incarnés ou créatures célestes, et, sûrement, dans ses personnages animaux, lorsqu'ils font la leçon à l'homme. « Il est des âmes encore revêtues de l'apparence animale, avait écrit Boucher de Perthes, qui sont parvenues à un degré si rapproché du nôtre, qu'elles nous touchent pour ainsi dire »⁽¹⁾ : Victor Hugo s'en est rendu compte lui-même ; le lion d'Androclès lui est apparu ; il le met en scène, et mû par une pitié dont nous verrons aussi les sources mystiques, il célèbre ailleurs le crapaud, emblème du mendiant selon le fouriériste Hippolyte Renaud.⁽²⁾ Même influence dans le sujet de ses ouvrages. Les plus grands n'en ont pas besoin pour être ce qu'ils sont : la *Légende des Siècles* représente un dessein commun parmi les romantiques, les *Contemplations* ont diverses origines, mais pourtant certaines évocations d'Eugène Pelletan, certains récits de Victor Hennequin, ont pu servir aux « petites épopées »,⁽³⁾ et il arrive que l'abbé Constant, thème et rythme, fasse songer aux *Mages* :

Formé de visibles paroles,
 Ce monde est le songe de Dieu ;
 Son verbe en choisit les symboles,
 L'esprit les remplit de son feu.
 C'est cette écriture vivante
 D'amour, de joie et d'épouvante,
 Que pour nous Jésus retrouva ;
 Car toute science cachée

(1) Bouchet de Ferthes, *De la Création* (1841). T. V, p. 398.

(2) Hippolyte Renaud, *Solidarité* (1845), p. 299. Victor Hugo, à Guernesey, possédait cet ouvrage.

(3) Voir notamment Pelletan, *Profession de foi du XIX^e siècle*, p. 67-68, et Victor Hennequin, *Sauvons le genre humain*, p. 203.

N'est qu'une lettre détachée
Du nom sacré de Jéhova.

C'est là que lisent les prophètes ;
Et ceux dont les yeux sont ouverts
Sont eux-mêmes les interprètes
De l'énigme de l'univers :
Les astres, serviteurs mystiques,
Tracent en signes elliptiques
Le mot que le Seigneur écrit ;
Et la terre, à sa voix naissante,
N'est qu'une cire obéissante
Sous le cachet de son esprit.⁽¹⁾

Ce style a ses faiblesses, et les deux pensées ne s'accordent pas jusqu'au bout ; ce n'est pourtant qu'un des exemples où il semble que Victor Hugo s'est alimenté dans le chaos de l'abbé Constant. Une comparaison entre *la Fin de Satan* et *le Testament de la Liberté* paraît encore plus instructive.

Comme chez Victor Hugo, nous assistons d'abord, chez l'abbé Constant, à la chute « de l'ange qui, en naissant, refusa d'être esclave », et qui entraîna dans la nuit « une pluie de soleils et d'étoiles par l'attraction de sa gloire » : mais Lucifer, l'Intelligence proscrire, enfante deux sœurs, Poésie et Liberté, et « l'esprit d'amour empruntera leurs traits pour soumettre et sauver l'ange rebelle ». Celui-ci cache l'étoile de la Liberté dans une arche, qu'il enfouit « dans une caverne, près de la cime du mont Sinaï », et que les despotes cherchent en vain :

« Nemrod, l'un des descendants de Caïn, voulut conquérir la terre pour se rendre maître de l'étoile ; car la terre, vaincue par ses propres efforts et affaiblie par les convul-

(1) Constant, les *Correspondances*, dans ses *Trois Harmonies*, p. 299-300.

sions du déluge, était devenue comme une proie abandonnée à la tyrannie des hommes.

Mais le déluge n'avait pu engloutir l'arche de l'étoile dans ses eaux, et les tyrans qui s'abattirent ensuite comme des corbeaux sur les campagnes dévastées et pleines de cadavres, ne découvrirent jamais la grotte du mont Sinaï. »

La *Fin de Satan* met en bonne place le personnage de Nemrod, et le bois de l'arche lui sert à fabriquer sa cage aérienne. Passons au temps du Christ ; le parallélisme continue :

« A l'époque où l'humanité semblait prête à périr, ensevelie sous les ruines du despotisme romain, qui s'écroulait de lui-même, naquit un homme, que nos symboles religieux appellent le Verbe fait chair, c'est-à-dire la Parole incarnée. »

Constant fait dialoguer le sphinx et la croix ; Hugo institue un dialogue entre le Nazaréen et la sibylle « pleine du Sphinx caché ». On sait aussi comment se termine le poème. Satan a près de lui une femme malfaisante, Isis-Lilith, dont le second nom rappelle la cabale, mais qui évoque, par le premier, la déesse égyptienne, « grande et indéfinissable, dont personne encore, assurait *l'Histoire de la magie*, n'a soulevé le voile éternel » ;⁽¹⁾ ailleurs le même auteur nous présentera l'allégorie de deux femmes, la femme blanche, Marie, la femme noire, c'est-à-dire « Eve déchue » ou « l'inférieure Hécate ».⁽²⁾ Ainsi s'affronteront Isis-Lilith et l'ange Liberté. L'ange Liberté, née

(1) Eliphas Lévi, *Histoire de la magie*, p. 29.

(2) Eliphas Lévi, *Le grand Arcane*, p. 42. Ce dernier texte n'a été publié qu'après la mort de Victor Hugo, et il date de 1868 seulement, mais l'allégorie s'exprime déjà, sous une forme moins précise, antérieurement, et il nous suffit que les deux auteurs, suivant leur pensée, soient arrivés chacun pour son compte à la même image.

d'une plume blanche échappée à Lucifer durant sa chute, pénètre dans les ténèbres ; l'étoile qu'elle porte à son front grandit, devient « météore d'abord, puis comète et fournaise », et noie de ses feux, jusqu'à l'anéantir, le fantôme de sa rivale. — Chez l'abbé Constant, la Liberté, fille de Lucifer, qui est aussi une étoile, descend au fond des enfers sociaux : « avec elle la lumière pénètre dans ces régions horribles qui semblaient vouées à l'ombre éternelle... Tout ce monde de douleur, qui se tord, qui rampe et qui pleure, apparaît lugubre et immense, et tous les regards se tournent vers le génie étincelant de la liberté ». Et c'est aussi, ou peu s'en faut, la conclusion de l'œuvre.

Les similitudes seront rarement aussi grandes. Surtout elles porteront rarement sur la forme elle-même des ouvrages. Mais Victor Hugo, qui pose les problèmes sur le même plan que les illuminés, trouve aussi chez eux la réponse à ses méditations anxieuses.

II

LE PROBLÈME DU MAL

I. *Le Mal dans la nature ; le Mal dans l'homme.* II. *Providence et Fatalité : métaphysique du Destin. Victor Hugo et l'école de Fabre d'Olivet.* III. *Le mal chez les Bêtes. Animisme et métempsyose. L'hindouisme de Victor Hugo. La place de l'homme dans la création.*

I

Victor Hugo médite avant tout sur l'énigme du Mal.

Tout nous est mystère. Nous ignorons la nature ; nous nous ignorons nous-mêmes. Si nous venons à croiser sur notre route « l'autre mystère obscur que tu nommes le mal », nous aurions mauvaise grâce sans doute à en demander compte à Dieu.⁽¹⁾ Mais comment l'esquiver ? Il s'impose à nos yeux ; il est là, présent, sous vingt formes ; nous l'interrogeons, et ces interrogations elles-mêmes donnent un commencement de réponse :

... Les avatars et les métempsyoses
Dans l'immobilité formidable des choses ...
Le destin ...
... Le monde immédiat, hideux pour les croyants,
Les buissons, les forêts, les rochers effrayants ...⁽²⁾

Lointaine ou voisine, autour de nous, dans le monde visible ou dans celui des entités métaphysiques, et dans

(1) *Toute la Lyre*, III, XXXIX.

(2) *Ibid.*, III, XLII.

l'intimité de notre propre âme, nous retrouvons partout la même tragédie. Tout nous crie la douleur. L'univers naît du chaos, c'est-à-dire d'une immense souillure, « et avec cette souillure, Dieu a fait la lumière, et avec cet égout, Dieu a fait le monde ».(1) Rien n'est pur ; rien n'est heureux. En vain chercherions-nous des sentiments humains dans ce monde qui n'est pas créé en vue de l'homme : les soleils ont leurs deuils ; la ronce et l'arbre sanglotent.(2) Tantôt nous rencontrons des monstres, « blasphèmes de la création contre elle-même » ;(3) tantôt, au moment où nous admirions la « joyeuse vie », le papillon, la violette, nous tressaillerons en nous rappelant nos morts dont ils ont germé.(4) Partout la nature laissée à elle-même nous effraiera. Il y a dans la forêt quelque chose de farouche :

« Ce qui est au-dessous de l'homme y distingue à travers la brume ce qui est au delà de l'homme ; et les choses ignorées de nos vivants s'y confrontent. La nature hérissée et fauve s'effare à de certaines approches où elle croit sentir le surnaturel. » (5)

Il y a dans la mer déchaînée une « hostilité impénétrable », une sorte de « rejet sombre » et de haine faisant effort pour diminuer le marin ;(6) plus d'une fois le solitaire de Guernesey, rôdant sur la grève pendant la nuit, a conjuré le Tout-Puissant contre la tempête :

Ah ! n'est-ce pas, Dieu sublime,
Dieu qui fis l'arche et le pont,

(1) Propos de la duchesse Josiane dans *l'Homme qui rit*, II, p. 285.

(2) *Ténèbres (Légende des Siècles)*.

(3) *Travailleurs de la Mer*, p. 209.

(4) *Pleurs dans la nuit (Contemplations)*.

(5) *Les Misérables*, IV, p. 347.

(6) *Travailleurs de la Mer*, p. 100-101.

Que tout naufrage est un crime,
 Et que quelqu'un en répond ?
 S'il manque une seule tête,
 Tu puniras la tempête . . .⁽¹⁾

Mais l'ouragan existe, les naufrages se produisent, les pêcheurs traqués succombent : comme des êtres malfaisants, les forces sauvages de la nature nous accablent ; nous nous débattons à vouloir les concilier avec la souveraine justice :

Père, il ne se peut pas que ton gouffre se trompe,
 Que ta sagesse ait tort, bégaie ou s'interrompe.
 Cela ne se peut pas ; cela ferait douter.
 L'océan ne doit rien avoir à rétracter ;
 Car l'ouragan est juste et la foudre est intègre.⁽¹⁾

Et sans doute le poète feint que la bise de mer lui apparaît et lui répond : « Que sais-tu ? Nous délivrons peut-être ». Mais cette réponse, qui témoigne d'un optimisme indéfectible, reste cependant encore vague, à ce stade de sa pensée, et ne suffit guère à dissiper ses angoisses.

* * *

Même énigme si nous considérons l'Homme.

Peut-être, lorsqu'il vient au monde, le Mal n'est-il pas encore en lui ; l'enfant rassure et régénère ; et pourtant, le berceau nous donne quelquefois une impression douteuse, le balbutiement des tout-petits, première étape vers le langage, mêle déjà quelque chose d'opaque à la clarté de l'âme qui s'éveille :

« Ce bégaiement se compose de ce que l'enfant disait quand il était ange et de ce qu'il dira quand il sera hom-

⁽¹⁾ *La nuit (Quatre vents de l'esprit).*

⁽²⁾ *Remontrances (ibid.).*

me ; le berceau a un Hier de même que la tombe a un Demain ; ce demain et cet hier amalgament dans ce gazouillement obscur leur double inconnu ; et rien ne prouve Dieu, l'éternité, la responsabilité, la dualité du destin, comme cette ombre formidable dans cette âme rose. » (1)

Quant à l'homme adulte, Pascal le définit à bon droit comme un monstre incompréhensible. Il n'est ni ange ni bête ; ou plutôt il est ange et bête, le singe lutte en lui contre l'ange. Même les esprits les plus sublimes sont sujets à faillir. Même Victor Hugo pêche. Nous traînons la chair comme un boulet, et nous lui cédon ; la morale se réduit à « ne lui obéir qu'à la dernière extrémité ». Souhaiter plus serait bien vain. « Tout ce qui est terrestre est soumis au péché. Le péché est une gravitation ». (2) Et nous nous demanderons pourquoi. Nous nous demanderons d'où vient que le mal semble inhérent à notre personnalité :

« L'ange est nécessaire. Est-ce qu'il serait possible que le démon, lui aussi, fût un besoin ? Y a-t-il pour l'âme l'aile de chauve-souris ? l'heure crépusculaire sonne-t-elle fatalement pour tous ? la faute fait-elle partie intégrante de notre destinée non refusable ? le mal, dans notre nature, est-il à prendre en bloc, avec le reste ? est-ce que la faute est une dette à payer ? Frémissements profonds. Et pourtant une voix nous dit que c'est un crime d'être faible. » (3)

Surtout les appétits charnels humilient le penseur :

L'homme a beau faire ; il faut qu'il cède à sa nature. Parfois la plus grande âme et le cœur le plus haut Succombe aux appétits d'en bas ; et l'esprit quête

(1) *Quatre-Vingt-Treize*, p. 375.

(2) *Les Misérables*, I, p. 27 (*Sermons de Mgr Myriel*).

(3) *L'Homme qui rit*, II, p. 289.

Les satisfactions immondes de la bête,
 Regarde à la fenêtre obscène, et va, les soirs,
 Rôder de honte en honte au seuil des bouges noirs.⁽¹⁾

Ecartelés entre le bien et le mal, nous sommes tous cet homme « que l'enfer tire en bas, mais qu'un éternel rêve enchaîne au firmament ».⁽²⁾ Et il n'y a pas seulement les fautes, il y a les nécessités ignobles de notre nature. Il y a « les latrines ». Il y a ce « côtoiement inconnu, la chair », auquel aboutit, par la force des choses, l'amour le plus innocent :

« Crise mystérieuse que tout amour traverse, et où l'idéal est en danger. Ceci est la préméditation de la création. Moments de corruption céleste.

L'amour de Gwynplaine pour Dea devenait nuptial. L'amour virginal n'est qu'une transition. Le moment était arrivé. »⁽³⁾

Et Victor Hugo médite sur « la nudité dans sa concision redoutable », alors que, « sorte de sommation mystérieuse, effrontément édénique », elle rend « Eve pire que Satan »;⁽⁴⁾ il médite sur le rôle du ventre dans la physiologie et dans l'histoire, qu'il « emplit », où il est « responsable de presque tous les crimes »;⁽⁵⁾ il médite sur la femme, sur la femelle plutôt à laquelle aspire notre instinct, sur cette Eve qui tout à l'heure le disputait à Satan, et qui était « une mère charnelle, une nourrice terrestre, le ventre sacré des générations, la mamelle du lait inépuisable, la berceuse du monde nouveau-né ; et le sein — ajoute-t-il

(1) *L'Année terrible*, p. 193.

(2) *Quatre vents de l'esprit*, III, XLVI.

(3) *L'Homme qui rit*, II, p. 74 ; cf. *Les Misérables*, IV, p. 322.

(4) *L'Homme qui rit*, II, p. 274.

(5) *William Shakespeare*, p. 62-63.

— exclut les ailes ».(1) Le dégoût de Samson en colère l'accable, comme tout à l'heure l'horreur du poète dans *la Maison du berger*. Pourquoi la « fétidité » de notre corps ? Ah ! que ne peut-il secouer « nos vils plaisirs, nos appétits, nos fanges » !

A l'heure où l'on s'enivre aux lèvres d'une femme
On fait rougir là-haut quelque passant des cieux !(2)

Et cela, il l'éprouve parce que lui-même s'est avili de la sorte, parce que, oublieux de son génie, il s'est vautré dans l'ivresse sexuelle ; mais d'autres sont pires que lui, il le sait trop. Il n'est que faible ; d'autres sont méchants. L'histoire ne lui montre, depuis Nemrod, qu'une accumulation d'égoïsmes et de carnages ; la société lui offre le scandale de ses misères, des pauvresses qui meurent de faim alors que les bêtes trouvent de quoi vivre ; l'humanité se résume dans « l'affreuse grimace » de *l'Homme qui rit* :

« Je suis l'Homme, dit Gwynplaine. Je suis l'effrayant Homme qui rit. Qui rit de quoi ? De vous. De lui. De tout. Qu'est-ce que son rire ? Votre crime, et son supplice . . . Ce rire exprime la désolation universelle. Ce rire veut dire haine, silence contraint, rage . . . » (3)

Suffira-t-il, pour nous consoler, d'évoquer le ver du sépulcre, vengeur de toutes les iniquités ? Et, si l'animal et le monde extérieur obéissent à un déterminisme, l'homme, qui fait le mal étant libre, n'est-il pas dix fois plus coupable ?

(1) *L'Homme qui rit*, II, p. 72. Voir aussi *la Femme*, dans *Toute la Lyre*, et, dans *l'Homme qui rit*, le personnage entier de la duchesse Josiane.

(2) *Contemplations*, VI, XI.

(3) *L'Homme qui rit*, II, p. 304.

II

Mais ces notions de déterminisme et de liberté posent un nouveau problème.

« La foi s'y décompose ».⁽¹⁾ Rien n'est plus obscur ni plus effrayant que cette considération du Destin. A première vue, Dieu mis à part, le cours de l'histoire paraît inéluctable autant qu'un phénomène matériel :

« Dieu, c'est la notion incompressible . . . Cette notion, l'ombre tout entière l'affirme. Mais le trouble est sur tout le reste. Immanence formidable. L'inexprimable entente de forces se manifeste par le maintien de toute cette obscurité en équilibre. L'univers pend ; rien ne tombe. Le déplacement incessant et démesuré s'opère sans accident et sans fracture. L'homme participe à ce mouvement de translation, et la quantité d'oscillations qu'il subit, il l'appelle la destinée. Où commence la destinée ? Où finit la nature ? Quelle différence entre un chagrin et une pluie, entre une vertu et une étoile ? »⁽²⁾

Dès *Notre-Dame de Paris*, guidé peut-être simplement par des souvenirs classiques, Victor Hugo avait pressenti l'universelle *Anankê*. Maintenant il en distingue trois : « l'anankê des dogmes, l'anankê des lois, l'anankê des choses »⁽³⁾ : *Notre-Dame* illustre la première ; *les Misérables*, *les Travailleurs de la Mer*, mettront en valeur la deuxième, puis la troisième. Et nous rejoignons encore un autre thème de Vigny. Comme l'auteur des *Destinées*, Hugo doute que la Fatalité résume elle seule notre sort ici-bas : il pressent la lutte de forces antagonistes ; par endroits, il évoque Zoroastre et Manès, et les spéculations de l'astrologie :

(1) *Travailleurs de la Mer*, p. 309.

(2) *Ibid.*, p. 111-112.

(3) *Ibid.*, Préface.

A qui donc sommes-nous ? Qui nous a ? Qui nous
mène ?

Vautour fatalité, tiens-tu la race humaine ?

Oh! parlez, cieux vermeils

L'âme sans fond tient-elle aux étoiles sans nombre ?

Chaque rayon d'en haut est-il un fil de l'ombre

Liant l'ombre aux soleils ?

Est-ce qu'en nos esprits, que l'ombre a pour repaire,
Nous allons voir rentrer les songes de nos pères ?

Destin, lugubre assaut !

O vivants, serions-nous l'objet d'une dispute ?

L'un veut-il notre gloire et l'autre notre chute !

Combien sont-ils là-haut ?⁽¹⁾

Pour Vigny, la Grâce arbitrait la lutte éternelle entre la liberté humaine et le Destin. Moins pessimiste, Hugo la définirait plutôt comme une Fatalité bienfaisante opposée à l'autre. « Tu seras Providence et moi Fatalité »,⁽²⁾ dit à Dieu Satan. Nous sommes ici au cœur de l'occultisme. Cette métaphysique du Destin forme un thème essentiel de la grande école qui va de Fabre d'Olivet à Wronski et au Mapah. Victor Hugo a pu connaître Fabre d'Olivet par des littérateurs comme Ballanche, ou, plus tard, à Guernesey, par le proscrit Philippe Faure ; il retrouvait ses interprétations symboliques de la Bible chez un magnétiseur comme le docteur Clever de Maldigny, chez un phrénologue comme Julien le Rousseau, chez un saint-simonien comme Guépin, chez un fouriériste comme Just Muiron ;⁽³⁾ nous avons déjà marqué les cheminements

(1) *Contemplations*, IV, VIII.

(2) *Fin de Satan*, p. 187.

(3) Voir le *Journal du Magnétisme*, T. XVIII, p. 178 ; Guépin, *Philosophie du Socialisme* (1850), p. 301 ; J. le Rousseau, *Notions de phrénologie* (1847), p. 17 ; Just Muiron, *Nouvelles transactions sociales* (1832), p. 148.

souterrains de cette doctrine. En 1855, A. A. Morin consacrera une grande partie de sa *Philosophie magnétique* au conflit Liberté-Fatalité ; l'année suivante, Charles Lambert, saint-simonien, écrivant un traité sur la question, montrera dans la Providence une régulatrice entre la Fatalité matérielle et la Liberté de l'esprit humain ; Auguste Guyard, fusionniste, qui avait dédié un opuscule à Victor Hugo, soulignera ces « deux aspects contradictoires de l'homme et de Dieu, aspects qui, loin de se détruire, se font ressortir et se prouvent réciproquement » ; et c'est encore en 1855 que le sombre Eugène Huzar avait affirmé « la lutte éternelle de la liberté contre la fatalité et le triomphe définitif des forces brutales de la nature sur la liberté humaine ». (1) Tous assimilent le Destin au déterminisme physique : ainsi *Les Contemplations* en feront une force aveugle et méchante, équivalent, en nous, de ce que représentent, dans le monde spatial, les lois mathématiques :

L'arbre Eternité croît sans faite et sans racines,

Ses branches sont partout . . .

L'espace voit sans fin croître la branche Nombre,

Et la branche Destin, végétation sombre,

Emplit l'homme effaré. (2)

Fer rouge qui s'embrase au réchaud de l'Enfer, on lui croirait une volonté destructrice : c'est elle, la Fatalité, qui torture Gwynplaine et Dea ; c'est elle qui s'acharne sur Gilliatt et le force à crier grâce ; elle s'identifie avec « le spectre Isis-Lilith, la fille du démon », qui tient compagnie à l'ange tombé jusqu'à sa rédemption par l'Ange Liberté : à ce moment seulement elle s'évanouira de la

(1) Cf. Auguste Guyard, *Quintessences*, p. 149 ; Huzar, *la Fin du monde par la science*, p. 10.

(2) *Pleurs dans la nuit (Contemplations, avril 1854)*.

terre, et sa disparition signifiera la fin du Mal. Ses sourires sont des pièges.⁽¹⁾ Elle a dominé l'ancien monde, courbé sous l'esclavage :

Le mal l'avait marqué de son funèbre sceau.
Ce monde, enveloppé d'une brume éternelle,
Était fatal : l'Espoir avait plié son aile...⁽²⁾

On la retrouve dans la Révolution, « forme du phénomène immanent qui nous presse de toutes parts et que nous appelons la Nécessité ».⁽³⁾ On la retrouve chez Napoléon, « le solitaire fatal de Sainte-Hélène »,⁽⁴⁾ et dans Waterloo, journée du Destin, où cependant — Dumas père l'avait écrit après Ganneau — l'« homme de la fatalité » succombe sous les coups de la Providence.⁽⁵⁾ Mais alors la Fatalité tient donc à l'homme. Lui seul « apparaît libre » : ce qui n'est pas lui, chose ou bête, est fatal ;⁽⁶⁾ si nous constatons la présence d'enfers sociaux, « compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine », ⁽⁷⁾ il y a donc en lui quelque chose d'inhumain et de méchant ? n'en doutons pas : les crimes nous emprisonnent comme les éléments :

Ainsi la Chose vient mordre aussi l'homme, et prend
Assez d'âme pour être une force, complice
De son impénétrable et nocturne supplice ;
Et la Matière, hélas ! devient Fatalité.⁽⁸⁾

(1) *L'Homme qui rit*. T. II, p. 119.

(2) *Pleine Mer (Légende des Siècles)*.

(3) *Quatre-Vingt-Treize*, p. 235-236.

(4) *Actes et paroles*, T. III, p. 285 (20 septembre 1872).

(5) *Les Misérables*, T. II, p. 70. Voir les *Mémoires* de Dumas père, éd. in-folio, T. I, p. 113, et le factum de Ganneau intitulé *Waterloo* (1843).

(6) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 262-263.

(7) *Les Misérables*, T. I, p. 1-2.

(8) *Le Satyre (Légende des Siècles)*.

Just Muiron l'avait exprimé plus simplement : nous sommes *fatidiques* pour autant que nous sommes matériels :

« L'homme, en tant qu'être *passif* et *matériel*, est comme attaché à la terre, soumis à toutes les influences physiques de la nature . . . L'homme matériel est donc un être fatidique : son sort est la subordination.

En tant qu'être actif ou spirituel, l'homme est comme indépendant de la terre . . . L'homme spirituel est donc un être volitif : son sort est la domination. » (1)

Voilà pourquoi cette lutte Liberté-Fatalité se livre surtout en nous-mêmes. Et voilà aussi, peut-être, dans les forces que nous subissons, la ligne de démarcation entre ce que veut la Providence et ce qu'impose le Destin :

« La fatalité se bifurque. Misère et Douleur sont deux. La douleur est providentielle ; la misère est sociale. Subissons l'une ; rejetons l'autre.

Le joug de Dieu, soit. Le joug de l'homme, non. » (2)

Du moins Victor Hugo esquisse-t-il cette théorie. Il ne s'y tient pas. Elle reste dans les limbes qui composent le reliquat des *Misérables*. Gilliatt, dans *les Travailleurs de la Mer*, combattra une Fatalité mauvaise tout à fait extérieure à l'Homme. Et d'ailleurs la question subsiste. D'où vient cette fatalité ? d'où vient le Mal ? Nous l'avons constaté sur le plan métaphysique après l'avoir touché du doigt dans la nature et dans notre âme. Quelle est la raison de ces angoisses et de ces ténèbres ?

Interrogeons les vivants. S'ils ne nous livrent pas la réponse entière, ils nous feront mieux comprendre que toutes les formes du Mal, Destinée, matière et chair, ne sont qu'une même chose.

(1) Just Muiron, *Nouvelles transactions sociales*, p. 2-3.

(2) *Les Misérables, Reliquat*, p. 560.

III

Interrogeons les vivants : soit. Mais où commence la vie ? où commence l'intelligence ? Y a-t-il vraiment un partage net entre l'homme et la bête, entre les créatures sensibles et les êtres inanimés ? Autre énigme, qui touche à celle du Mal. « Une fleur souffre-t-elle ? un rocher pense-t-il ? » A quoi songent les pierres et les plantes, « tous ces muets mystérieux » ? Hugo, qui pressent « l'épouvante au fond des choses les plus belles », sent aussi « on ne sait quoi d'énorme dans la bête », et il est tenté de conclure par un animisme universel.

Sur ce point aussi, d'autres lui frayent la voie. L'idée que les êtres forment une chaîne est très ancienne. Elle situe l'homme, créature mixte, à mi-chemin entre la matière et l'esprit ; on en déduit facilement que les êtres inférieurs ont avec lui quelque analogie. Delisle de Sales, au XVIIIème siècle, conjecturait la sensibilité des arbres, et Dupont de Nemours attribuait un langage aux bêtes ; Egger, en 1823, se demandait si elles possèdent une âme immortelle.⁽¹⁾ Puis est venue la théorie de l'évolution. Elle encourageait à voir dans cette chaîne d'êtres un lien non plus statique mais dynamique, une parenté résultant de la poussée vitale qui a modifié le limon primitif jusqu'à en faire naître notre espèce. Ainsi renaît la notion d'une métempsycose ascendante. L'arbre, être organisé, créé avant nous, est en ce sens notre précurseur, écrivait Eugène Pelletan ; un Auguste Guyard ira beaucoup plus loin : l'arbre est notre précurseur parce que sa substance deviendra une substance humaine. « Les minéraux, les plantes, les animaux sont en marche pour devenir des hommes, dont ils ont virtuellement toutes les facultés.

(1) Egger, *Traité philosophique sur la nature de l'âme* (1823).

Oui, ce diamant qui nous éblouit de ses feux, cette rose qui nous enivre de ses parfums, cette fauvette qui nous réjouit de ses mélodies, dans quelques mille ans d'ici, charmeront les regards des hommes sous les formes gracieuses, sous les figures souriantes de jeunes filles ! »⁽¹⁾ Encore est-il question d'êtres gracieux, et de millénaires ; pour Savatier-Laroche, la métamorphose est plus complète, plus immédiate : « Ce corps humain . . . ces jeunes filles, ces jeunes femmes . . . ont été peut-être, il y a quelque vingt ans, et qu'est-ce dans l'éternité ? de hideux reptiles que nous aurions écrasés avec dégoût. »⁽²⁾

Glissons à l'idée voisine. Et demandons-nous ce que signifient en effet les laideurs et les méchancetés du règne animal. Elles peuvent s'expliquer par une épreuve, comme l'affirmait l'abbé Constant : « Celui qui dévore, est un animal tourmenté de son imperfection, et qui, en cherchant à s'assimiler la vie qu'il pressent sans la connaître, hâte, par son assouvissement ignorant, une mort qui lui fait faire un pas dans le progrès ; celui qui est dévoré est, ou un animal faible que l'énergie de la douleur pousse plus avant dans la vie, ou un martyr qui n'avait plus qu'une épreuve à endurer pour affranchir son ange aux ailes déjà étendues, prêt à s'envoler dans un autre ciel ».⁽³⁾ Nous nous rapprochons des préoccupations de Victor Hugo. Mais pourquoi cette épreuve ? pourquoi ce mal, aussi chez les bêtes ? Une métempsychose ascendante suffit-elle à l'expliquer ? Edouard Richer, qui en parle, ne considère-t-il pas les formes animales comme des dégradations de la nôtre ?⁽⁴⁾ Pour Victor Hennequin, l'hu-

(1) Auguste Guyard, *Quintessences* (1854), p. 195-196.

(2) Savatier-Laroche, *Affirmations et doutes* (1855), p. 133.

(3) Constant, *la Mère de Dieu* (1844), p. 314.

(4) Edouard Richer, *la Nouvelle Jérusalem* (1832), I, p. 117.

manité ne se compose-t-elle pas d' « âmes punies » en même temps que d'âmes « en travail de formation », qui se réincarnent, en subissant chaque fois un filtrage qui rejette leurs parties grossières vers les étages inférieurs ?⁽¹⁾ Nous commençons à voir pourquoi la nature est lugubre. Elle est faite de nos déchets ; ses éléments — les Roses-Croix le disaient, et les vintrasiens le répètent — abritent des esprits souffrants :

« C'est à l'œil des prophètes qu'il est donné de plonger dans ces secrets, de mesurer leurs souffrances invisibles, de voir dans tous les cieux, dans tous les mondes les esprits restés saints, les sanctifiés, les appelés à être saints ; les entrés en voie de sainteté ; les purs, les impurs ; les aigles de l'air, les inertes des rochers, les remuants des montagnes, les hautains de la mer, les menteurs des lacs, les rieurs des fontaines, les actifs des bois, les froids de l'avalanche, les fiers des torrents, les noirs des cavernes, les invisibles des précipices, les brûlants des cratères, les abîmes des volcans, les brillants de l'éclair, les mortels de la foudre, les gardiens des heures, les ténèbres de la nuit, les voix du malheur, les vénéneux des plantes, les vestigieux du crime, les fausses voies du jour, les charmes des ombres, les dévorants du feu, etc. »⁽²⁾

Et ces esprits peuvent avoir été des hommes ; ce sont nos morts ; de Tourreil nous montre leur présence muette et nous explique ainsi l'universelle mélancolie :

« Ils remplissent toute la nature où ils habitent mystérieusement.

Ils sont dans les roseaux qui soupirent au souffle des vents sur les bords du lac bleu ; ils sont dans la forêt qui hurle agitée par l'orage ; dans la cascade qui mugit en

(1) Victor Hennequin, *Sauvons le genre humain* (1853), p. 7-8.

(2) La Parraz, *le Mystère des temps dévoilé* (1856), p. 21.

bondissant du haut de la montagne ; dans l'oiseau qui chante ; dans les feuilles séchées qui bruissent sous les pieds du rêveur solitaire. (Etc.) Ils habitent en nous, ils nous voient, ils nous parlent, comme ils parlent chez tous les êtres où ils résident ; mais leur langage n'est point entendu, et c'est là pour eux une grande douleur. » (1)

Même les plantes souffrent :

« Mais alors — s'exclamait Cahagnet — cette sensation nous conduit à admettre celle du caillou que nous foulons à nos pieds, du brin d'herbe, que sais-je ? de tout ce qui nous supporte et nous entoure ? — N'abordez pas cette question de douleurs générales, de plaintes et de soupirs de tout ce qui existe. Sachez que l'état matériel est une larme universelle et éternelle qui noie, qui brûle et qui agite tous les cœurs. » (2)

Et nous ne prétendons pas que Victor Hugo ait jamais lu ce texte. Cahagnet le publie à un moment où les *Contemplations* étaient déjà rédigées. Mais il est témoin d'un état d'esprit. Vers les années 1854 et 1855 le thème de la réincarnation, même descendante, celui de la souffrance universelle, même dans la matière, se répandent un peu partout. Victor Hugo n'est pas un isolé. Il n'invente rien, quoi qu'on ait cru, quoi qu'il en ait dit lui-même ;(3) il se contente de grouper et de compléter l'une par l'autre

(1) De Turreil, *Doctrine fusionnienne*, X, p. 18-19 (1854).

(2) Cahagnet, *Révélation d'outre-tombe* (1858), p. 294.

(3) Cf. D. Saurat : « Les occultistes autorisés du XIX^{ème} siècle (autorisés par qui ? en quoi ? la notion n'est pas valable), H. P. Blavatsky et Allan Kardec (postérieurs à Victor Hugo, ou du moins aux *Contemplations*) ont en effet condamné l'idée de la réincarnation dans l'animal, et à plus forte raison dans la plante ou dans l'objet (c'est donc que d'autres en parlaient). Hugo a raison de dire : *Dans ce siècle, je suis le premier . . .* Doublement raison, car les cabalistes du XVII^{ème} siècle, et Fludd en particulier, avaient, eux aussi, fait descendre l'âme jusqu'à la matière inanimée. Ainsi Hugo retrouve une tradition plus audacieuse, plus ancienne que celle qu'adoptaient ses contemporains. » (D. Saurat, *la Religion de Victor Hugo*, p. 35.)

des notions qu'il trouvait éparses. Encore les *Lois de Manou*, récemment traduites, lui en indiquaient-elles le moyen.

* * *

L'Inde n'était pas encore à la mode. Plus tard seulement, Mme Blavatsky, puis Mme Besant, en feront la base de leur nouvelle théosophie. Mais déjà certains mystiques commençaient à s'en préoccuper. Dès le XVIII^{ème} siècle, Saint-Martin, lisant les premières œuvres éditées par la Société asiatique, s'émerveillait de leurs affinités avec sa religion « intérieure » ; l'abbé Turlot, en 1810, se réclamait de l'*Oupnekhat* ; et maintenant, tandis que du Potet montrait dans les Indes le seul pays où la magie subsiste, d'autres illuminés, Guépin, Jean Reynaud, y voyaient la source même du christianisme, et une théologie supérieure à celle du moyen âge.⁽¹⁾ Plus scientifiquement, Schlegel, Gœrres, avaient amorcé l'étude comparée des langues et des religions. L'école de Burnouf naissait. Il devenait clair que cette « profondeur » hindoue, nullement fantaisiste, méritait l'attention ; c'était un orientaliste sérieux, Loiseleur-Delongchamps, qui mettait en français les *Lois de Manou*, où Jean Reynaud, Victor Hennequin, et le spirite Guldenstubbé, retrouvaient quelque chose de leur doctrine.⁽²⁾ Victor Hugo les lit à son tour, ou du moins les cite ;⁽³⁾ il cite aussi les *Védas* ;⁽⁴⁾

(1) Du Potet, *Magie dévoilée* (1852), p. 207. Guépin, *Philosophie du socialisme* (1850), p. 372. J. Reynaud, *Terre et ciel* (1854), p. 221.

(2) J. Reynaud, *Terre et ciel* (1854), p. 128. Victor Hennequin, *Religion* (1854), p. 6. Guldenstubbé, *Réalité des esprits* (1857), p. 155. Notez les dates. Entre 1850 et 1857, c'est par dizaines que les ouvrages s'inspirent des mêmes thèmes sur lesquels méditera Victor Hugo.

(3) Cf. *les Misérables*, T. I, p. 105 (éd. Hetzel) ; *les Contemplations* (reliquat), p. 259 (éd. Ollendorff).

(4) *Les Misérables*, T. V, p. 130.

dans ces poèmes, qui « semblent avoir été faits en commun avec des êtres auxquels la terre n'est plus habituée », (1) il retrouve les idées de Pythagore, les gestes de François d'Assise ; il est frappé « de ce qu'on pourrait appeler le brahmanisme de la Providence » ;(2) il s'assimile la grande doctrine selon laquelle « le corps de tout animal était l'enfer vivant d'une âme condamnée à l'expiation, qui parcourait nécessairement, pendant des siècles, plusieurs enfers, et ne remontait à sa première innocence et à sa première grandeur qu'après avoir revêtu et dépouillé plusieurs fois, et plusieurs fois encore, le vêtement grossier de l'animalité ».(3)

Voilà peut-être l'explication. Les bêtes nous font comprendre l'homme et la nature. Elles ne risquent pas d'aller en enfer : non ; mais c'est qu'elles y sont.(4) Il y a dans leur destinée quelque chose d'effrayant :

L'animal, c'est de l'ombre errant dans les ténèbres ;
 On ne sait s'il écoute, on ne sait s'il entend ;
 Il a des cris hagards, il a des yeux funèbres ;
 Une affirmation sublime en sort pourtant.(5)

Victor Hugo médite sur l'ortie ou l'araignée qui font le mal puis le désavouent, « tristesses captives de leur guet-apens » ;(6) il lit dans les yeux des animaux une supplication muette ; autour de lui, ces idées gagnent du terrain. Même la pierre, affirme le bon Vacquerie, même la pierre a sans doute une âme : et « les âmes des végétaux

(1) *William Shakespeare*, p. 74.

(2) Préface inédite des *Misérables* (Ed. Ollendorff, p. 375-376).

(3) Résumé de la métempsycose hindoue par Eugène Pelletan, dans sa *Profession de foi du XIXème siècle* (1852), p. 147.

(4) *L'Homme qui rit*, T. I, p. 382. Cf. aussi les propos de Mgr Myriel dans les *Misérables*, T. I, p. 97-98.

(5) *L'Art d'être grand-père*, p. 74.

(6) *Contemplations*, III, XXVII.

et des minéraux sont dans des conditions plus dures que les autres. Nous avons la parole, les animaux ont le mouvement ; mais elles, immobiles et muettes. Ayons pitié d'elles. »⁽¹⁾ Charles Hugo renchérit. Il devance les hypothèses de son père et s'effare en méditant sur les êtres d'en-bas :

« Ce qui l'émeut et le tourmente, c'est le côté impénétrable du destin : c'est le sort des êtres condamnés au cri ou au silence, bêtes, plantes, de ce qu'on appelle l'animal, de ce qu'on appelle le végétal ; il lui semble voir là des déshérités ; il se penche vers eux, il constate qu'ils sont hors de la liberté, et presque de la lumière ; il se demande qui les a chassés dans cette ombre, et il oublie, en se courbant sur ces bannis, qu'il est lui-même un exilé . . . Les vivants d'en bas, quelle énigme ! *Inferi*, mot mystérieux ; les inférieurs. L'Enfer. Ouvrez le rêve des religions, vous trouvez au fond la vérité. »⁽²⁾

La souffrance ne se limite pas à nous. Elle embrasse, dans sa vaste symphonie, les sommets et les abîmes. Chaque créature est l'idéal et l'enfer d'une autre créature. L'« échelle des êtres » signifie une privation croissante :

« Vois cet âne. — Il te semble bien malheureux, n'est-ce pas ? L'ortie à ses pieds dit : — Il marche, il va, il se meut, — et l'envie. Tandis que dans la racine de l'ortie le noir caillou la sent frissonner dans le vent, sous l'azur, sous les étoiles, grandir, croître, verdir, fleurir, vivre et dit : — Qu'elle est heureuse ! —

L'homme, ce génie adoré, redouté, envié de l'animal, cette lumière du globe semble à l'ange un forçat misérable. — Chair, ventre, maladies, excréments, pieds liés au sol.

Et l'ange, esprit lié au soleil, qui ne peut aller au delà

⁽¹⁾ Vacquerie, *Profils et grimaces*, p. 433 (texte daté d'avril 1856).

⁽²⁾ *Actes et Paroles*, III, p. 379-380.

des zones planétaires, forcé de tourner sans cesse autour des terres, surveiller les âmes, espèce de garde-chiourme des bagnes humains et terrestres, est lui-même l'enfer

Pour l'immense archange ivre et ruisselant d'amour. » (1)

Peut-être, sur d'autres astres, les espèces se mélangent-elles, peut-être y voit-on des monts qui sont des hydres, des arbres qui sont des bêtes, des rocs qui « hurlent avec fureur » ;(2) peut-être, même ici-bas, la diversité des conditions nous trompe-t-elle sur les similitudes profondes. « Tous les êtres ne font qu'une race », attestait Boucher de Perthes, en insistant sur les ressemblances physiognomoniques entre l'homme et les animaux.(3) Ces analogies, que Lavater avait popularisées, prêtent à la réflexion. En effet, songe le poète, « si les âmes étaient visibles aux yeux, on verrait distinctement cette chose étrange que chacun des individus de l'espèce humaine correspond à quelqu'une des espèces de la création animale... Les animaux ne sont autre chose que les figures de nos vertus et de nos vices, errantes devant nos yeux, les fantômes visibles de nos âmes ».(4) Nous devons apparaître aux anges sous l'aspect d'un *bestiarium* :

Les anges effrayés viennent voir notre cage,
En se disant : « vois donc celui-ci, celui-là,
Voici Tibère, une hydre au fond d'un marécage,
Regarde le Malthus auprès de l'Attila.

Ils répètent entre eux les noms dont on nous nomme,
Mêlés à d'autres noms que nous ne savons pas.(5)

(1) Reliquat de *Dieu*, p. 590.

(2) *Magnitude Parvi* (*Contemplations*).

(3) Boucher de Perthes, *De la création*, T. III, p. 385.

(4) *Les Misérables*, T. I, p. 305-306 (éd. Hetzel).

(5) Encore une doctrine occultiste : chaque être possède un nom secret dont la connaissance permettrait de lui commander grâce à la magie.

... Ces cœurs sont des dragons, ces esprits ont des
gueules,
 Ces âmes à l'œil fauve ont des griffes d'airain.
 ... Ce langage est serpent, cette idée est tigresse ...
 ... Et les anges, cachés sous leurs radieux voiles,
 Frémissent, l'œil en pleurs et le front attristé,
 Nous sommes là, pensifs, regardant les étoiles,
 A travers les barreaux de notre humanité.⁽¹⁾

Non seulement les hommes, mais les mots, « êtres vivants », correspondent à des formes animales. Et « toutes nos passions sont des bêtes. »⁽²⁾ Fourier déjà marquait ces affinités : « Vos âmes étant pour le moment l'image des démons, Dieu a dû, par analogie, peindre sous les traits du tigre, du grand singe et du serpent sonnette, les passions de Moloch, Bélial et Satan, dont vos âmes civilisées sont les miroirs fidèles ».⁽³⁾ Mais il ne s'agit plus ici d'emblèmes. C'est bien réellement que nous portons en nous des âmes de fauves. C'est réellement qu'à la mort, si nous leur avons laissé le champ libre, elles nous dévoreront, et nous emprisonneront dans un corps identique à leur nature. Un coin du mystère s'illumine. Nous commençons à entrevoir que notre monde, au moins dans ses parties basses, est une géhenne :

Oh ! si la conjecture antique était fondée !
 ... Si la réalité redoutable et fatale
 C'était ceci : les loups, les bras, les mammons,
 Masques sombres, cachant d'invisibles démons !
 ... Ciel bleu ! s'il était vrai que c'est là ce qu'on
nomme

(1) *Bestiarium* (*Quatre vents de l'esprit*).

(2) *Pensées de nuit* (Ibid.).

(3) Fourier, *Nouveau monde industriel et sociétaire*. Œuvres, T. VI, p. 449.

Les damnés, expiant d'anciens crimes chez l'homme,
 Qui, sortis d'une vie antérieure, ayant
 Dans les yeux la terreur d'un passé foudroyant,
 Viennent . . .⁽¹⁾

Et nous voyons mieux aussi l'unité de ce monde. Il n'y a pas de matière et d'esprit. Il n'y a qu'une vie grandissante ou décroissante. Boucher de Perthes l'avait soupçonné : il imaginait, au plus bas de l'échelle biologique, « des individus tellement dégradés, que par suite de l'affaissement moral où ils sont, ils ne peuvent combiner, ni unir aucune partie de la matière » ; il se représentait leur âme « ballottée et repoussée par tous les éléments », organisant momentanément un corps instable et le perdant aussitôt ; ou bien — autre forme de la même atonie — il la voyait rivée à « un corps usé, sépulcre vivant » : alors « ce corps qui, lié à la terre, nous laisserait apercevoir le ciel que nous ne devrions jamais atteindre, cette forme éternisée dans son impuissance, cette vie sans espoir, sans faculté, existence pire que le néant, constituerait la vie des damnés : là, serait l'enfer ».⁽²⁾ Mais il n'osait aller plus loin. Il ne se dégageait pas de l'hypothèse. Il ne considérait pas l'univers réel, cet univers qui comprend en effet des êtres aveugles et sourds, passifs, inertes : les minéraux. Victor Hugo franchit le pas. Dans l'« objet », il devine un esprit muré, semblable à celui que décrivait Boucher de Perthes. Ce sont des maudits qui « rêvent dans nos rochers ou dans nos arbres ploient ».⁽³⁾ Le canon qui brise son amarre est un « esclave éternel » qui se venge et révèle son « âme de haine et de rage ».⁽⁴⁾

(1) *L'Art d'être grand-père*, p. 101.

(2) Boucher de Perthes, *De la création*, T. V, p. 402-403, et 521.

(3) *Ce que dit la Bouche d'ombre (Contemplations)*.

(4) *Quatre-Vingt-Treize*, p. 39-40, et 47.

Peut-être les cariatides, ces pierres courbées sous un fardeau, expriment-elles volontairement leur propre souffrance :

Amer Germain Pilon . . .

Qui sait si ton poème inouï ne vient pas
De plus loin que la terre et de plus haut que l'homme,
Des profondeurs que nul ne connaît et ne nomme,
Du précipice ouvert au delà du cercueil ?
Qui sait si tu n'as point contemplé l'affreux deuil
De la nature immense, et si, funèbre artiste,
Tu n'avais pas en toi le souffle le plus triste
Dont puisse frissonner un esprit sous les cieus,
La désolation du Mal mystérieux,
Quand, regardant ces flots, tu penchas, noir génie,
L'éternel grincement sur la plainte infinie ?⁽¹⁾

Faisons le point. Voyons où nous en sommes. Nous avons constaté l'animisme universel. L'Inde nous a dit que cet animisme signifie une métempsycose. Joignant les deux problèmes, nous avons généralisé cette métempsycose, l'étendant à la matière brute, et nous avons reconnu que les mêmes châtiments frappent l'universalité des êtres créés. Reste à savoir, dans cet enchaînement de misères, quel est le sort particulier de l'homme.

* * *

L'homme est une « intelligence qui traverse la terre pour souffrir et pour se purifier »⁽²⁾ : Victor Hugo n'avait pas attendu, pour l'affirmer, les oracles de Jersey. Mais si elle vient d'ailleurs, pourquoi n'en garde-t-elle pas le souvenir ? si elle se purifie, comment ignore-t-elle la

(1) *La Révolution (Quatre vents de l'esprit)*.

(2) *Discours aux funérailles de Balzac. Actes et Paroles*, T. I. p. 535.

nature de sa souillure ? Seuls capables de parler au milieu des êtres muets, nous nous perdons en conjectures dont ils donneraient peut-être la solution : « inexplicable arrêt » ; destinée étrange, qui fait de nous une créature unique :

Le monstre se connaît lorsque l'homme s'ignore,
Le monstre est la souffrance, et l'homme est l'action.⁽¹⁾

Dieu semble casser en nous le fil de notre passé. Si l'oubli, sauf dans le sommeil, indique une rupture de la chaîne, et si la mort, pourtant, n'est qu'un changement d'anneau, il s'ensuit donc que notre vie terrestre est une sorte de sommeil.⁽²⁾ Il nous permet de rester libres. L'animal expie et subit. Il obéit à la fatalité de son instinct. Son supplice consiste précisément à connaître le Bien suprême sans pouvoir échapper aux contraintes de la matière. Mais il faut un être, intermédiaire entre l'ange et la bête, qui choisisse :

L'homme est l'exception. L'homme est un équilibre,
L'épreuve âpre, suprême, auguste, où l'on est libre . . .
. . . Où l'on a sous la main, pour choisir, deux mystères :

Oui, non ; deux avatars : l'archange et l'animal ;
Deux ténèbres : le bien plein d'angoisse et le mal.⁽³⁾

Ainsi se justifie la lutte que notre liberté soutient contre la Nécessité matérielle : et nous comprenons maintenant en quoi cette Nécessité nous apparaît comme l'image même du Mal. Elle représente, dans notre condition humaine, un vestige de la condition animale, prêt à nous engloutir, et dont il nous faut triompher. C'est notre devoir ; et le devoir, si nous l'accomplissons malgré nos

(1) *Ce que dit la Bouche d'ombre (Contemplations)*.

(2) *Travailleurs de la Mer*, p. 331. (Ed. de 1911).

(3) *Dieu, reliquat*, p. 579.

incertitudes, sera la pierre de touche où se mesurera notre âme :

A la fatalité, la loi du monstre captif,
Succède le devoir, fatalité de l'homme.

... Douter est sa puissance et sa position.⁽¹⁾

Ainsi s'explique aussi la nature humaine elle-même. Elle n'est pas homogène. Peut-être arrive-t-il, lorsqu'un nouveau-né meurt, qu'il se réincarne ensuite dans son petit frère.⁽²⁾ Plus souvent, nous venons d'en-haut ou d'en-bas. Boucher de Perthes distinguait trois éléments constitutifs dans chaque espèce :

« Chaque degré ou espèce d'êtres, animaux ou hommes, se compose donc :

1° D'individus croissants qui, pour la première fois ou après une série d'autres formes, obtiennent celle qui constitue ce degré, soit qu'ils viennent d'un autre globe, soit qu'ils n'aient fait que changer de localité ou d'élément dans celui-ci ;

2° D'individus décroissants qui, d'une position supérieure, tombent à une des nuances du degré inférieur, chute qui peut aussi avoir lieu d'un autre globe, ou d'un monde meilleur dans un pire, car la décroissance du bien-être suit celle de l'intelligence, comme celle-ci suit la décadence de la pureté ou de la vertu. Ainsi et par cette succession rétrograde s'effectua la chute des anges.

3° D'individus qui, s'éternisant, pour ainsi dire, dans une même forme, ont changé mille fois de corps sans changer de position, et sont, par la stabilité de leur volonté et l'uniformité de leur conduite, restés au même point

(1) *Ce que dit la Bouche d'ombre (Contemplations)*.

(2) Cf. *Le Revenant (Contemplations)* et les commentaires de Victor Hugo cités par Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 140-141.

en ne parcourant que les nuances possibles dans les limites d'un seul degré. » (1)

Déjà, lorsqu'il pleurait Claire Pradier en 1846, Victor Hugo avait esquissé une théorie semblable. Les enfants disparus en bas âge lui semblaient des « anges » que dégoûte notre chair coupable ; les survivants se divisent en « démons » ou en « apôtres », en êtres punis et en Mages : ces derniers ne ressortissent pas au problème du Mal, mais pourtant les « apôtres » aussi bien que les « démons » doivent expier pour eux-mêmes ou pour d'autres (2) Maintenant il précisera. En réservant toujours le cas spécial du Mage, il discerne deux catégories d'hommes, dont la présence ici-bas signifie tantôt une amnistie et tantôt une sanction :

L'ange y descend, la bête après la mort y monte ;
 Pour la bête, il est gloire, et pour l'ange, il est honte ;
 Dieu mêle en votre race, hommes infortunés,
 Les demi-dieux punis aux monstres pardonnés.(3)

Tous nous sommes des réincarnés. Nous transportons dans notre vie des stigmates acquis auparavant. Privés de certitudes, nous sommes mis à l'épreuve, nous devons opter, sans que notre intérêt joue, entre le Bien et le Mal ; la mort nous rendra notre « moi latent, source et foyer de nos existences successives ».(4) Notre réhabilitation ne dépend que de nous. Après l'étape douloureuse viendront le rachat et le triomphe :

La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;
 Par l'expiation . . .

(1) Eouclier de Perthes, *De la création*, T. III, p. 592.

(2) *Claire (Contemplations)*.

(3) *Ce que dit la Bouche d'ombre (Contemplations)*.

(4) Note pour *les Misérables*, 14 août 1860 (Ed. Ollendorff, p. 369).

L'univers Châtiment monte à l'univers Joie.⁽¹⁾

Ici l'horizon commence à s'éclairer un peu. Le spectacle du Mal perd de son effroi. Nous voyons qu'il n'est pas définitif. A une condition : c'est que nous travaillions sans cesse, ayant en nous un archange et un âne, « à diminuer l'un en agrandissant l'autre » ;⁽²⁾ c'est que nous mesurions nos devoirs envers nos inférieurs, et que nous embrassions dans notre pitié tous les vivants, si chétifs soient-ils : « je suis créature, dit Esquiros, renchérissant sur le vieux Térence, et rien de ce qui appartient à la création ne m'est étranger ! »⁽³⁾ Nous éviterons de faire peser notre joug sur des êtres sans défense comme les oiseaux :

Qui sait comment leur sort à notre sort se mêle ?
 Qui sait si le verdier qu'on dérobe aux rameaux,
 Qui sait si le malheur qu'on fait aux animaux
 Et si la servitude inutile des bêtes
 Ne se résolvent pas en Nérons sur nos têtes ?⁽⁴⁾

Nous éviterons d'infliger au criminel un supplice qui le contraigne à « renaître ailleurs » prématurément ;⁽⁵⁾ et nous trouverons ainsi dans la métempsychose un nouvel argument contre la peine de mort, argument positif et non sentimental cette fois. Nous hésiterons même à écraser un ver. Partout où il y a vie, il y a droit, et « plus il y a de vie, plus il y a de droit ». ⁽⁶⁾ Dès maintenant une

(1) *Dieu*, p. 487.

(2) *Toute la lyre*, III, IX.

(3) Esquiros, *Paris au XIXème siècle* (1847), T. I, p. 285.

(4) *Liberté (Légende des Siècles)*.

(5) *Le Pape*, p. 85. Cf. *Actes et Paroles*, T. III, p. 302-309.

(6) Note pour *les Misérables*, 14 août 1860 (Ed. Ollendorff, p. 364).

morale s'esquisse, et nous devinons comment la bonté nous régénérera. L'énigme s'est simplifiée. Elle subsiste encore cependant. Nous avons ramené toutes les espèces du Mal à une seule ; nous avons conclu à un châtement universel : mais *pourquoi*, de quoi sommes-nous punis ? Si le monde entier expie une faute, comment cette faute a-t-elle été permise ? Nous n'avons fait que préciser la nature du Mal ; nous n'en avons point décelé la cause : il faut, pour cela, recourir à d'autres considérations.

III

CRIME ET CHÂTIMENT.

I. *La Nuit et le « côté nocturne de la nature »*. II. *Les mondes punis ; la terre c'est l'Enfer*. III. *Solution du problème du Mal : sa nécessité primitive. La révolte de Lucifer. « Nos actes nous suivent »*.

I

Reprenons notre contemplation de l'univers, cette contemplation à laquelle s'abandonne si volontiers le solitaire des îles anglo-normandes.

L'univers est un, et pourtant il est complexe. Son unité s'affirme en tout : les nombres le régissent, les variations astronomiques des étoiles l'influencent, et justifient ainsi, sur un plan scientifique, les fantaisies des astrologues ; (1) les soleils ont des rayons comme les fleurs ; entre le monde visible et le monde immatériel, il y a un équilibre nécessaire, l'un manifeste symboliquement l'autre : mais ils existent l'un et l'autre. (2) La matière contrebalance l'esprit ; la pesanteur combat la légèreté ; la nuit succède au jour.

La nuit : elle surtout impressionne Victor Hugo. Son ombre couve un monde effroyable. (3) Elle est sournoise. Elle est mauvaise. « Tous les effluves des ténèbres sem-

(1) *Travailleurs de la Mer*, p. 320.

(2) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 164 ; préface inédite des *Misérables*, p. 369.

(3) *Soir, Nuit (Toute la Lyre)*.

blent des exhortations au mal ». (1) Méfiez-vous de la couleur noire et des yeux sombres. (2) Une vie secrète frémit sous les ténèbres, un débordement de fantômes et de « sinistres patiences embusquées dans l'abîme ». (3) Nuit égale mystère. Ici encore le physique s'identifie au moral, et les cauchemars engendrent des êtres vivants. Entre les hallucinations et les réalités, qui marquera les barrières ? qui nous dira si les monstres fictifs et ceux de la nature ne traduisent pas une même sur-réalité formidable ? Le poulpe, « c'est quelque chose comme les ténèbres faites bêtes » ; (4) et les dieux, que nous croyons inventés, germent d'une obscurité non moins vraie :

... L'être

En se décomposant dans l'ombre les fait naître ;

Et tous ses dieux . . .

... Sont des types de nuit flottant dans l'invisible.

... Homme, tu n'as pas même enfanté tes faux dieux.

... Crois-tu donc imposer tes rêves à la nuit ?

Cette grande songeuse envoie en ton réduit

Ses blêmes légions d'ombres battant de l'aile ;

C'est elle qui les fait, et tu les reçois d'elle. (5)

Dans le sommeil, nous rejoignons ce monde inconnu qui baigne et déborde le nôtre :

« Le sommeil a de sombres voisinages hors de la vie ; la pensée décomposée des endormis flotte au-dessus d'eux, vapeur vivante et morte, et se combine avec le possible qui pense probablement aussi dans l'espace. — Une dispersion d'existences mystérieuses s'amalgame à notre vie

(1) Préface inédite des *Misérables*, p. 377.

(2) *Les Misérables*, T. III, p. 362.

(3) *Travailleurs de la Mer*, p. 216.

(4) *Ibid.*, p. 210.

(5) *Origine des dieux* (*Toute la lyre*).

par ce bord de la mort qui est le sommeil. Ces entrelacements de larves et d'âmes sont dans l'air. Celui même qui ne dort pas sent peser sur lui ce milieu plein d'une vie sinistre. La chimère ambiante, réalité devinée, le gêne.» (1)

« Voilà ce qu'un théosophe allemand baptisait « le côté nocturne de la nature ». Il nous fait peur. Cette dualité de l'univers nous rappelle celle du bien et du mal : les ténèbres ressemblent au mal ; elles en sont une forme. Satan est « le noyé du déluge de l'ombre » ; il tombe dans l'abîme, et les soleils s'éteignent autour de lui ; la pesanteur infinie ajoutée à la nuit infinie, « une chute sans fin dans une nuit sans fond, voilà l'enfer ». (2) Peut-être regarderons-nous maintenant avec d'autres yeux ces espaces célestes qui nous entourent, et dont « l'état normal c'est la nuit » (3) : et, faisant un retour sur les misères que nous avons constatées, sur les métempsycoses que nous avons conjecturées, nous nous demanderons si notre corps seul indique notre épreuve, et si le globe même qui nous entraîne ne doit pas se classer parmi les « mondes punis ».

II

L'hypothèse renforce celle de la réincarnation. Elle ne s'identifie pas avec elle. On les a même opposées, et certains éditeurs se sont efforcés, assez vainement, de rechercher à quelle date Victor Hugo substitua l'une à l'autre. Sans aucun doute, il a commencé par situer les méchants dans un exil planétaire : il développe cette théorie dès 1839 ; mais il ne l'abandonne pas. En quoi contredirait-elle la métempsycose ? Si l'homme lui-même, roi de cette

(1) *L'Homme qui rit*, T. I, p. 240-241.

(2) *La vision de Dante (Légende des Siècles)* ; cf. le début de *la Fin de Satan*.

(3) Préface inédite des *Misérables*, p. 341.

terre, n'est que l'échelon supérieur d'un monde souffrant, ne devons-nous pas conclure qu'ailleurs il existe des mondes privilégiés, où, libérés, nous transmigrerons un jour ? et ne pourrions-nous supposer, ailleurs encore, des cachots stellaires, pires que le nôtre, destinés à de pires malfaiteurs ?

En général, les premiers surtout occupent les spéculations des mystiques. Il se plaisent à imaginer des montées célestes, qui seraient des apothéoses : c'est le sens de la « pluralité des mondes » selon Jean Reynaud, selon le magnétiseur J.-A. Gentil, selon tous ceux qui les devancent ou les suivent ; Vacquerie s'en tient là, et, plaçant les morts « dans ces mondes innombrables que nous voyons la nuit », il laisse ici-bas les coupables, « près du lieu où ils ont commis quelque faute non expiée ». (1) Quelques-uns, cependant, raisonnent autrement. D'après l'abbé Constant, chaque pécheur traverse une période d'épreuves ; achevée sur terre, elle se renouvelle « dans des milliers de mondes plus jeunes » (2), et ceux-ci subissent ainsi des infortunes qui nous sont épargnées désormais. L'illuminé allemand Swinden situait l'enfer dans le soleil. Reuchlin envisageait une hypothèse analogue. Victor Hugo connaît leurs théories, (3) mais il passe, et, négligeant même les comètes, « ces vagabondes . . . peut-être âmes, peut-être mondes », (4) il concentre ses réflexions sur les planètes.

Elles sont obscures : et l'obscurité signifie un châtement. Nous avons peine à croire que les étoiles, mondes lumineux, souffrent ; nous y verrons plutôt la résidence des anges ; mais ces anges peuvent déchoir, et alors, transfor-

(1) Vacquerie, *Profils et grimaces*, p. 436.

(2) Constant, *la Mère de Dieu* (1844), p. 395.

(3) Préface inédite des *Misérables*, p. 351. — *Dieu*, p. 322.

(4) *A la fenêtre pendant la nuit* (*Contemplations*).

més en hommes, ils tombent en des prisons semblables à la nôtre :

Le soleil paradis traîne l'enfer planète.
 L'ange habitant de l'astre est faillible ; et, séduit,
 Il peut devenir l'homme habitant dans la nuit.
 . . . Tout globe obscur gémit ; toute terre est un baigne
 Où la vie en pleurant, jusqu'au jour du réveil,
 Vient écrouer l'esprit qui tombe du soleil.
 Plus le globe est lointain, plus le baigne est terrible.
 La mort est là, vannant les âmes dans un crible,
 Qui juge, et, de la vie invisible témoin,
 Rapporte l'ange à l'astre ou le jette plus loin. (1)

Ainsi, « dans nos noirs firmaments, cieux du monde maudit », les planètes, « vermines d'astres », « globes ténébreux », « rêvent aux paradis » solaires ; (2) elles ont vraisemblablement des sœurs plus lamentables encore, « pontons », « casemates », « lazarets de l'infini », mondes qui se sont effondrés, tout entiers, d'une béatitude première :

Quelques-uns ont été des édens et des astres,
 Et l'on voit maintenant, tout chargés de désastres,
 Rouler, éteints, désespérés,
 L'un semant dans l'espace une effroyable graine,
 L'autre traînant sa lèpre, et l'autre sa gangrène,
 Ces noirs soleils pestiférés ! (3)

Songeons aux espaces incommensurables qui séparent es systèmes solaires, et où peuvent rôder ces astres morts, condamnés à la nuit, plongés dans son abîme :

« Ceux qui sont les plus proches de ce qu'on pourrait

(1) *Explication (Contemplations)*.

(2) *Dernière gerbe*, p. 129.

(3) *Inferi (Légende des Siècles)*.

appeler la frontière solaire aperçoivent encore au fond des espaces un peu de pâleur ; ils reconnaissent confusément Saturne qui a un crépuscule, Uranus qui a une blancheur, Oceanus qui a un blémissement, et ils les envient, et ils disent : Quels paradis ! Et ces univers désespérés sont paradis eux-mêmes pour d'autres qui sont derrière eux. L'épaississement ténébreux va croissant . . . La cécité centrale est inouïe . . . De temps en temps, dans ce sépulcre, une comète passe, torche terrible.

. . . Quelque résistance que fasse la philosophie, l'hypothèse du monde puni se dresse devant le penseur . . . Ceci est la souffrance, et, chose lugubre, la souffrance ayant la dimension de l'univers. Or, la souffrance pour la souffrance n'est pas. Rien n'existe sans cause ; la souffrance est donc invinciblement ou un châtement ou une épreuve, et, dans tous les cas, un rachat.

Mais quoi ! cet immense monde que nous voyons et dont nous sommes, serait donc l'enfer ? Ce monde-ci, oui. Mais nous ne voyons qu'un coin de l'infini, nous ne connaissons point tous les compartiments de l'Être ; il y a d'autres mondes. Mais alors . . . l'enfer est donc éternel ? Distinguons. Éternel en soi, momentanément en nous. Il est ; on le traverse ; on n'y souffre qu'un temps ; on y entre et l'on en sort. Éternité, mais passagère. » (1)

Si nous apercevions leurs habitants — ou même ceux des étoiles, affirme *Magnitudo Parvi* — si nous les regardions face à face, « de monstre à monstre », ils reculeraient sans doute, et nous aussi :

Nous dirions : Qu'êtes-vous, ténèbres ?

Ils diraient : D'où venez-vous, nuit ? (2)

Boucher de Perthes l'avait dit : il y a des mondes d'es-

(1) Préface inédite des *Misérables*, p. 341-342.

(2) *Magnitudo Parvi* (*Contemplations*).

sai, parmi lesquels figure sans doute notre terre ; Jean Reynaud, niant l'enfer, avait situé le lieu des peines dans « toutes les régions de l'univers d'une condition analogue à la terre et pire encore ». (1) La terre est opaque : vue du nadir, elle déploie sous elle « son large cône obscur », et semble « une énorme comète d'ombre ». (2) Mais elle n'occupe que « le seuil du monde châtiment ». (3) Plus avant dans les ténèbres, « d'autres terres d'expiation » (4) — je cite l'abbé Châtel après Jean Reynaud — accueillent ceux que leur exil ici-bas n'ont pas corrigés, ou qui ont mérité de plus dures épreuves. L'astronomie nous en nomme quelques-uns. « Jupiter est plein d'âmes terribles qui roulent dans des ouragans » (5) : un de ses esprits, par l'intermédiaire des tables, n'en a-t-il pas fait la confidence au poète ? Longtemps avant que ses idées ne se fussent précisées, il méditait sur Saturne, « cette planète-monstre, ce monde effrayant et mystérieux » (6) ; il y soupçonnait une géhenne céleste, et sur ce point encore les illuminés, avant lui, associaient le nom de Saturne à des images lugubres. (7) Enfin il y a l'enfer proprement dit. Il y a le noir absolu, moral autant que physique, que des êtres comme le poulpe évoquent à nos yeux :

« Ils sont l'extrémité visible des cercles noirs. Ils marquent la transition de notre réalité à une autre. Ils semblent appartenir à ce commencement d'êtres terribles que le songeur entrevoit confusément par le soupirail de la nuit.

(1) Jean Reynaud, *Terre et Ciel*, p. 377.

(2) *Plein ciel (Légende des Siècles)*.

(3) *Ce que dit la Bouche d'ombre (Contemplations)*.

(4) Châtel, *Code de l'humanité*, p. 178.

(5) Notes pour les *Misérables*, 5e partie, p. 310.

(6) *Le Rhin*, T. I, p. 60.

(7) Cf. notamment les expériences spirites de Victor Hennequin relatées par Erdan, *la France mystique*, T. I, p. 77.

Ces prolongements de monstres, dans l'invisible d'abord, dans le possible ensuite, ont été soupçonnés, aperçus peut-être, par l'extase sévère et par l'œil fixe des mages et des philosophes. De là la conjecture d'un enfer. Le démon est le tigre de l'invisible . . .

Si en effet les cercles de l'ombre continuent indéfiniment, si après un anneau il y en a un autre, si cette aggravation en proportion illimitée, si cette chaîne, dont pour notre part nous sommes résolus à douter, existe, il est certain que la pieuvre à une extrémité prouve Satan à l'autre.

Il est certain que le méchant à un bout prouve à l'autre bout la méchanceté. » (1)

« Qui croit au soleil doit croire à l'ombre. Le diable est la nuit de Dieu ». (2) Entendons bien que cette nuit totale déborde infiniment notre nuit visuelle : le monde sensible ne représente plus ici que l'aspect le plus grossier et le plus immédiat d'une réalité qui s'étend par delà les formes achevées, jusque dans « les possibles » ; l'obscurité croissante des espaces correspond à l'horreur croissante des monstres ; l'une exprime matériellement l'autre, et nous pouvons imaginer quelque part « dans le nadir livide », plus bas que les « mondes des terreurs », infiniment plus bas que le nôtre, un foyer central où le Mal « dégorge une vapeur monstrueuse qui vit », et où se trouve, comme le dit la Bouche d'ombre,

Un affreux soleil noir d'où rayonne la nuit !

Ainsi « l'enfer existe, et la terre en fait partie ; elle est le monde *inférieur*, le lieu d'épreuve. » (3) L'homme semble

(1) *Travailleurs de la Mer*, p. 210-211.

(2) *L'Homme qui rit*, T. II, p. 42. Cf. Cheneau : « Si Dieu est la lumière, Satan est mystère, parce que ce sont les deux opposés. » (*Troisième et dernière alliance*, p. 58.)

(3) Propos de Victor Hugo recueillis par Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*.

« un repris de justice divine » ; il n'y a pas d'heureux ici-bas, mais seulement des lumineux et des ténébreux. ⁽¹⁾ La contemplation de la nuit nous a menés au même point que nos réflexions sur les bêtes. Épreuve et contre-épreuve s'accordent à nous montrer un monde châtié où nous expions, sans doute, des fautes antérieures à notre naissance. Reste à savoir le pourquoi de ces fautes. Le problème se pose de plus en plus nettement : il n'est pas résolu. Le mal est un châtement : il se justifie dans la mesure où ce châtement est mérité. Mais quel a été notre crime ? qu'est-ce qui le nécessitait ? Enigme immémoriale, qui grandit encore à mesure que l'horreur de notre cage s'accroît.

III

L'Ane pose le problème, pour autant qu'il intéresse l'ensemble de notre destinée :

Savoir si l'alchimiste inconnu, le Voilé,
 Soude en ce creuset morne appelé sépulture
 Le monde antérieur à la sphère future ;
 Si vous fûtes jadis, si vous fûtes ailleurs
 Plus beaux ou plus hideux, plus méchants ou meilleurs ;
 Si l'épreuve refait à l'âme une innocence ;
 Si l'homme sur la terre est en convalescence ;
 Si vous redeviendrez divins au jour marqué ;
 Si cette chair, limon sur votre être appliqué . . .

N'est que le pansement d'une ancienne blessure . . . ⁽²⁾

Mais, pour répondre, il faut déborder ces considérations personnelles. Il faut regarder Dieu en lui-même. Dieu est parfait ; il est le Tout ; et pourtant — auraient dit les martinistes — il « émancipe » d'autres êtres. Comment cela se peut-il ? S'ils n'étaient inférieurs à lui, ils se con-

⁽¹⁾ *Les Misérables*. T. IV, p. 286-287 (Ed. Hetzel).

⁽²⁾ *L'Ane*, p. 283.

fondraient avec lui ; ils se distinguent de lui par tout ce qu'ils ont de moins que lui ; et la diversité de leurs imperfections les différencie. Le Mal, l'imperfection tout au moins, résulte du dessein créateur même.

... Dieu n'a créé que l'être impondérable.
 Il le fit radieux, beau, candide, adorable,
 Mais imparfait ; sans quoi, sur la même hauteur,
 La créature étant égale au Créateur,
 Cette perfection, dans l'infini perdue,
 Se serait avec Dieu mêlée et confondue,
 Et la création, à force de clarté,
 En lui serait rentrée et n'aurait pas été.
 La création sainte où rêve le poète,
 Pour être, ô profondeur ! devait être imparfaite.
 Donc, Dieu fit l'univers, l'univers fit le mal. (1)

Cependant le mal à son tour modifie l'être qui le renferme : il l'alourdit, et de sa « gravitation morale » naît une pesanteur physique ; plus l'être se dégrade, plus une enveloppe épaisse lui devient nécessaire :

... Or, la première faute
 Fut le premier poids.
 Dieu sentit une douleur,
 Le poids prit une forme . . .
 Puis, tout alla s'aggravant, (2)
 Et l'éther devint l'air, et l'air devint le vent ;
 L'ange devint l'esprit, et l'esprit devint l'homme.
 L'âme tomba, des maux multipliant la somme,
 Dans la brute, dans l'arbre, et même, au-dessus d'eux,
 Dans le caillou pensif . . .
 Le mal, c'est la matière.

(1) *Ce que dit la Bouche d'ombre (Contemplations).*

(2) Notons ce mot, pris ici dans un sens presque étymologique : « s'aggravant » signifie à la fois « empirant » et « s'alourdissant ».

La métaphysique nous explique ainsi ce que nous constatons dans la nature. Ses analyses, plus ou moins approfondies, sont familières aux occultistes. Pour les swedenborgiens, « tout naît d'émanations divines descendues par degrés et par périodes de degrés jusqu'au plus bas de la nature » ; ces émanations forment l'âme raisonnable, donnent naissance à l'instinct animal, et prêtent leur énergie à « tout appétit », à « toute force attractive, dans les êtres inférieurs ». (1) Cahagnet, l'année avant celle des *Contemplations*, insistait : Dieu accorde la liberté « aux parties lumineuses semées par lui » ; dès l'origine, cependant, elles « en prirent à leur aise », et « il rassembla alors le troupeau épars et l'enferma dans un cercle qu'il ne put franchir. Ce cercle fut l'état matériel ». (2) Mais Victor Hugo rappelle davantage Alexandre Weill et ses réflexions sur l'origine du mal ; (3) il rappelle surtout l'abbé Constant. Le futur Eliphaz Lévi, s'inspirant lui-même du Mapah, dépeignait la révolte de Lucifer comme la source première de la vie : il fallait les ténèbres pour équilibrer la lumière, la négation libératrice pour donner son mouvement à l'univers ; l'exil du Rebelle n'est qu'une épreuve à laquelle le Verbe divin se soumit à son tour :

« Quand tout était lumière, la lumière n'était nulle part ; elle remplissait le sein de Dieu qui était en travail pour l'enfanter.

Et lorsqu'il dit : « Que la lumière soit ! » il permit à la nuit de repousser la lumière, et l'univers sortit du chaos.

(1) *La Nouvelle Jérusalem*, T. III, p. 103 (1540).

(2) Cahagnet, *Encyclopédie magnétique spiritualiste*, T. II, p. 224 (1856).

(3) « Pour être tout-puissant, il fallait des êtres moins puissants ; pour être seul grand, il fallait des créatures moins grandes » (Weill, *Mystère de la Création*, p. 45, cités dans Saurat, *La Religion de Victor Hugo*, p. 72).

La négation de l'ange qui, en naissant, refusa d'être esclave, constitua l'équilibre du monde, et le mouvement des sphères commença.

Et les espaces infinis admirèrent cet amour de la liberté, assez immense pour remplir le vide de la nuit éternelle, et assez fort pour porter la haine de Dieu.

Mais Dieu ne pouvait haïr le plus noble de ses enfants, et il ne l'éprouvait par sa colère que pour le confirmer dans sa puissance.

Aussi le Verbe de Dieu lui-même, comme s'il eût été jaloux de Lucifer, voulut-il aussi descendre du ciel et traverser triomphalement les ombres de l'enfer.

Il voulut être proscrit et condamné ; et il médita d'avance l'heure terrible où il crierait, à l'extrémité de son supplice : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Comme l'étoile du matin précède le soleil, l'insurrection de Lucifer annonça à la nature naissante la prochaine incarnation de Dieu.

Peut-être Lucifer, en tombant dans la nuit, entraîna-t-il une pluie de soleils et d'étoiles par l'attraction de sa gloire !

Peut-être notre soleil est-il un démon parmi les astres, comme Lucifer est un démon parmi les anges.

C'est pourquoi, sans doute, il reste calme en éclairant les horribles angoisses de l'humanité et la lente agonie de la terre, parce qu'il est libre dans sa solitude et qu'il possède sa lumière. » (1)

Vu sous cet angle, on peut à peine dire que le Mal soit. Satan engendre l'ange Liberté qui le rachète. Il est « porte-flambeau », comme Voltaire, « étoile du grand matin » révolutionnaire. (2) Certains « lucifériens », aux approches

(1) Constant, *le Testament de la Liberté* (1848), p. 4-5.

(2) Réponse de Victor Hugo à un appel lancé en 1867 pour éle-

de 1848, s'en tiennent là. Symboliquement ou non, ils saluent « celui à qui l'on a fait tort », — je cite *Consuelo*, — la « lampe des inventeurs », le « confesseur des pendus et des conspirateurs », — je cite Baudelaire. Lucifer s'identifie pour eux au Saint-Esprit. (1) Il ne fait « qu'un même tout » avec le Christ son frère, et « son type », qui sera personnifié comme l'a été le type du Christ, « couronnera l'œuvre sur la terre ». (2) Ainsi le problème du mal se volatilise. Le mal n'est plus qu'apparence : « tout ce qui nous semble mauvais, dit encore l'abbé Constant, est un bien qui naît laborieusement ». (3) — Victor Hugo n'admettra pas tel quel cet optimisme radical : il s'est trop penché sur les misères et sur la nuit ; du moins s'explique-t-il la possibilité du mal initial, et il constate, en même temps que le mal détermine son propre remède.

Nous pouvons, maintenant, en revenir à considérer la matière. Cette métempsychose que nous avons devinée s'expliquera. Tous les êtres résultent d'un acte : les formes corporelles ne font que traduire des volontés, bonnes ou mauvaises ; les pensées vivent, tout comme nos passions, « héritage d'une vie antérieure », selon Boucher de Perthes. (4) Notre corps, pure apparence, « s'épaissit sur notre lumière ou sur notre ombre ». (5) Mais cette lumière, cette ombre, ces passions, l'ont fait naître. Nous sommes nés hommes parce que l'imperfection de notre âme exigeait

ver une statue à Voltaire (Rudwin, *Satan et le satanisme dans l'œuvre de Victor Hugo*, p. 72).

(1) Flora Tristan, *L'émancipation de la femme* (1845), p. 37.

(2) *Paroles d'un somnambule*, dans Olivier, *Traité de magnétisme* (1847), p. 338-339.

(3) Constant, *la Bible de la Liberté* (1840), reproduit dans son *Catéchisme de la Paix* (1846), p. 202.

(4) Cabagnet, *Du traitement des maladies* (1851), p. 140 ; Boucher de Perthes, *De la création*, T. I (1839), p. 417.

(5) *Traailleurs de la Mer*, p. 57.

une enveloppe humaine. Arrêtés à ce point de notre descente, nous voyons autour de nous, sous un vêtement plus ou moins grossier, les myriades de créatures qui se sont fixées plus haut ou plus bas :

Tout fait, germe. Et la vie est un flanc qui conçoit,
 Quoi ? La vie à venir. Tout être, quel qu'il soit,
 De l'astre à l'excrément, de la taupe au prophète,
 Est un esprit traînant la forme qu'il s'est faite. (1)

D'ailleurs notre arrêt demeure momentané. Si notre malheur à tous « c'est d'être nés », si notre vie nous emprisonne, elle le fait dans un équilibre instable que modifie chacun de nos gestes. Prenons garde : « nous pesons », et la mort nous plongera dans le courant où nous enfoncerons à la profondeur commandée par notre poids. Nous nous sommes fait notre sort présent ; nous nous préparons notre existence future. Notre densité morale, augmentant ou diminuant, nous rapprochera de Dieu ou de la bête. (2) Evitons même les petites fautes, dont l'accumulation finit par nous alourdir autant qu'un crime. (3) Cette souffrance universelle, qui nous scandalisait, nous apparaît désormais comme une expiation, et sa nature s'adapte à la nature de chaque méchanceté :

Tout méchant
 Fait naître en expirant le monstre de sa vie
 Qui le saisit. (4)

Victor Hugo n'avait pas besoin des tables tournantes pour énoncer semblable théorie. Mais elles y insistaient.

(1) *Dieu*, p. 483.

(2) Cf. Delaage : « Tandis que, par une épuration successive, les fils de l'éternité gravitent vers Dieu, les fils du temps, par une corruption successive, se dégradent et se laissent envahir par la bestialité. » (*Le Monde occulte*, p. 117).

(3) *A ceux qui font de petites fautes (Toute la lyre)*.

(4) *Ce que dit la Bouche d'ombre (Contemplations)*.

« Triboulet, disait Moïse, a péché en riant, il a été condamné à rire. Le marquis de Sade a péché en blasphémant, il est rivé à son blasphème. Judas a péché en trahissant, il est prisonnier de la trahison. Caïn a péché en tuant son frère, il est au carcan de son meurtre. » (1) Eschyle reprenait avec force, au cours d'une séance où n'assistait pas le poète :

Dans les mondes punis, dans le monde où vous êtes,
 Noir cachot dont le doute a forgé les barreaux,
 Les êtres animés, les hommes et les bêtes
 Sont tous des condamnés et sont tous des bourreaux.
 . . . La justice divine a fait ainsi le crime,
 Il devient le remords dans le même moment,
 Le meurtrier soudain se transforme en victime,
 Le crime est le fourreau d'où sort le châtement. (2)

Thème inépuisable pour l'imagination lyrique. Si nous le rapprochons de la métempsycose hindoue, nous pourrions l'orchestrer à cœur-joie ; nous reconnâtrons le forfait à la nature du châtement ; nous suivrons le méchant à la piste, identifiant l'ortie avec Ganelon, le loup avec Verrès, le ver de terre avec Cléopâtre ; nous viderons, pêle-mêle, les dictionnaires d'histoire et les dictionnaires de zoologie ; par une figure de style nouvelle, nous accolerons le nom propre et le substantif qui lui correspond, nous exprimerons, en un seul mot composé, cette fusion de l'âme et de la bête, nous parlerons de « l'hyène Atrée » et de « l'épine Caïphe » et du « volcan Alaric » ; la métaphore cessera d'être une image pour devenir une réalité. Lorsque la pieuvre dévore Clubin, c'est, réellement et non plus symboliquement, une hypocrisie qui en exécute une autre, un vice devenu fatal qui sert de bourreau au même vice

(1) G. Simon, *Chez Victor Hugo, les tables tournantes de Jersey*.

(2) *Ibid.* p. 19. (Séance du 7 février 1854).

resté libre. Ainsi la vie se substitue à la rhétorique. Conscients de cette vie dans notre vocabulaire lui-même, nous le chargerons de sens, et le moindre objet deviendra pour nous le signe tangible d'une idée : la nature ne sera plus une vague déité, bienveillante ou cruelle, mais une collection d'esprits captifs, témoins impuissants de nos fautes. Plus elle semble inerte et plus nous frémirons. Si la pierre ne laisse paraître aucun tressaillement, c'est que son étau resserre le criminel au point de l'immobiliser tout à fait : un tel supplice atteste la monstruosité des condamnés :

Ces bandits sur la terre ont fait une tempête ;
 Etant montés plus haut dans l'horreur que la bête,
 Ils sont tombés plus bas. (1)

Nous-mêmes, qui désirons le bien mais qui cédon au mal, qui sommes rivés au sol et limités dans nos connaissances, nous subissons la loi d'une prison à peine moins noire et moins écrasante ; notre pensée se marie à notre chair comme celle de Tibère se fond en un rocher ; et nous comprenons mieux pourquoi cette chair, qui nous dégoûte, colle à nous :

Créature plaintive,
 Ne sens-tu pas en toi comme une aile captive ?
 Sous ton crâne, cerveau muré, ne sens-tu pas
 Comme un ange enfermé qui sanglote tout bas ?
 Qui meurt, grandit. Le corps, époux impur de l'âme,
 Plein des vils appétits d'où naît le vice infâme,
 Pesant, fétide, abject, malade à tous moments,
 Branlant sur sa charpente affreuse d'ossements,
 Gonflé d'humeurs, couvert d'une peau qui se ride,
 Souffrant le froid, le chaud, la faim, la soif aride,
 Traîne un ventre hideux, s'assouvit, mange et dort.
 Mais il vieillit enfin, et, lorsque vient la mort,

(1) *Œuvres dans la nuit (Contemplations).*

L'âme, vers la lumière éclatante et dorée,
S'envole, de ce monstre horrible délivrée. (1)

La mort détruit notre cachot. Loin d'anéantir, elle délivre, dans un sens beaucoup plus strict que ne le supposait le spiritualisme lamartinien. Elle marque la fin d'une incarcération. Durant celle-ci, nous pouvons acquérir des droits à une situation meilleure : bons ou mauvais, nous nous taillons notre destinée à venir. « Tout être se rachète ou tout être se vend . . . La loi vient de derrière la vie, et derrière la mort continue ». (2) La série des métamorphoses s'enchaîne. Celle que nous traversons sous le nom d'hommes a son importance toute particulière, si, comme nous l'avons déjà constaté, elle seule, en raison même de nos doutes, nous assure la liberté morale : et c'est le moment de nous rappeler que dans le système de l'abbé Constant, la chute de Lucifer s'accompagne du rachat par l'Etoile Liberté. Victor Hugo n'oublie pas plus cette deuxième partie que la première ; elle justifie, en définitive, l'existence de la souffrance et même du Mal, celle du châtement aussi bien que du crime ; elle permet de couronner une cosmologie fort sombre par des perspectives résolument optimistes.

(1) *Contemplations*, V, XXVI.

(2) *Dieu*, p. 430.

IV

LA RÉDEMPTION PAR LA BONTÉ

I. *Nature, Amour. Solution du problème de la Chair.*
II. *Hésitations au sujet de Dieu.* III. *Progrès, Liberté.*
Solution du problème du Destin. IV. *La Mort et la rédemption individuelle ; la Fin de Satan et la rédemption de l'univers.*

I

Lorsqu'il s'interroge, Victor Hugo ne mérite certes pas le reproche de banalité. Aucun des romantiques ne lui ressemble. La nature, qu'ils adorent, devient à ses yeux une géhenne. Amplifiant les indications que lui fournissent les mystiques, il se bâtit un système écrasant. Mais il se contente de réponses faciles. Ces réponses, il les trouve autour de lui, dans l'atmosphère générale de l'époque, et chez les illuminés religieux ou sociaux qui participent eux-mêmes de cette atmosphère ; elles ont traîné, depuis, dans le vocabulaire électoral ; il s'en empare, car il a besoin d'optimisme, et, comme c'est un stimulant qu'il leur demande, il leur conserve, le plus souvent, un aspect rudimentaire et naïf. Malgré tout, il reste bien en deçà des exagérations contemporaines ; et ses efforts pour coordonner ses doctrines encourageantes ou tristes ne manquent pas d'ingéniosité.

Il a partout rencontré le Mal : mais qu'est-ce que le mal ? savons-nous toujours le distinguer du bien ?

n'hésitons-nous pas, devant ces « occultations redoutables de Dieu »⁽¹⁾ qui étourdissent notre vue ? Peut-être toutes les souffrances ne sont-elles « qu'un envers » et nous dérobent-elles « la face de la création ».⁽²⁾ Rançon nécessaire du progrès, elles l'accompagnent, mais ces à côtés ne doivent pas nous faire oublier le principal.⁽³⁾ Seul l'Inconnu sait à quoi tend l'éternelle peine de la mer.⁽⁴⁾ Nous ne nous trompons pas, cependant, lorsque nous espérons un secours contre la tempête, ni lorsque, devant la beauté de la nature, nous sentons notre cœur se dilater.

La nature vit. Animaux, plantes, buissons, tout y frémit au même titre, tout partage des sentiments semblables aux nôtres. L'espace « est rempli d'oreilles sous la tombe, et d'yeux dans les ténèbres » ;⁽⁵⁾ les méchants jetés sur notre globe s'efforcent de parler, éveillant ainsi « les songes vains du bonze et de l'augure ».⁽⁶⁾ Cet animisme a des côtés lugubres ; Victor Hugo les a longuement contemplés ; mais il en voit d'autres. Si la nature, « toujours en dialogue avec l'esprit de l'homme, lui donne à déchiffrer les animaux », ces signes peuvent quelquefois exprimer un patois, mais d'autres fois un « langage altier et splendide ».⁽⁷⁾ « Ces champs sont bonnes gens », soupirait le poète entrant en exil.⁽⁸⁾ En vérité, les êtres qu'emprisonne la métempsycose voient et conseillent le Bien par le fait de leur châtement lui-même : ils souffrent, mais

(1) *Quatre vents de l'esprit*, p. 25 (Ollendorff).

(2) *Travailleurs de la Mer*, p. 342 (Ollendorff).

(3) *Contemplations*, VI, XIX.

(4) *Travailleurs de la Mer*, p. 61 (Hetzl).

(5) *Contemplations*, VI, III. Voir, sur la portée de cet animisme, les remarques de M. Joseph Vianey dans son édition des *Contemplations*, notamment T. I, p. XLI et T. III, p. 101.

(6) *Ce que dit la Bouche d'ombre* (*Contemplations*).

(7) *La chouette* (*Contemplations*).

(8) *Entrée dans l'exil* (*Quatre vents de l'esprit*).

bénissent la main qui rétablit l'ordre en les frappant ; leur géôle est en même temps une chapelle, où la lune montante figure à bon droit une hostie,⁽¹⁾ et la terre, « livre austère, poème éternel », vaut une Bible.⁽²⁾

Elle paraît mystérieuse, et pourtant elle se déchiffre. Si le sphinx levait sa patte, « on trouverait ce mot : Amour ».⁽³⁾ Attachons-nous à ce qui charme : il y a une éthique du beau et du laid ; « dans l'absolu, être hideux, c'est haïr », et d'autre part « la beauté fait du bien en étant belle ».⁽⁴⁾ Ouvrons nos cœurs. Et sans doute il vaut mieux que l'amour s'adresse aux âmes : rien n'égale ces caresses angéliques des enfants, ce « mariage d'âmes consommé en pleine innocence », ces « anticipations sur le ciel » qui rassemblent, « nus et côte à côte », deux tout-petits dans un même berceau ;⁽⁵⁾ ici la chair perd sa flétrissure, la tendresse reste chaste sans même le savoir ; on imaginera sur ce modèle l'étreinte définitive d'outre-tombe, « ce divin baiser dans l'azur quand il n'y a plus dans le moi que de la lumière ».⁽⁶⁾ Nous pouvons nous efforcer, durant notre vie adulte, de lui donner un pendant, de développer en nous l'amour qui sublimise et non l'amour qui tue.⁽⁷⁾ Mais l'impureté nous guette. Faut-il nous en affliger outre-mesure ? Elle nous répugne : et pourtant, ce « moment de corruption céleste » qui transforme nécessairement l'amour juvénile en amour nuptial, ne répond-il pas à une intention divine ? son ivresse n'a-t-

(1) *Religio (Contemplations)*.

(2) *Contemplations*, III, VIII. Tous ces poèmes, datant de 1854 et de 1855, sont absolument contemporains des précédents.

(3) *Ténèbres (Légende des Siècles)*.

(4) *Travailleurs de la Mer* (Hetzl), p. 58, 200.

(5) *L'Homme qui rit* (Hetzl), I, p. 263-264 ; II, p. 426.

(6) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 268.

(7) *Les Misérables* (Hetzl), IV, p. 319.

elle pas quelque chose de sacré ? n'y céderons-nous pas, et, sans nous attarder à ce « dégoût des réalités » qu'Éliphas Lévi stigmatisera plus tard,⁽¹⁾ n'écouterons-nous pas Saint-Simon, Fourier, tous leurs semblables, lorsqu'ils proclament à l'envi « que la chair et l'âme sont également saintes » ?⁽²⁾

Le printemps est complice de nos sensualités. Il marie en lui tous les êtres. La nature aime ; elle conseille d'aimer ; la vieille sagesse épicurienne, que Victor Hugo retrouve maintenant avec délices, remplit les *Chansons des rues et des bois*, et s'étale un peu partout, côte à côte avec les thèmes les plus graves.⁽³⁾ La nature, qui fait l'amour en notre présence sans se gêner, donne une leçon à nos hypocrisies.⁽⁴⁾ « La nudité d'un lys est pudique, la nudité d'une femme ne l'est pas » : morale absurde.⁽⁵⁾ Avons-nous le droit de contredire ainsi Dieu ? Il « sourit dans l'azur »⁽⁶⁾ à notre joie, et, quoi que nous en ayons dit, nous ne faisons pas du tout « rougir là-haut quelque passant des cieux » :

Le grand hymen panique est fort dévergondé ;
Des sueurs du plaisir mai ruisselle inondé ;
Toute fleur en avril devient une cellule
Où la vie épousée et féconde pullule
Et que protège à tort le ciel mystérieux . . .⁽⁷⁾

Le mage chante, sans déchoir, les gaudrioles et les ribottes. Lever un cotillon n'a jamais rien de trivial :

(1) Cf. son *Grand Arcane*, p. 15-17.

(2) Ainsi parle Flora Tristan dans *Méphis*, T. I, p. 175.

(3) Voir notamment *les Travailleurs de la Mer*, p. 334-335, *L'Homme qui rit*, T. II, p. 87, toute une partie des *Contemplations* et des recueils posthumes.

(4) *Contemplations*, I, XXVII.

(5) Préface inédite des *Misérables*.

(6) *A J. de S. laboureur à Yvetot (Quatre vents de l'esprit)*.

(7) *L'Ane*, p. 324.

Jeanneton vaut Chloé, les amours ancillaires valent celles de Juliette qui valent celles d'Adèle ; toujours c'est la même communion avec les gestes de la nature. Même la pègre traduit par l'amour son idéal.⁽¹⁾ Les « voix » du poète encouragent cette ritournelle : « la sainte n'a pas plus raison devant Dieu que la houri », lui disait Mahomet,⁽²⁾ paraphrasant — à rebours — les *Deux sœurs de charité* de Béranger ; et la nature, ce sépulcre, exhale à son oreille le même soupir :

Que dit-il, le brin d'herbe ? et que répond la tombe ?
 Aimez, vous qui vivez ! On a froid sous les ifs.
 Lèvre, cherche la bouche ! aimez-vous ! la nuit tombe ;
 Soyez heureux pendant que nous sommes pensifs.
 Dieu veut qu'on soit aimé. Vivez ! faites envie,
 O couples qui passez sous le vert coudrier.
 Tout ce que dans la tombe, en sortant de la vie,
 On emporta d'amour, on l'emploie à prier.⁽³⁾

Foin des « erreurs stupides » qui veulent interdire « l'amour aux seins d'albâtre ». ⁽⁴⁾ Le baiser, cette chose « où Dieu met le plus de son verbe et l'homme le plus de sa chair », soutient la comparaison avec l'œuvre d'Orphée, de Zoroastre, — et Victor Hugo ne craint pas d'ajouter : avec celle du Christ.⁽⁵⁾ Même l'amour physique sanctifie. Lui qui régénère la courtisane pour peu qu'il soit sincère, il est un sacrement, le rite central du culte éternel que la nature célèbre dans son temple. « Aimer la femme, c'est prier Dieu » ;⁽⁶⁾ dans la nuit de noces, « l'amant

(1) Reliquat des *Misérables*, p. 540.

(2) G. Simon. *Chez Victor Hugo, les tables tournantes de Jersey*, p. 114.

(3) *Crépuscule (Contemplations)*.

(4) *L'Art d'être grand-père*, p. 226.

(5) *Psyché (Chansons des Rues et des Bois)*.

(6) *L'Art d'être grand-père*, p. 178. Cf. en sens inverse telle

est prêtre » ;⁽¹⁾ l'union des corps et celle des âmes, l'Amour sous toutes ses formes, c'est le premier moyen qui nous est donné pour secouer notre misère, c'est le remède que les coupables ont méconnu et que les châtiés voudraient nous enseigner tant bien que mal, c'est l'intermédiaire par lequel, au delà de la nature gracieuse ou lugubre, nous pouvons aller jusqu'à Dieu :

Car l'hostie et l'hymen, et l'autel et l'alcôve
Ont chacun un rayon sacré du même jour.⁽²⁾

II

Qu'est-ce donc que Dieu ? Le poète hésite à le définir.

Il croit en lui, et il le croit bon. Toute son œuvre postule cette bonté. Elle n'aurait aucun sens s'il admettait un instant, comme Vigny, la possibilité d'un Créateur impitoyable. Son angoisse tient seulement à ses efforts pour concilier la bonté divine avec l'existence du Mal. A l'occasion, il égratigne les athées qu'il rencontre parmi les révolutionnaires. Nul n'est plus éloigné du matérialisme. En revanche, ses familiers ont cru pouvoir lui attribuer « cette religion de la nature qui a souvent rendu, dans la première partie du dix-neuvième siècle, le spiritualisme si flottant et si voisin du panthéisme ». ⁽³⁾ Entre l'univers et Dieu, malgré sa théorie de l'expiation, ses formules n'arrivent guère à marquer nettement la différence.

Il s'en est tenu longtemps à des images banales. Le monde, temple d'un Dieu personnel, célèbre sa gloire, et nous fait participer à son bonheur :

lettre de Juliette Drouet citée par Guimbaud, *Victor Hugo et Juliette Drouet*, p. 75.

(1) *Les Misérables*, T. V, p. 364 (Hetzl).

(2) *L'amour (Légende des Siècles)*.

(3) Camille Pelletan, *Victor Hugo homme politique*, p. 37.

C'est Dieu qui remplit tout. Le monde, c'est son temple,
 Œuvre vivante, où tout l'écoute et le contemple.
 Tout lui parle et le chante. Il est seul, il est un !
 Dans sa création tout est joie et sourire,
 L'étoile qui regarde et la fleur qui respire,
 Tout est flamme et parfum !⁽¹⁾

Ensuite, à ses yeux, le spectacle du monde s'est assombri, et pourtant il hésite davantage. Il croit maintenant que la nature et Dieu sont intimement liés. La création, « tout cet ensemble obscur, végétation sainte, compose en se croisant ce chiffre énorme : Dieu » ; « la nature se-crète la notion de Dieu » ;⁽²⁾ et si nous essayons de préciser, si nous quittons ce terrain des « notions » pour nous aventurer sur celui des réalités, nous dirons, par exemple, que « le monde dense c'est Dieu », et que « Dieu dilaté, c'est le monde » ;⁽³⁾ nous dirons que les deux infinis doivent avoir leur moi, que « le moi d'en bas c'est l'âme », que « le moi d'en haut c'est Dieu » ;⁽⁴⁾ ou bien encore nous dirons de la nature que « monde, elle est la nature », et qu' « âme, on l'appelle Dieu ». ⁽⁵⁾ Ces deux expressions, « âme de l'univers » et « moi de l'Infini », nous plairont tout particulièrement. Elles suggèrent, entre le Cosmos et son créateur, des rapports analogues à ceux du corps et de l'esprit ; elles nous aident à comprendre les souffrances de la nature, puisque notre chair aussi souffre et se décompose sans contaminer l'âme ; elles indiquent une relation étroite qui pourtant ne signifie pas une identité.

(1) *Pan (Feuilles d'Automne)*.

(2) *Contemplations*, III, VIII ; *Post-Scriptum de ma vie*, p. 258.

(3) *William Shakespeare*, p. 30.

(4) *Les Misérables*, T. II, p. 384 (Hetznel).

(5) *A l'homme (Légende des Siècles)*.

Il nous arrivera de nous hasarder plus loin. Parfois, sous la plume de Victor Hugo, ces distinctions s'évanouissent. Tout en sauvegardant la diversité de l'âme individuelle, il la montrera pénétrée par l'âme unique ;⁽¹⁾ au cours de ses méditations sur la charité due aux bêtes, il se demandera si le ver, que l'on écrase, ne tient pas à Dieu ;⁽²⁾ il écrira le *Satyre*, cet hymne où la Divinité cosmique et totale s'oppose aux idoles anthropomorphiques :

Pourquoi mettre au-dessus de l'Être, des fantômes ?

... Place au rayonnement de l'Âme universelle !

Un roi c'est de la guerre, un dieu c'est de la nuit.

Liberté, vie et foi, sur le dogme détruit !

Partout une lumière et partout un génie !

Amour ! tout s'entendra, tout étant l'harmonie !

L'azur du ciel sera l'apaisement des loups.

Place à Tout ! Je suis Pan ; Jupiter, à genoux !⁽³⁾

Peut-être ici la parole dépasse-t-elle la pensée. On a d'ailleurs fait observer que dans sa vieillesse Hugo tend à retrouver ses positions d'avant 1854.⁽⁴⁾ Il redevient déiste. Ses sarcasmes contre le dogme rendent même un son voltairien. Ils restent compatibles, cependant, avec son mysticisme antérieur ; c'est au nom de la Religion qu'il a toujours attaqué les religions ; son panthéisme même lui faisait railler, assez lourdement, la Trinité.⁽⁵⁾ Au total, son vocabulaire change peu. Jusqu'au bout, il lui arrivera d'identifier Dieu avec « la vie universelle ». ⁽⁶⁾ A moins que, s'inspirant des socialistes, il ne « rentre

(1) *Dieu*, p. 493.

(2) *Le Pape*, p. 362.

(3) *Le Satyre (Légende des Siècles)*.

(4) *Légende des Siècles*, éd. P. Berret, T. II, p. XLI.

(5) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 236.

(6) *Actes et Paroles*, T. III, p. 387-388 (1874).

chez Dieu, c'est-à-dire chez l'homme », (1) et qu'une telle formule, aussi floue que les précédentes, ne paraisse admettre l'immanence divine au sein de notre propre espèce.

III

Rejoindre Dieu, ce sera donc obéir à l'Amour que nous conseille la Nature, et faire rayonner cet Amour à travers la société.

La France, en 1848, croit vivre à cet égard un moment « palingénésique ». La loi du Christ fructifie enfin. Une troisième révélation, celle qu'attendaient vaguement les illuminés du XVIIIème siècle, vient achever l'œuvre rédemptrice par l'avènement de l'Esprit-Saint. Aujourd'hui, « Dieu, c'est le peuple », dit Caillaux ; le Verbe, dit Esquiros, « doit un jour se faire peuple dans tous les hommes » ; (2) « le Christ sera désormais vivant et glorieux », (3) annoncent des fouriéristes qui se réclament de Joseph de Maistre : « toutes les nations seront sœurs, tous les hommes seront frères », et, pour citer à son tour Delaage, « il n'y aura plus ici-bas qu'une patrie, le monde ; qu'une famille, l'humanité ». (4) Cet espoir immense enflamme tous les cœurs. De tous les points de l'horizon, les déclarations passionnées convergent. Les saint-simoniens, eux aussi, présagent à leur façon l'accomplissement de la « grande unité catholique » ; les swedenborgiens encouragent leurs lecteurs à reconquérir l'âge d'or ; les magnétiseurs considèrent « l'ère où nous entrons comme le règne de l'esprit qui assure la foi en l'appuyant sur la science ». (5) Confrontés avec ces enthousiasmes, ceux de Victor Hugo

(1) *Le Pape*, p. 15.

(2) Esquiros, *l'Évangile du Peuple*, p. 145.

(3) A. Colin, *le Clergé et la Politique (les Docteurs, le Clergé et l'État)*, p. 33).

(4) Delaage, *Mystères des Sociétés secrètes* (1852), p. 12-13.

(5) Ch. Richard, *les Lois de Dieu et l'esprit moderne* (1858),

paraissent modestes : c'est qu'il n'a jamais tout à fait adopté le messianisme socialiste, et, lorsqu'après le coup d'Etat il mûrit ses idées, les événements le contraignent à refréner son optimisme.

Il espère, sans doute, « comme cela arrive à toutes les époques climatériques de la civilisation, quelque transformation divine de la formule religieuse aujourd'hui étroite et usée » ;⁽¹⁾ une nouvelle Eglise s'établira ; on en peut voir déjà les signes avant-coureurs. Mais Dieu restera Dieu. Lui substituer l'Humanité collective, ce serait adorer un « fantôme », un pur être de raison ; tout au plus concéderons-nous, sur le terrain moral, qu'elle représente un des échelons par lesquels nos affections élargies montent de la famille jusqu'au Tout-Puissant.⁽²⁾ Seule cette voie s'éclairera mieux. Les dogmes à venir nous dicteront notre conduite plutôt qu'ils ne satisferont nos curiosités abstraites. Comment faire disparaître le Mal, par quel moyen réaliser le commandement d'Amour que nous prescrit la Nature, voilà ce qu'ils révèlent ; tel est le sens de la formule révolutionnaire, Liberté, Egalité, Fraternité ; et c'est pourquoi, si usée soit-elle, le poète ne se lassera pas de la jeter en pâture à ses lecteurs.⁽³⁾ Il y ajoutera d'autres grands mots : Patrie, Progrès ; il prononcera même celui d'Harmonie, idéal qu'il lui arrivera de situer, en fouriériste, au terme de l'évolution humaine, plus haut que la civilisation, mais qu'il n'admettrait pas sans le compléter par la nécessité de « l'amour factieux ».⁽⁴⁾ Tout cela, l'Amour libérateur et la solidarité

p. 198 ; la *Nouvelle Jérusalem*, 25 mars 1838 ; Chardel, *Psychologie physiologique*, p. 325.

(1) *Préface philosophique des Misérables*, p. 386.

(2) *Quatre-vingt-treize*, p. 555.

(3) Cf. en particulier sa paraphrase dans le *Pape*, p. 91.

(4) L'expression est de la *Fin de Satan*, p. 227. — Voir aussi, dans *Là-haut (Légende des Siècles)*, le dialogue de l'étoile, symbole d'harmonie, avec la comète, symbole de liberté.

qui rapproche, poussée double et complémentaire, bouscule les préjugés, dissipe les ténèbres, et nous annonce notre triomphe définitif sur la matière :

Dieu fait par l'homme sur terre
Ce qu'il fait par l'ange aux cieux.

...La nature était terrible,
Sans pitié, presque sans jour ;
L'homme la vanne en son crible,
Et n'y laisse que l'amour.

Toutes sortes de lois sombres
Semblaient sortir du destin ;
Le mal heurtait aux décombres
Le pied de l'homme incertain ;

...Un flot de ténèbres passe
Sur la terre à tout instant ;

Mais des foyers y flamboient,
Tout s'éclaircit, on le sent...

L'autel n'ose plus proscrire,
La misère est morte enfin ;

...La guerre est une vaincue ;

...L'ignorance est terrassée...⁽¹⁾

On le voit : même dans ses tirades politiques, Victor Hugo ne perd jamais de vue sa métaphysique ; ses phrases impliquent des sous-entendus qui leur ôtent leur banalité ; nous pouvons sourire à la nomenclature des biens promis — et encore sa précision nous aide-t-elle à classer les idées du poète — mais, auparavant, il a défini clairement la mission qu'il assigne à l'Homme : filtrer la nature, la ramener à son essence, l'Amour, en la débarrassant du

(1) *L'ascension humaine (Chansons des rues et des bois).*

Mal qui l'encrasse, et lutter contre le Destin. Chaque problème se résout à son tour. A chaque interrogation correspond désormais une réponse. Nous retrouvons ici l'énigme que proposaient Fabre d'Olivet et Wronski, la lutte de notre liberté contre une Fatalité mauvaise : et Victor Hugo en déduit l'excellence de cette liberté, il y voit la marque d'une prédestination ; nous sommes désignés pour marquer une borne aux forces aveugles, pour leur arracher le monde à force d'énergie douloureuse ; le genre humain affranchi du Destin se transfigurera, deviendra « de plus en plus l'âme » ;⁽¹⁾ c'est de cet affranchissement, enfin proclamé consciemment, que va naître une ère nouvelle :

« La loi du progrès, c'est... que la Fatalité s'évanouisse devant la fraternité... Il n'y aura dans l'avenir ni ténèbres, ni coups de foudre, ni ignorance féroce, ni talion sanglant. Comme il n'y aura plus de Satan, il n'y aura plus de Michel. Dans l'avenir personne ne tuera personne, la terre rayonnera, le genre humain aimera... »⁽²⁾

Où tend ce progrès ? A Dieu sans doute, et Pelletan, qui en faisait la théorie, niait qu'il fût « confiné sur cette terre, ce théâtre d'un jour ».⁽³⁾ Il se traduit sous différentes formes. Ce sont celles que tout à l'heure Victor Hugo énumérait, et auxquelles se ramène, comme à autant de rubriques, toute sa philosophie de l'histoire : lutte contre l'intolérance des anciens temps, contre le sang versé, soit par les tyrans, soit par les conquérants, soit par les prêtres ; lutte contre la misère ; lutte contre l'ignorance. Sur ce dernier point tout au moins, les scien-

(1) *Le Satyre (Légende des siècles)*.

(2) *Les Misérables*, T. IV, p. 512 (Hetzl).

(3) E. Pelletan, *Comment les dogmes se régénèrent (les Dogmes, le Clergé et l'Etat)*, p. 19-20).

tistes du Second Empire ne le contredisaient pas. Il exprime avec force leur conviction la plus chère. Mais ce n'est pas, chez lui, culte exclusif de la science — au contraire, il en souligne les limites — c'est une foi qui trouve son point d'appui dans l'essence profonde des choses. « Le mal, c'est l'ignorance », comme le disaient les fouriéristes⁽¹⁾ : car ignorance égale ténèbres ; répandre le savoir équivaut à refouler la Nuit mauvaise ; le pouvoir moralisateur de l'instruction se déduit de sa définition même, et non d'une expérience quelconque. Nous nous tenons sur un tout autre terrain que l'histoire ou la sociologie. Et si nous parlons de « supprimer la misère », ⁽²⁾ nous justifierons ce but, avant tout, par le même genre de considérations : elles légitiment, à nos propres yeux, nos sensibilités spontanées ; « le mal, étant de l'ombre, est derrière la matière » ; combattre la misère, cela revient à « tourner la matière », à remplir notre devoir d'esprits ; ⁽³⁾ « la matière est la bête, l'homme est le dompteur » ; ⁽³⁾ à la limite, lorsque nous l'aurons subjuguée totalement, les prévisions les plus folles des fouriéristes deviendront possibles, rien ne s'opposera à ce que notre Science agisse sur les climats, à ce que notre charité sociale améliore jusqu'aux animaux. ⁽⁴⁾

Car notre mission rédemptrice ne saurait s'arrêter à nos semblables. La rédemption, comme l'expiation, doit embrasser l'univers entier. Il n'y a partout que des esprits, emprisonnés dans un caveau plus ou moins obscur : l'homme, qui jouit de sa liberté, a des responsabilités envers les êtres qui momentanément l'ont perdue. Le simple

⁽¹⁾ La formule est d'Hippolyte Renaud, dans son livre intitulé *Solidarité* (1845), que possédait Victor Hugo.

⁽²⁾ Reliquat des *Misérables*, p. 556.

⁽³⁾ *Ibid.* p. 558.

⁽⁴⁾ *Ibid.* p. 557.

contact d'un enfant avec des fauves, sa visite au Jardin des plantes, renferme une bénédiction : l'enfant sort du bleu, l'animal sort du chaos, « cette cave immonde dont le soupirail noir apparaît sous le monde », et toute la nature s'attendrit « quand l'âme blanche vient parler aux âmes noires ».(¹) Guérissons ces « âmes noires » par la douceur. Donnons-leur l'exemple ; évitons les cruautés inutiles. Dans sa folie, Victor Hennequin énonçait des enseignements dont Victor Hugo ne laisse pas de tirer profit :

« La Providence est juste à tous les degrés de la Création. Elle a des raisons pour donner au faisan doré son beau plumage ; ce n'est pas sans jugement qu'elle va loger telle âme inférieure dans le corps immonde du crapaud, accordant à cette autre les formes suaves de la gazelle ou du cheval. Les animaux se raffinent par la souffrance.

... O vous qui lisez ces lignes, ne tuez jamais, ne tuez rien au monde ; vous ne savez pas ce que c'est qu'un assassin devant Dieu ! Détruisez l'animal dangereux ; nourrissez-vous de l'animal destiné par le Créateur à vous nourrir... Mais, dans tous les cas où il est permis de tuer, point de tortures sans but ; écrasez le reptile, mais d'un seul coup. » (²)

Apitoyons-nous sur les déshérités, sur les êtres hideux, sur les Quasimodos de la nature : notre compassion les sauvera. Elle nous vaut, à nous-mêmes, des absolutions inestimables : le sultan Mourad reconnaît à sa mort qu'« un pourceau secouru pèse un monde opprimé ».(³) Elle augmente, sur terre, la somme du bien, et qui sait dans quelle mesure, en libérant un crabe, nous ne régénérons pas sa conscience engourdie ?

(¹) *L'Art d'être grand-père*, p. 91-95.

(²) Victor Hennequin, *Sauvons le genre humain*, p. 174-175.

(³) *Sultan Mourad (Légende des Siècles)*.

Je lui dis : Vis ! et sois béni, pauvre maudit !

Afin qu'il allât dire. . .

Que l'homme rend le bien au monstre pour le mal.⁽¹⁾

Pas plus qu'auparavant, il ne s'agit ici de sensiblerie. Victor Hugo formule une morale. Elle invite à l'action, non aux larmes, et se borne à tirer les conséquences de l'homogénéité des êtres vivants. En l'appliquant, les bêtes elles-mêmes parviennent à la sainteté. L'âne qui refuse d'écraser un crapaud « est plus saint que Socrate et plus grand que Platon » ;⁽²⁾ nous ne pouvons savoir si notre chien « n'a pas plus d'azur que nous dans le regard » ;⁽³⁾ eux aussi se transfigurent à la mort, et, si le poète rejette avec horreur l'évolutionnisme matérialiste, il accepte cet autre évolutionnisme, prôné par les mystiques, qui nous montre le progrès de l'âme à travers les réincarnations :

« La création est une ascension perpétuelle, de la brute vers l'homme, de l'homme vers Dieu. Dépouiller de plus en plus la matière, revêtir de plus en plus l'esprit, telle est la loi. A chaque fois qu'on meurt, on gagne plus de vie.

Les âmes passent d'une sphère à l'autre, deviennent de plus en plus lumière, se rapprochent sans cesse de Dieu.

. . . Le point de jonction est dans l'infini.

Se rapprocher toujours, n'atteindre jamais, c'est la loi de l'asymptote, c'est la loi de l'âme. »⁽⁴⁾

« Quiconque est bon, dit-il ailleurs — toujours à propos de son âne miséricordieux — quiconque est bon habite un coin du ciel ». Nous sommes arrivés, pour ainsi dire, à l'envers de l'hindouisme. Chaque être est déchu : soit ;

(1) *Contemplations*, V, XXII.

(2) *Le crapaud (Légende des Siècles)*.

(3) *Dieu*, p. 480.

(4) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 185-186.

mais chacun remonte lentement vers la perfection. Les divers étages de la vie, cachots superposés, représentent aussi bien une reconquête. Les méchants tombent : mais l'effort humain vers la Bonté, qui s'accélère, rendra ces chutes moins fréquentes ; peu à peu l'individu comme l'espèce se dégageront de leur gangue, et la portion de l'univers qu'ils habitent, puis l'univers entier, s'achemineront vers leur réunion définitive avec Dieu.

IV

Sur notre route, nous rencontrons un premier tournant : la Mort.

Elle ne perd nullement, à nos yeux, son caractère redoutable. Elle reste l'heure décisive où, détachée de ses liens corporels, l'âme bondit ou s'engloutit, obéissant au poids de ses œuvres. Peut-être même — Victor Hugo l'insinue au moins une fois — certaines créatures mal venues sont-elles détruites.⁽¹⁾ Mais il ne s'arrête pas à une telle hypothèse, et c'est aussi une seule fois, dans sa vieillesse, en présence d'un auditoire mêlé, qu'il admettra la réapparition « sous la forme idée » du « flambeau qui était un homme ».⁽²⁾ Ses formules ordinaires sont moins rationalistes. Il reconnaîtrait volontiers « un moi latent, source et foyer de nos existences successives, racine de nos épanouissements alternatifs, âme centrale qu'après chacune de nos morts nous retrouvons dans les profondeurs de l'infini ».⁽³⁾ Ce moi nous permettrait de nous recueillir, entre nos incarnations temporaires, et constituerait notre véritable personnalité :

(1) *Ibid.* p. 188.

(2) Discours prononcé aux obsèques de George Sand, 10 juin 1876 (*Actes et Paroles*, T. III, p. 287).

(3) Préface philosophique des *Misérables*, p. 369.

« Un homme dort. Il fait un rêve... A son réveil, il se retrouve... »

Ainsi de la vie. Ainsi de toutes les vies terrestres que nous pouvons être condamnés à traverser. Les vies planétaires sont des sommeils. Les vies peuvent n'avoir aucun lien entre elles, pas plus que les rêves de nos nuits.

Le moi qui persiste après le réveil, c'est le moi antérieur et extérieur au rêve. Le moi qui persiste après la mort, c'est le moi antérieur et extérieur à la vie.

Le dormeur qui s'éveille se retrouve homme. Le vivant qui meurt se retrouve esprit. » (1)

Ainsi la mort nous rend à nous-mêmes. « L'oubli d'avoir été », caractéristique de nos vie présente, la fait reconnaître comme « une sorte de sommeil » ; mais, en nous réveillant, nous progressons d'un cran.(2) « La mort, c'est la montée de tout ce qui a vécu au degré supérieur... Celui qui n'a été qu'honnête sur la terre devient beau, celui qui n'a été que beau devient sublime, celui qui n'a été que sublime devient bon ».(3) Nous nous acheminons vers une perfection plus haute ; nous nous libérons à la fois de la chair et de la fatalité ; notre corps lui-même se transfigure, éparpillé dans la nature, tandis que notre âme se dilate dans le monde de l'Amour :

Oui, Dieu le veut, la mort, c'est l'ineffable chant
De l'âme et de la bête à la fin se lâchant ;
C'est une double issue ouverte à l'être double.
Dieu disperse, à cette heure inexprimable et trouble,
Le corps dans l'univers et l'âme dans l'amour.(4)

(1) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 187.

(2) *Travailleurs de la Mer*, p. 339 (Ollendorff).

(3) Discours prononcé sur la tombe d'Emily de Putron, 19 janvier 1865 (*Actes et Paroles*, T. III, p. 349-350).

(4) *Cadaver (Contemplations)*.

Nous fusionnons en tout ce qui est, écrivait le magnétiseur Gentil ; nous passons à ce monde de la fusion qui renferme « l'unité dans la multiplicité », notait le magnétiseur Olivier ; « l'homme — concluaient ceux qui s'intitulaient eux-mêmes *fusionistes* — l'homme est un œuf divin d'où doit fatalement, un jour, éclore un Dieu ». (1) Pareillement, Victor Hugo déclare qu'à la mort l'homme « devient cosmique ». (2) Il garde sans doute une sorte de corps, ce « corps subtil et éthéré » dont parlaient Allan-Kardec et ses devanciers ; (3) mais son activité ne se limite plus à la terre ; d'île stellaire en île stellaire, d'univers en univers, il sert de pont, et son âme passe l'éternité « à franchir l'infini ». (4) C'est la théorie de Jean Reynaud, plus répandue que celle de la métempsycose descendante, plus reconfortante et plus agréable à l'imagination ; (5) le poète s'en était emparé longtemps avant le deuil de Léopoldine ; il ne l'abandonne pas ; l'homme, seule créature libre, enfer de l'ange, ciel de la bête, peut bien représenter sur notre globe « son point de jonction, son trait d'union avec les autres sphères » ; (6) il peut devenir « sidéral » ; qui sait même si la mort sera toujours nécessaire, et si les progrès de la navigation aérienne ne nous annoncent pas l'ère où la Science rédemptrice nous rendra notre mission d'esprits ?

(1) J.-A. Gentil, *l'Ame de la terre et les tables parlantes* (1854), p. 8 ; Olivier, *Traité de Magnétisme* (1849), p. 232 ; Auguste Guyard, *Quintessences* (1854), p. 146.

(2) Préface philosophique des *Misérables*, p. 368.

(3) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 179.

(4) *Saturne (Contemplations)*. Cf. la Préface philosophique des *Misérables*, p. 366.

(5) On la retrouve, en 1852, chez Eugène Pelletan, *Profession de foi* du XIX^{ème} siècle, p. 427 ; et, en 1858, chez Charles Richard, *les Lois de Dieu et l'esprit moderne*.

(6) *Post-Scriptum de ma vie*, p. 183.

Stupeur ! se pourrait-il que l'homme s'élançât ?
 O nuit ! se pourrait-il que l'homme, ancien forçat,
 Que l'esprit humain, vieux reptile,
 Devînt ange, et, brisant le carcan qui le mord,
 Fût soudain de plain-pied avec les cieux ? La mort
 Va donc devenir inutile !

Oh ! franchir l'éther ! songe épouvantable et beau !
 Doubler le promontoire énorme du tombeau ! (1)

Ainsi s'exalte le visionnaire de *Plein Ciel*, ce poème tout symbolique, où l'« aéronef » n'intervient que pour servir de prétexte. Mais c'est la réalité même qui fournit le prétexte et le symbole. C'est elle, « après six mille ans dans la fatale voie », qui fait coïncider la rupture de la pesanteur avec la rupture de toutes les chaînes. Il se peut qu'en effet la mort devienne inutile, que l'affranchissement général de l'espèce tienne désormais la place du salut individuel, que, débarrassée des monstres et des tyrans, elle s'allège toute entière et bondisse vers une destinée supérieure ; guidée par les anges qui veillent sur elle, il est sûr qu'elle atteint le moment où la conscience s'éveille. — Et les faits se chargeront de résoudre pour toujours l'énigme du Mal. « Moyen d'épuration », « initiation à la joie », comme le disaient les mystiques,(2) il disparaîtra, laissant subsister le visage inaltérable du Dieu bon :

Rien n'est désespéré, car rien n'est hors de l'être.

Vivez ! Le disparu peut toujours reparaître.

Le mal par vous construit

Se place, dans la vaste et morne apocalypse,

Entre votre âme et Dieu ; l'enfer est une éclipse ;

Le mal passe, Dieu luit ! (3)

(1) *Plein Ciel* (*Légende des Siècles*).

(2) Olivier, *Traité de magnétisme* (1849), p. 242 ; Esquiros, *l'Évangile du peuple* (1841), p. 87.

(3) *Dieu*, p. 494.

Le mal est transitoire ; il résulte de nous seuls ; allons plus loin, et rappelons-nous que nous en constatons la nécessité métaphysique. Satan l'ange de la révolte est aussi Lucifer le porte-lumière. Sa réprobation coïncide avec la proclamation de la Liberté rédemptrice. Même en tant que Satan, il a droit à notre charité :

Peuple, le philosophe est le témoin sévère.
Si Jésus s'envolait féroce du calvaire
Et venait à son tour crucifier Satan,
Je dirais à Jésus : Tu n'es pas Dieu. Va-t'en ! (1)

En tant que Lucifer, il ressemble à Gwynplaine l'Homme qui rit, à la fois lord et deshérité, « trouble-fête effrayant . . . sinistre, nu, flambeau à la main ». (2) . Et nous pouvons compter, en sa faveur, sur la Pitié suprême : lui-même l'a provoquée. C'est lui, disait l'abbé Constant, qui a mis au monde « les deux nobles sœurs » Poésie et Liberté ; à son tour « l'esprit d'amour empruntera leurs traits pour soumettre et sauver l'ange rebelle ». (3) La rédemption sera totale ; l'amour consumera les « cœurs ingrats », « des pleurs suffiront pour éteindre l'enfer » ; Jésus couvrira Judas « de sang et de pardon », il brisera « les portes du Tartare » pour délivrer Lucifer proscrit, et Marie, la femme régénérée, leur tendra les bras à tous deux et les comblera de ses caresses ». (4) Ainsi, reprendra la Bouche d'ombre, « Jésus, se penchant sur Bélial qui pleure, lui dira : C'est donc toi ! » ; et, dans cet embrassement final,

Tous deux seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboie
Ne pourra distinguer, père ébloui de joie,
Bélial de Jésus !

(1) *Quatre vents de l'esprit*.

(2) *L'Homme qui rit*, II, p. 419.

(3) Constant, *le Testament de la liberté* (1848), p. 10.

(4) Constant, *Doctrines religieuses et sociales* (1841), p. 21-22 ; Flora Tristan, *l'Emancipation de la femme* (1845), p. 45.

L'amour régénère ; « les enfers se refont édens » ; l'harmonie, peu à peu, oriente les sphères. Les races d'Abel et de Caïn se réconcilieront. Dans toute cette eschatologie, Victor Hugo suit pas à pas les enseignements du Mapah. Après Ganneau, après Caillaux, après l'abbé Constant, il nous montre, lui aussi, « Caïn, l'aïeul des noires créatures » en train de terrasser « son frère, Abel au front serein » ; il dépeint le coupable menaçant de vaincre Dieu avec ses trois armes, le glaive, le gibet, la prison ; et sans doute Napoléon, l'homme de la Fatalité, lui apparaîtrait-il aisément comme le « Christ-Caïn » faisant pendant au « Christ-Abel » des Ecritures. (1) Mais, ajoutait Ganneau, désormais « le Verbe s'est fait Peuple » : il s'est incarné dans la France et a pris chair au sein de la Vierge Liberté ; (2) et la Liberté « descend aux enfers » sociaux : « avec elle la lumière pénètre dans ces régions horribles qui semblaient vouées à l'ombre éternelle », dans « tout ce monde de douleurs, qui se tord, qui rampe et qui pleure » ; « tous les regards se tournent vers ce génie resplendissant ». (3) Le poète, sur ce thème, n'a pas besoin d'inventer ; il reprend la fresque ébauchée ; il l'agrandit, matérialise et précise les détails, jusqu'à nous en communiquer l'effroi :

Tout l'enfer tressaillit.

L'ange, extraordinaire,
Superbe, souriait, descendait.

Sa clarté,

Sereine, blémissait l'enfer épouvanté.

Le chaos éperdu montra sa pourriture.

On voyait au zénith du gouffre une ouverture

(1) Cf. Ganneau, *Waterloo* (1843), p. 8 ; et comparer *la Fin de Satan*, p. 27.

(2) Manifeste de Ganneau, 14 juillet 1840.

(3) Constant, *Testament de la Liberté* (1848), p. 208-209.

D'où tombait la lueur ineffable des cieux.
 On distinguait les bords des précipices traîtres ;
 Les brouillards qui flottaient prirent des formes d'êtres
 Monstrueux, qui semblaient ramper, et vivre là. (1)

Parvenu à cet endroit, Victor Hugo peut s'arrêter avec satisfaction. Il a résolu tous les problèmes l'un après l'autre ; tout aboutit au mythe de la révolte nécessaire et de la rédemption de Satan. Nous voyons comment le Mal devait naître, comment, en naissant, il a déterminé l'affirmation d'un plus grand bien, et comment, au travers des souffrances et des tyrannies, l'humanité s'achemine vers ce bien, la Liberté ; nous comprenons la vertu régénatrice des croyances modernes, Liberté, Science, Amour ; le tableau sinistre que nous offrait le monde s'éclaire à nos yeux, et nous pressentons l'heure où tout ce qu'il a de sombre disparaîtra. Par la Liberté sa fille, Satan redeviendra Lucifer. Encore une fois, l'abbé Constant fournit au poète le canevas sur lequel il n'aura qu'à broder :

« ... Un dernier souffle de feu s'échappa de sa gueule entr'ouverte (celle de Satan), et cette flamme prit la forme d'une étoile qui monta d'elle-même et alla se poser dans la main droite du Christ. Puis on entendit une voix du ciel qui criait : Le mal en expirant a enfanté la lumière ; Satan est mort et Lucifer est délivré. La nuit a enfanté l'étoile du matin, et cette étoile, avant-courrière du jour, brillera désormais sur le front de la femme comme un diadème et comme un trophée. » (2)

Dans la *Fin de Satan*, c'est Dieu qui prend la parole :

Une ange est entre nous ; ce qu'elle a fait te compte.
 L'homme, enchaîné par toi, par elle est délivré.
 O Satan, tu peux dire à présent : Je vivrai !

(1) *Fin de Satan*, p. 218-219.

(2) Constant, *la Mère de Dieu*, p. 265.

Viens ; la prison détruite abolit la géhenne !
 Viens ; l'ange Liberté, c'est ta fille et la mienne.
 Cette paternité sublime nous unit.
 L'archange ressuscite et le démon finit ;
 Et j'efface la nuit sinistre, et rien n'en reste.
 Satan est mort ; renais, ô Lucifer céleste ! (1)

Sur cette apothéose devait s'achever la trilogie *Dieu — Légende des Siècles — Fin de Satan*. Elle nous offre l'ultime perspective où viennent aboutir tous les éléments de la philosophie de Victor Hugo. Il a pu se nourrir de visions sombres : son optimisme a repris le dessus. Il a mis d'accord sa politique avec sa métaphysique, ses spéculations étranges avec les lieux communs de son temps. Puisant à pleines mains chez les mystiques, il a su bâtir un système d'allure cohérente, où leurs contradictions s'évanouissent. Sa forte personnalité lui permet de tout absorber pêle-mêle et d'élaborer une théorie du monde très originale malgré sa complexité. Et ce rôle ne lui suffit pas : loin de se borner à enregistrer, du dehors, l'œuvre rédemptrice, il veut agir, et il consacre une bonne part de ses réflexions à définir sa tâche de Mage.

(1) *Fin de Satan*, conclusion.

V

LE RÔLE DU MAGE.

I. *Mission sacerdotale et sociale du Poète.* II. *La vocation de Mage : dominer la nature en combattant le mal ; interpréter le symbolisme universel ; acquérir la science des mots et des nombres ; servir de médiateur entre la matière et l'esprit.* III. *Origine céleste du Mage, incarné volontairement pour le bonheur des hommes.*

I

L'œuvre d'un lyrique tel que Victor Hugo ne trouve sa conclusion qu'en son auteur même. Toutes ses méditations sur l'énigme du monde ont pour but final de magnifier sa propre tâche. Sa crise mystique, en 1855, s'achève par *les Mages*, cette pièce dans laquelle les commentateurs voient à bon droit « son dernier mot ». (1) Il n'est satisfait qu'au moment où, libéré de ses angoisses, il se redresse conscient de sa mission.

Tout le siècle l'en persuade. Depuis Louis XIV, l'idée que l'on se faisait de la vocation littéraire s'est agrandie. L'honnête homme est devenu savant ; l'écrivain a prétendu dicter des lois ; peu à peu, vers 1800, la notion du *vates* est reparue avec des résonances nouvelles. Saint-Simon la claironne le premier. Ses disciples lui font écho, et proposant comme lui « d'appeler au gouvernement

(1) Cf. J. Vianey dans, édition des *Contemplations*, T. I, p. LIV.

inspirateur, ces amis de Dieu... poètes, sages ou génies sacerdotaux », qui ont le secret de « l'incarnation divine » ;⁽¹⁾ les fouriéristes, les fusioniens célèbrent à l'envi l'homme de génie « élu du ciel » ou la mission du poète. ⁽²⁾ Si nous y regardons de près, leur théorie a plusieurs aspects. Elle réagit contre l'Art pour l'Art : l'artiste doit travailler au bonheur de l'humanité ; le savant doit viser « à donner aux dogmes une évidence mathématique ». ⁽³⁾ Mais elle exalte en même temps la souveraineté spirituelle de ce savant ou de cet artiste : et les phalanstériens, cédant à leur manie classificatrice, s'empresseront d'énumérer les quatre espèces de génies recteurs, le Prophète, le Philosophe, le Poète, et l'Inventeur. ⁽⁴⁾

Tous « nous sommes inspiration », proclament les mystiques ; tous nous deviendrons voyants. ⁽⁵⁾ Mais il y a, parmi nous, des cadets et des aînés. ⁽⁶⁾ « Il existe des êtres, sans doute privilégiés, qui entendent les premiers la voix de Dieu » ;⁽⁷⁾ ils ont ordre d'éclairer les autres ; ce sont eux, « princes de l'intelligence, penseurs illustres, missionnaires de Dieu sur la terre », parmi lesquels la Providence s'est choisi « des agents privilégiés » pour nous conduire, c'est en eux que s'incarnera « l'idéal de perfection déposé dans le cœur des générations comme dans une urne

(1) Hippolyte de la Morvonnais, *l'Ordre nouveau* (1848), p. 99-100. Cf. Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, p. 8-9 et 468-469.

(2) Alexandre Weill, *L'Idéal*, (1854), p. 10 ; Paul Auguez, *les Elus de l'avenir* (1856), p. 89.

(3) D. Laverdant, *De la mission de l'art et du rôle des artistes* (1845), p. 5 ; Just Muiro, *Nouvelles transactions sociales* (1832), p. 66.

(4) Hugh Doherty, *Philosophie organique*, p. 183.

(5) J.-A. Gentil, *l'Ame de la terre et les tables parlantes* (1854), p. 7 ; Louis de Turreil, *Doctrines fusioniennes*, I, p. 7-8 (15 janvier 1846).

(6) Louis de Turreil, *Doctrines fusioniennes*, II, p. 2 (1846).

(7) Infantin, *Œuvres*, T. II, p. 160, cité dans Charléty, *op. cit.* p. 85.

d'or ».(¹) Sur ce point toutes les écoles s'accordent ; et elles n'en disent guère plus que les écrivains profanes. A l'unisson, elles s'extasient sur les nouveaux venus qui supplantent le sacerdoce ; « les arts, s'écrient-elles avec Flora Tristan, sont les communications des hommes avec Dieu, les arts sont la religion tout entière, le prophète, le poète, le statuaire, le peintre, le musicien en sont les prêtres ! » (²)

Victor Hugo n'a garde de négliger ce précieux thème. Dans ses imprécations contre « les religions » et leurs ministres, dans son éloge de la Religion éternelle, il y a une jalousie de concurrent. Il voudrait devenir le thaumaturge de cette Religion cosmique. Son heure sonne ; il le sait ; ses voix le lui ont dit : « la chute des prêtres commence ; le prêtre du knout, le prêtre de la croix et le prêtre du croissant sont les trois cadavres que laissera le champ de bataille ». (³) Il se remémore ses aspirations de jeunesse ; toujours il a exhorté les peuples à « écouter le rêveur sacré », et s'est assigné une tâche ardue conforme à la tradition saint-simonienne :

J'ai d'austères plaisirs. Comme un prêtre à l'église,
Je rêve à l'art qui charme, à l'art qui civilise,
 Qui change l'homme un peu,
Et qui, comme un semeur qui jette au loin sa graine,
En semant la nature à travers l'âme humaine,
 Y fera germer Dieu. (⁴)

Tout ceci lui revient. Et brusquement il se déchaîne. Les émotions accumulées bouillonnent ; et ce seront les

(¹) Lelaage, *Perfectionnement physique de la race humaine* (1850), p. 123 ; Edouard Richer, *Mes pensées* (1825), p. 296.

(²) Flora Tristan, *Méphis* (1838) T. I, p. 171.

(³) Mahomet, dans la séance spirite du 29 décembre 1853. G. Simon, *Chez Victor Hugo, les tables tournantes de Jersey*, p. 114.

(⁴) A Eugène, Vicomte H. (*Voix Intérieures*). Cf. *Fonction du poète* (*Ibid.*)

strophes haletantes des *Mages*, le galop des sept cents vers où se bouscule, traversé d'éclairs et de grands pans d'ombre, le défilé des poètes et des savants, ce sera l'exorde fameux qui proclame en un cri d'orgueil la prédestination du génie interprète de la nature :

Pourquoi donc faites-vous des prêtres
 Quand vous en avez parmi vous ?
 Les esprits conducteurs des êtres
 Portent un signe sombre et doux.
 Nous naissons tous ce que nous sommes.
 Dicu de ses mains sacre des hommes
 Dans les ténèbres des berceaux :
 Son effrayant doigt invisible
 Écrit sous leur crâne la bible
 Des arbres, des monts et des eaux.
 Ces hommes, ce sont les poètes . . .

Les poètes, et les génies de toute sorte auxquels, d'après les socialistes, « l'Esprit-Saint se révèle sans cesse » : (1) encore Victor Hugo distingue-t-il entre eux. Il place à un niveau inférieur les impassibles, Goethe, Horace, La Fontaine, « magnifiques égoïstes de l'infini », qu'il faut plaindre tout en les admirant ; (2) sa liste comprend ceux que l'abbé Constant avait déjà désignés comme les « grands rebelles humanitaires », de Moïse jusqu'à Rabelais ; (3) elle comprend aussi « les plongeurs du chaos, les sondeurs du désastre », (4) et les officiants, tel Eschyle, qui « exerce sur la nature, sur les peuples, et jusque sur les dieux, une

(1) Guépin, *Philosophie du socialisme* (1850), p. 258.

(2) *Les Misérables*, T. V, p. 88-89 (Hetzl).

(3) Cf. Constant, le *Testament de la liberté* (1848), p. 17, et, sur le « rire dissolvant » de Rabelais, ses *Doctrines religieuses et sociales* (1841), p. 71.

(4) *Fin de Satan*, p. 279 (Ollendorff).

sorte de magisme ». (1) Ceux-ci représentent les plus hautes facultés de l'âme. Leur « génie » paraissait, à certains magnétiseurs, un conseiller extérieur semblable à l'Egérie de Numa ou au démon familier de Socrate. (2) Mais une telle explication les rabaisse : leur inspiration n'a aucun rapport avec celle des tables tournantes ; elle reste « toute directe » ; ils sont eux-mêmes les « trépieds de Dieu ». (3) Ils l'interprètent, ils exercent son pouvoir, à la condition de redouter « ces sublinités dont quelques-uns, très grands même, comme Swedenborg et Pascal, ont glissé dans la démence », (4) à la condition aussi de ne point empiéter sur le domaine réservé de Dieu, de ne point vouloir créer, comme les adeptes du moyen âge, des êtres vivants qui se vengeraient, et de ne point se livrer non plus aux errements de l'alchimie (5) : la magie atteint là ses limites.

II

En quoi consiste donc la vocation du Mage, ce « fonctionnaire de Dieu » ? (6)

S'il veut bâtir le pont entre le ciel et nous, il n'oubliera pas, tout d'abord, que ce pont se nomme la prière. (7) La prière est une « énorme force propre à l'âme et de même espèce que le mystère. La prière s'adresse à la magnanimité des ténèbres ; la prière regarde le mystère avec les yeux mêmes de l'ombre, et, devant la fixité puissante de ce

(1) *William Shakespeare*, p. 135.

(2) Cf. le Dr. Ordinaire dans le *Journal du magnétisme*, T. IX, p. 176 (1850).

(3) *William Shakespeare*, p. 32.

(4) *Les Misérables*, T. I, p. 103 (Hetzl).

(5) *Reliquat de Dieu*, p. 593-600.

(6) *Reliquat de Choses vues*, T. II, p. 243 (1870).

(7) *Le Pont (Contemplations)*.

regard suppliant, on sent un désarmement possible de l'Inconnu ». (1) Par elle, nous avons prise sur la Nuit.

Mais si, par delà le Destin, notre prière touche la Providence, une toute autre attitude s'impose lorsque nous avons affaire au Mal lui-même. Le Mal ne se fléchit pas. Temporiser avec lui serait trahir. Notre mission d'hommes consiste à l'abattre : pour reprendre une expression martini-
niste, nous devons rester « en aspect de Satan » ; dans ce combat par lequel nous avons vu que s'opère l'universelle rédemption, le Mage est un gladiateur, un athlète, désigné pour entrer en lice contre chaque forme du mal successive ; l'Esprit s'incarne en lui pour dompter la matière :

L'ouragan est la force aveugle . . .
 . . . Il est rage et foudre ; il se nomme
 Barbarie et crime pour l'homme,
 Nuit pour les cieux, pour Dieu Satan.
 C'est le souffle de la matière,
 De toute la nature craint ;
 L'Esprit, ouragan de lumière,
 Le poursuit, le saisit, l'étreint ;
 L'Esprit terrasse, abat, dissipe
 Le principe par le principe ;
 Il combat, en criant : Allons !
 Les chaos par les harmonies,
 Les éléments par le génie,
 Par les aigles les aquilons ! (2)

A l'origine, nous aurions tous dû régner sur la création. Il eût suffi d'en comprendre la misère. Si nous avions ouvert notre cœur à l'amour des êtres vivants, si, placée au-dessus d'eux, nous nous étions efforcés de communier avec eux et de les relever ainsi, nous formerions une race entière

(1) *Travailleurs de la Mer*, p. 251.

(2) *Les Mages (Contemplations)*.

de Mages, et l'univers nous obéirait ; mais notre égoïsme nous a perdus :

O dédain de la bête et mépris de la chose !
 Double faute de l'homme et son double malheur ! . . .
 . . . Au lieu d'écraser tout, s'il eût fait le contraire. . . .
 . . . La bête eût accepté l'homme ; le chien l'eût
 Accueilli dans les bois de son grave salut ;
 La pierre en son horreur l'eût adoré . . .
 Il eût été le mage. Il eût connu les causes.
 Il aurait sur son front la lumière des choses ;
 Il serait l'Homme-Esprit. (1)

« Penchés sur l'énigme éternelle », « à demi plongés dans l'équilibre de la terre et des cieux », (2) le poète, le penseur, doivent reprendre l'œuvre interrompue ; ils rendront le genre humain à sa tâche, et, en attendant, ils suppléeront à ses défaillances ; les secrets de la nature, qu'ils surprennent, feront naître en eux « un homme mystérieux, semblable aux profondeurs qu'il voit » ; (3) ils seront à la fois actifs et contemplatifs. Ils rétabliront le contact avec les âmes qui frémissent tout autour de nous. Leur pitié, leur amour, leur prière d'intercesseurs, consolent et secourent « plus bas que l'animal ». (4) Si, lassés de parcourir l'infini, ils se posent un moment « sur quelque passion courante et populaire », ce sera en dominateurs, sidéraux et superbes ; (5) ils s'y prêteront pour l'amplifier ; ils en dégageront le sens éternel ; dispersés sur l'ensemble de la terre, inconnus les uns des autres, ils sauront pourtant qu'ils forment une vaste fraternité secrète, que la terre

(1) *Lien*, p. 480-481. « L'Homme-Esprit » : expression martini-
 niste.

(2) *L'année terrible*, p. 87.

(3) *Quatre vents de l'esprit*, p. 58 (Ollendorff).

(4) *Toute la lyre*, III, VIII.

(5) *Ibid.*, IV, VI.

leur a été confiée par quelqu'un, sous les yeux du Destin, et que leurs efforts, se rejoignant, finissent par ébranler le joug du Mal :

Chacun tâchait de rompre un anneau de la chaîne :
 Plus d'imposture ! plus de guerre ! plus de haine !
 Il sortait de chacun de ces séditieux
 Une sommation qui s'en allait aux cieux . . . (1)

Leur tâche s'identifie avec celle des autres hommes, mais sur le plan supérieur où ces hommes aurait dû rester. Ils ont pour mission de briser « Ananké, ce lourd couvercle sous qui, tristes, nous étouffons » ; ils sont les « trouble-fête du mal », dénonçant les hypocrites, travaillant à la paix, combattant les intolérances ; ils satisfont notre besoin de connaître et forcent la matière à nous avouer ses secrets.(2) Ainsi la science et l'action visent au même but. Nouveau Prométhée, le penseur moderne brave les anathèmes ; il n'hésite plus au seuil des sanctuaires ; sa témérité, lorsqu'il veut forcer l'au-delà, s'exprime en accents superbes :

Il doit ravir au ciel austère
 Son propre feu ;
 Conquérir son propre mystère.
 Et voler Dieu.
 J'irai . . . (3)

Et Victor Hugo est allé. Son excursion parmi les tables tournantes ne représente qu'un aspect de son aventure. Toutes ses méditations, sans reculer devant aucun problème, ont saisi le sphinx corps à corps et l'ont contraint de révéler ses énigmes. Il ne s'est arrêté qu'au moment

(1) *Clarté d'âmes (Légende des Siècles)*.

(2) *Au Cheval (Chansons des rues et des bois)*.

(3) *Ibo (Contemplations)*.

d'apercevoir la solution. Peu lui importent les sciences analytiques : elles ont leur rôle ; grâce à elles, d'autres mages élargissent aussi le domaine de savoir ; mais il préfère une science plus large, cette « révélation » mystique où les fouriéristes voyaient le complément nécessaire des sciences naturelles également révélées.⁽¹⁾ Il laisse de côté « l'étage d'en bas », la recherche purement théorique, qui est utile mais insuffisante, et le restera

... jusqu'au jour

Où la science aura pour but l'immense amour...

..Où les peuples verront les puissants écrivains,
Les songeurs, les penseurs...

... Passer devant leurs yeux comme des vols de flammes ;
Où l'on verra, devant le grand, le pur, le beau,
Fuir le dernier despote et le dernier fléau ;
Jusqu'au jour de vertu, de candeur, d'espérance,
Où l'étude pourra s'appeler délivrance...⁽²⁾

Cette science suprême sera faite d'intuition. « Pour comprendre le présent, le réel, le possible, écrivait un fusionniste, il faut les dépasser par l'inspiration. Les poètes sont donc, en toute chose, les seuls hommes véritablement positifs et pratiques. »⁽³⁾ Victor Hugo l'entend bien ainsi. Ses aperçus sur le Cosmos lui paraissent infiniment plus valables et plus riches en enseignements que les travaux des laboratoires. Le poète, comme le primitif, comme le Gilliatt des *Travailleurs de la mer*, dépasse la « limite qui sépare le songeur du penseur » ; sans plus diriger ses pensées. il enregistre des impressions venues du dehors ; au delà du monde concret, il discerne le monde des hypo-

(1) Cf. Hugh Doherty, *Philosophie organique*, p. 152.

(2) *Le Pape*, p. 272.

(3) Auguste Guyard, *Quintessences* (1854), p. 45.

thèses, il est obsédé « de ce qui peut être », dans la nature dans la destinée : car la nature se prolonge dans l'invisible :

« Qui entrevoit ces prolongements dans l'invisible de la création est le mage, qui entrevoit ces prolongements dans l'invisible de la destinée est le prophète. » (1)

Le mage, lorsqu'il ouvre sa Bible, la nature, ne s'en tient pas au sens littéral ; il reconnaît partout des analogies ; chaque être lui paraît un emblème. L'araignée, disaient les fouriéristes, représente le commerce, et le crapaud représente le mendiant ;(2) Egger interprétait de la même façon la « langue de la nature ». Nous déchiffrerons son alphabet. Nous manierons aussi, avec respect, le vocabulaire des hommes ; car les noms et les nombres ont une vie propre ; ils agissent mystérieusement sur le destin. Toute l'existence de Bonaparte est commandée par le nombre dix-huit.(3) On peut imaginer, d'une manière à peine fictive, que parfois les chiffres et les mots se matérialisent : Jéhovah se nomme à l'univers, et les sept lettres de son nom forment « les sept astres géants du noir septentrion » ;(4) Satan blasphème, et ses blasphèmes deviennent Caïn, Judas, et Barabbas. (5) L'argot palpite monstrueusement : « tel mot ressemble à une griffe, tel autre à un œil éteint et sanglant ; telle phrase semble remuer comme une pince de crabe ». (6) Tous les mots ont leur âme — et l'on reconnaît ici une conception venue de la plus ancienne magie — :

(1) *Travailleurs de la Mer*, p. 334. — Cf. *Post-Scriptum de ma vie*, p. 267.

(2) Hippolyte Renaud, *Solidarité* (1845), p. 299.

(3) *Les Misérables*, T. III, p. 177.

(4) *Nomen, numen, lumen* (*Contemplations*).

(5) *Fin de Satan*.

(6) *Les Misérables*, T. IV, p. 279.

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant. . .

Le mot, le terme, type on ne sait d'où venu,

Face de l'invisible, aspect de l'inconnu :

Créé, par qui ? forgé, par qui ? jailli de l'ombre. . .⁽¹⁾

Voilà pourquoi le poète, maître du mot, est plus particulièrement un Mage ; voilà pourquoi il doit se laisser guider, dans une large mesure, par l'inspiration verbale : « car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe, c'est Dieu ». N'imposons pas violence aux combinaisons singulières qui se forment dans notre esprit. Accueillons-les, comme les témoins de l'invisible, comme nous accueillerons aussi nos rêves, en y soupçonnant un dialogue avec « les êtres dits intermédiaires » :

« Aucun surnaturalisme, mais la continuation occulte de la nature infinie. . . L'organisme matériel humain, sur lequel pèse une colonne atmosphérique de quinze lieues de haut, est fatigué le soir, il tombe de lassitude, il se couche, il se repose ; les yeux de chair se ferment ; alors dans cette tête assoupie, moins inerte qu'on ne croit, d'autres yeux s'ouvrent, l'Inconnu apparaît. Les choses sombres du monde ignoré deviennent voisines de l'homme, soit qu'il y ait communication véritable, soit que les lointains de l'abîme aient un grossissement visionnaire ; il semble que les vivants indistincts de l'espace viennent nous regarder et qu'ils aient une curiosité de nous, les vivants terrestres ; une création fantôme monte ou descend vers nous et nous côtoie dans un crépuscule ; devant notre contemplation spectrale, une vie autre que la nôtre s'agrège et se désagrège, composée de nous-mêmes et d'autre chose ; et le dormeur, pas tout à fait voyant, pas tout à fait inconscient, entrevoit. . . tout ce mystère que nous appelons le songe et qui n'est autre chose que

⁽¹⁾ *Contemplations*, III, XI.

l'approche d'une réalité invisible. Le rêve est l'aquarium de la nuit. » (1)

L'homme ordinaire, une fois éveillé, chasse ses rêves : le mage s'y arrête ; il sait les interpréter ; il les provoque, au besoin, les introduit dans sa vie, et perçoit, sous les apparences, les tressaillements du monde occulte. Ainsi, par son élite, notre espèce retrouve sa mission. Elle possède et régit ; ordonnant l'univers matériel, elle en dégage l'Esprit, et d'autre part elle communique avec l'invisible. Faut-il cependant admettre que les ouvriers de ce travail aient tout à fait la même origine que leurs semblables ? Sont-ils punis, eux aussi ? ont-ils traversé la série des réincarnations ? ou bien, venus ici-bas par un décret spécial du Tout-Puissant, n'ont-ils adopté notre figure et nos misères que pour nous en mieux affranchir ?

III

Malgré son orgueil, Victor Hugo, sans doute, n'oserait trop répondre affirmativement, si le chœur des mystiques ne l'y encourageait.

« Que sont les hommes de génie ? » demandait Victor Hennequin : des hommes, sans doute, et des individus, non point des âmes collectives ; mais des hommes choisis, dès leur naissance. « L'homme de génie est envoyé par Dieu, afin qu'il dirige les autres hommes. Il a mérité cette distinction, par des dévouements exécutés ou résolus dans des existences antérieures » (2). Peut-être, renchérissement les fusionnistes, n'a-t-il pas du tout un passé humain : peut-être s'engendre-t-il « de ces hyménées sublimes ».

(1) *Travailleurs de la Mer*, p. 40-41. Cf. *Post-Scriptum de ma vie*, p. 99-100.

(2) Victor Hennequin, *Sauvons le genre humain* (1853), p. 177.

dont parlent les légendes, qui unissent les esprits célestes avec les filles de la terre.⁽¹⁾ Ou peut-être même est-il ange tout à fait. Pourquoi nous arrêter à l'hypothèse d'un être mixte ? Souvent il se désole sans raison : c'est qu'il se sent exilé. « Un ange amené ainsi accidentellement parmi nous se trouve souvent arraché aux affections les plus tendres, et la douleur qu'il en éprouve répand alors sur son existence terrestre un sentiment de regret mélancolique qui, sans cause connue, s'exhale vers le monde spirituel ».⁽²⁾ Ainsi s'exprime Chardel le magnétiseur. Et Jean Reynaud :

« Je me plais, en effet, à me représenter les êtres supérieurs, sollicités par les voix de la charité, implorant comme une faveur la faculté de descendre dans les basses sociétés, s'y incarnant, s'y confondant, s'y dévouant jusqu'à en partager les misères, et jouissant en eux-mêmes et de se sentir les ministres de Dieu dans cette servitude et de mériter devant lui par cette immolation préméditée de leurs personnes ; et bien qu'en général, il faille regarder la masse des habitants de la terre comme condamnée par son imperfection et ses démérites à cette résidence, je ne sais si quelques âmes élevées au-dessus de la condition commune, tout au moins dans la hiérarchie de la sainteté, ne l'ont point ainsi quelquefois traversée. Du moins, ne me répugne-t-il point de voir, sous cette apparence sublime, tant d'illustres génies qui ont laissé parmi nous, en sillons de lumière ineffables, les traces de leur passage... »⁽³⁾

Voilà l'interprétation qui plaît à Victor Hugo. Il est descendu ici-bas, mais de son plein gré. S'il est sujet à souffrir, à pécher, c'est qu'il y a consenti, par miséricorde.

(1) Auguste Guyard, *La Femme, hymne de la jeunesse*, p. 15.

(2) Chardel, *Psychologie physiologique*, p. 377.

(3) Jean Reynaud, *Terre et Ciel* (1854), p. 361.

D'essence supérieure, il a fait vers notre univers, lors de sa naissance, cette plongée volontaire que plus tard, auteur des *Misérables*, il faisait dans les « enfers sociaux ». Peut-être, semblable aux Boddhisatvas de l'Inde, s'est-il sacrifié plusieurs fois déjà : ses amis inclineraient à le croire ; « les grands génies, lui avait écrit Sophie Gay, se sont épurés et agrandis en passant par d'autres mondes avant d'arriver au nôtre » ;⁽¹⁾ un Anglais, plus tard, lui enverra un tableau de ses réincarnations : Isaïe, Eschyle, Judas Macchabée, Juvénal et il ne laissera pas de retrouver chez Juvénal, après coup, un de ses vers inédits . . . ⁽²⁾ Il note des coïncidences troublantes entre la naissance de Newton et la mort de Galilée. ⁽³⁾ A travers les siècles, il entrevoit une succession de mages, qui sont peut-être les mêmes êtres réapparus, et qui veillent sur nous comme le font, aux cieux,

Les êtres inconnus et bons, les providences
Présentes dans l'azur où l'œil ne les voit pas,
Les anges qui de l'homme observent tous les pas,
Leur tâche sainte étant de diriger les âmes
Et d'attiser, avec toutes les belles flammes,
La conscience au fond des cerveaux ténébreux . . . ⁽⁴⁾

Reconstituer leur histoire, à la manière des spirites, ce ne serait qu'une amulette. Il nous suffit que leur mission reste constante. Il suffit de savoir qu'à aucune époque Dieu n'a laissé l'humanité à elle-même, que des génies, venus d'en-haut, nous stimulent sans cesse, et qu'ils se prévalent à bon droit d'une vocation autre que la vocation commune :

(1) Lettre du 22 mai 1840, citée dans Vianey, édition des *Contemplations*, I, p. 80.

(2) Stapfer, *Victor Hugo à Guernesey*, p. 143-144.

(3) *William Shakespeare*, p. 252.

(4) *Plein ciel (Légende des Siècles)*.

« Compléter un univers par l'autre, verser sur le moins de l'un le trop de l'autre, mettre en harmonie les divers mondes d'un même système, hâter ceux qui sont en retard, croiser les créations, cette fonction mystérieuse n'existe-t-elle pas ?

N'est-elle pas remplie à leur insu par de certains prédestinés, qui, momentanément, et pendant leur passage humain, s'ignorent en partie eux-mêmes ? Tel atome, moteur divin appelé âme, n'a-t-il pas pour emploi de faire aller et venir un homme solaire parmi les hommes terrestres ? Puisque l'atome floral existe, pourquoi l'atome stellaire n'existerait-il pas ? » (1)

Le mage est ange. Il établit la liaison entre les mondes. Il guide les foules vers le progrès. Au terme de ses méditations, Victor Hugo retrouve le sentiment qu'il exhalait, lorsqu'il interrogeait la Dame blanche ; il retrouve cette notion, encore chrétienne, d'une déchéance :

Avant d'être sur cette terre,
Je sens que jadis j'ai plané ;
J'étais l'archange solitaire,
Et mon malheur c'est d'être né.(2)

Mais il ne s'afflige plus. S'il admet, pour l'immense majorité des hommes, la chute suivie d'une expiation, il sait que lui du moins est sur terre en service commandé ; il prend sa part de souffrances qui ne sont pas nécessairement les siennes ; malgré les murailles de chair qui l'astreignent et qui obscurcissent sa vue, il reste « l'archange solitaire », il plane encore, à sa façon, et il retrouve, par le raisonnement, la conscience de son premier état. Sa considération du monde s'est achevée dans

(1) *William Shakespeare*, p. 159.

(2) *A celle qui est voilée (Contemplations)*.

l'optimisme ; il peut s'abandonner à cet optimisme sans mélange. Non seulement la misère générale aura sa fin, mais lui-même n'y participe que parce qu'il l'a bien voulu. Il obtient ainsi, de sa métaphysique, le soulagement qu'il en attendait ; les ombres ne l'ont accablé que pour mieux faire ressortir la lumière ; comme tous les mystiques de son temps, après avoir insisté sur le mal, il conclut au bien, et il finit par trouver dans son système une source d'enthousiasme personnel.

CONCLUSION

L'ILLUMINISME ET L'ART DE VICTOR HUGO

I. *Accueil fait à son œuvre par les mystiques.* II. *Ce qu'il leur doit ; ce qu'il leur ajoute ; comment il faut le lire pour lui rendre justice.*

I

Dès les *Contemplations*, les mystiques reconnurent Victor Hugo pour un des leurs.

Les saint-simoniens faisaient des réserves. Certes, ils en convenaient, l'horizon intellectuel du poète s'était « énormément agrandi » : il aspirait à « l'idéal nouveau » ; l'érotisme de *l'Ame en fleur*, interprétant vraiment le « Dieu vivant », savait exprimer « ce que sentent tous ces êtres sans voix, mais non sans âme, dont la série s'étend de l'homme à la mousse des champs, et du grain de sable au globe roulant dans l'espace ». Mais à côté de cet érotisme ils relevaient un surnaturalisme choquant. Ils fronçaient le sourcil devant les nombreux vers où le poète condamne la volupté. « Il a montré une fois de plus, jugeaient-ils, que le sentiment de l'amour nouveau lui manque . . . Il ne sait ou il oublie que la chair et l'industrie sont sœurs, et que l'émancipation de l'une doit amener la purification de l'autre . . . » Bref, il méconnaît les principes essentiels de l'école. Pourquoi, d'ailleurs, annoncer la fin de Satan « pour l'avenir et non pour le présent » ? à quoi bon s'enfoncer « dans le dédale d'une métempsycose bizarre et triste » ? « Qui vous a dit qu'il y avait des globes obscurs ? » Il exagère les

transformations que nous subissons à la mort ; il ne voit pas assez que « nous sommes tous en pleine vie éternelle » ; son optimisme final ne lui fait pas pardonner les fantômes noirs qu'il agite : « pourquoi condamner les méchants à l'exil et à la prison ? Quoi ! toujours la vieille loi juive du talion : œil pour œil, dent pour dent ! » Dans tout cela, rien de scientifique :

« M. Hugo est trop le poète de la nature pour croire au surnaturel. Il la comprend trop bien dans son immensité vivante pour admettre qu'il y ait, en dehors d'elle, des êtres et des volontés. . . Cependant, s'il ne veut pas s'en tenir à l'observation expérimentale, . . . il restera exposé à toutes les illusions du spiritualisme. . .

. . . La bouche d'ombre parle comme parlerait la bouche de Victor Hugo, comme parlerait sa table, s'il se livrait à ce jeu puéril qui consiste à demander à un meuble des révélations qu'il vaudrait bien mieux demander à la raison. Le système que lui dicte la bouche d'ombre n'est que la reproduction de sa pensée, peut-être la résultante des pensées de plusieurs ; mais comme il n'a pas été élaboré par la science, comme il n'a pas passé au creuset du bon sens, il est irrationnel et même un peu absurde. »

Ces mystiques sociaux se montrent exigeants. Il ne leur suffit pas que Victor Hugo proclame, comme eux, la mission du génie. Ils le voudraient docile à eux seuls. Dans ceux de ses vers, les plus originaux, qui n'ont pas de but immédiatement pratique, ils ne voient que billevesées. S'ils gardent quelque indulgence, c'est que malgré tout le poète est en marche, et qu'il finira par trouver, « quand les ombres du surnaturel s'évanouiront définitivement devant ses yeux, et que brilleront devant lui les pures et chaudes lumières de l'amour universel ».(1).

(1) Tous ces extraits sont tirés des deux articles consacrés aux

Pierre Leroux, de son côté, l'invective, tout le long de *la Grève de Samarez* :

Tu traites la Religion comme tu as traité la Poésie : par l'antithèse.

Mais l'antithèse, en religion, sais-tu ce que c'est ? c'est Satan.

Victor Hugo a refusé d'identifier Dieu avec l'Humanité : son critique ne le lui pardonne guère. « C'est la négation de toute la religion du Fils ! . . . Tu n'adores donc que Dieu le Père ! . . . »⁽¹⁾ Reproches significatifs, et qui nous révèlent sa place exacte. Car les purs occultistes n'ont point de ces sévérités. En cette heure indécise où le dogme spirite n'est point encore tout à fait constitué, ses tenants accueillent avec enthousiasme une recrue si glorieuse. Ils lui retracent, nous l'avons vu, sa généalogie mystique ; ils l'acclament :

Merci, Victor Hugo !

. . . Sois fier d'avoir osé porter les premiers coups,
Toi, fou de la raison, à la raison des fous . . .

. . . Viens avec nous, accours au festin de la vie,
C'est pour bien peu d'élus que la *table* est servie.

Ainsi, s'exprime A. A. Morin, bien connu parmi les magnétiseurs, auteur, l'année précédente, d'une *Philosophie magnétique*, et qui maintenant borne ses ambitions à paraphraser la « bouche d'ombre » ; dans les *Contemplations*, lui ne retient pas *l'Ame en fleur*, mais « la dernière moitié du second volume » ; il s'essaie, à son tour, à débrouiller l'écheveau des métempsycoses vengeresses :

Les bourreaux n'ont soufflé que le feu qui brûle.

Le crapaud prend son germe au sein de la crapule ;

Contemplations par l'auteur et Charles Lemonnier, dans la *Revue philosophique et religieuse* (1856), T. IV.

(1) Pierre Leroux, *la Grève de Samarez*, T. II, p. 151 et 155.

La vipère aux Rodins ;⁽¹⁾ le boa dans les cours ;
 Le loup dans les cités et l'agneau dans les bourgs.
 L'écrevisse à bon droit sort de l'Académie ;
 Le savant devient roc, ayant été momie.
 Qui vécut pour la haine a dévoré l'amour
 Et naît ver. Le recors prend l'habit du vautour ;
 Ce frelon galonné rôdait aux antichambres,
 Monstre à jamais !

Et de conclure par une apostrophe dont on ne nous dit pas si le poète fut vraiment flatté :

Je vais t'aider à *peigner* la comète ;
 J'ai reçu ton *Ibo*, je réponds *Ihimus* !⁽²⁾

Mais au moins ces hommages naïfs signifient-ils que Victor Hugo touchait juste. Où le public ordinaire s'ébahit et ne reconnaît que verbiage, les adeptes de l'occultisme savouraient des théories apparentées aux leurs. Plus ils sont convaincus et plus ils s'enthousiasment. Eliphas Lévi, qui n'a pu lire la *Fin de Satan*, et qui par conséquent ignore à quel point l'auteur s'est inspiré de ses propres ouvrages, note pourtant des ressemblances qui lui paraissent l'effet d'une divination géniale :

« Il a la foi universelle de Goethe et l'immensité philosophique de Spinoza. Il est Rabelais et Shakespeare. — Victor Hugo vous êtes un grand magicien sans le savoir et vous avez trouvé mieux que le pauvre Salomon l'arcane de la vie éternelle ! »⁽³⁾

Plus tard, le marquis de Saint-Yves d'Alveydre, un des maîtres de l'occultisme entre 1870 et 1900, s'associera par une ode aux funérailles du poète ; il le canonisera, de

(1) Personnage hypocrite du *Juif errant* d'Eugène Suë.

(2) A. A. Morin, *Révélation* (1857).

(3) Eliphas Lévi, *Le Grand Arcane*, p. 381-382 (écrit en 1868, publié en 1898).

la façon qu'il eût aimée ; il le dépeindra « au ciel des prophètes » ,

Comète dont les flux vont éclairer peut-être
D'autres astres berçant sur l'Océan de l'Être
Une autre humanité !

Et Saint-Yves d'Alveydre, comme Eliphaz Lévi, est de ces juges qu'en pareille manière on ne récuse pas.

II

Marquer, entre les mystiques et Victor Hugo, les analogies et les différences, cela peut nous aider à définir la nature même de son génie.

Les mystiques l'adoptent volontiers : nous venons de nous en rendre compte. Il leur doit certainement beaucoup. Et pourtant nul ne s'avisera jamais de les mettre sur le même rang. Entre la *Fin de Satan* et le *Testament de la liberté*, nous avons relevé des similitudes frappantes : mais Victor Hugo reste Victor Hugo, et l'abbé Constant reste seulement l'abbé Constant. A. A. Morin veut paraphraser la Bouche d'ombre, et n'arrive qu'à la parodier ; il s'égosille en vers de mirliton, qui font sourire :

Au Paradis dont l'homme en vain cherche la trace,
L'arbre de la science est encore vivace ;
C'est en suivant l'attrait de son fruit défendu
Que nous retrouverons le Paradis perdu.

On ne peut dire, au surplus, que les mystiques aient une esthétique. Leur goût reste timide. Un Gence, dont les ritournelles ne le cèdent en rien à celles d'A. A. Morin, s'obstinera, longtemps après la bataille d'*Hernani*, à militer sous le pavillon des classiques :

« Je pense, donc je suis », élève désormais
Par un plus libre essor le classique langage ;

Tant l'histoire à l'esprit offre de nouveaux traits !
 Mais, en incorporant la pensée et l'image,
 Le romantisme outré défigure les faits. (1)

Un Joannis, martiniste, définira le romantisme, sans grande sympathie, comme le sentiment produit en l'homme par « l'amour des idéalités sensibles et sensuelles ». (2) Et l'on sait les boutades de Fourier contre la lune, « ce cadavre blafard », qu'« il faut tout le mauvais goût des civilisés pour admirer ». (3) Plus tard, sans doute, le vent tournera. Sauf quelques vieillards, les mystiques admettront sans difficulté la réforme littéraire triomphante. Certains d'entre eux se remémorent, peut-être, les critiques délicates d'un Edouard Richer, blâmant les règles, la primauté du goût et de l'esprit, et favorisant « une nouvelle poétique » qui puiserait « l'inspiration à la source divine » : mais Edouard Richer n'atteint qu'un public assez restreint, et son idéal lamartinien ne correspond guère à celui du romantisme après 1830. D'autres, une fois la bataille gagnée, féliciteront le vainqueur d'avoir combattu les règles et les « mots nobles ». (4) A ce dernier point de vue, tel fouriériste, qu'il avait lu, formulait des indications suggestives ; (5) tel autre confirmait par des vues théologiques sa théorie du grotesque ; (6) et, surtout, les mystiques

(1) Gence, *la Vraie philosophie de l'histoire* (1837), p. 5.

(2) De Joannis, *Principes d'anthropologie* (1826).

(3) Fourier, *Théorie de l'association domestique-agricole. Œuvres* (1844), T. IV, p. 262.

(4) Ch. Richard, *les Lois de Dieu et l'esprit moderne* (1855), p. 229.

(5) « ... Un animal domestique fort utile en pratique, mais tellement méprisé en paroles, que c'est à peine si j'ose en écrire le nom : le cochon ! » (Hippolyte Renaud, *Solidarité* (1845), p. 77).

(6) Cf. Alexandre Weill : « Dieu dans sa bonté a même embelli le mal, c'est-à-dire l'ombre qui fait ressortir le beau » (*Mystère de la création*, 1855, p. 67).

l'invitant à chanter les classes délaissées, l'amenaient à concevoir la « vision auguste » du « beau social ». (1) C'est là sans doute la seule affirmation d'ordre littéraire qui soit chez eux nettement antérieure et qu'il leur doit sans conteste.

Au total, le style les intéresse peu. Mais, s'ils négligent d'explicitier l'aspect esthétique de leur œuvre, s'ils n'en ont même aucunement conscience, cet aspect n'en existe pas moins. Un génie littéraire saura le découvrir. Victor Hugo ne leur emprunte pas seulement certains détails de son vocabulaire ou de ses images : on a signalé chez lui des expressions fouriéristes ; il a pu faire usage, quelquefois, des mythes qu'il trouvait chez les illuminés, comme ailleurs il utilise les superstitions populaires ou les fantasmagories médiévales ; mais leur influence va plus au fond. Elle se remarque dans sa théorie magique du Verbe « être vivant », avec ce qu'une telle doctrine implique à la fois de soumission à l'inconscient et de croyance au prestige du langage ; elle engendre une vision animiste de l'univers qui communique à toutes choses le frisson de la vie. Désormais un paysage n'est plus un simple tableau ; il n'est plus même un simple « état d'âme » reflet du nôtre ; il a son état d'âme particulier, indépendant de nos sentiments personnels, somme de ce que pensent et sentent les millions d'êtres qui le composent. La nature ne nous renvoie plus un écho : elle nous dicte une sagesse que nous devons recueillir pieusement. Plus rien n'est fortuit ; tous les événements ont leur signification. Nous sommes en droit de les interpréter comme jadis les augures. Un accident réalise une volonté. Un canon qui brise son amarre est vraiment un esclave qui se venge. Et nous meublerons la *Légende des Siècles* de personnifications à peine fictives,

(1) *Les Misérables*, T. V, p. 122.

où nous incarnerons la réprobation que manifestent réellement les objets inanimés : l'Aigle du casque châtiant Tiphaine, le Satan de pierre qui sourit dans *Ratbert* ; nous mettrons en scène, comme au Moyen Age, l'intervention de forces invisibles ; et nous revêtirons de chair ces forces invisibles dans un roman comme *l'Homme qui rit*, où chaque personnage a sa valeur symbolique.

Voilà ce que Victor Hugo doit littérairement à l'illumination. Mais on aperçoit suffisamment ce qu'il y ajoute. Il lui donne une portée générale précisément parce qu'il ne s'y cantonne pas. Où Fourier, Cahagnet et Ganneau s'efforcent péniblement de bâtir un système cohérent, il intervient en maître, bousculant leurs combinaisons plus ou moins logiques, grappillant une image par-ci, une autre par là, sans souci d'enseigner ou de raisonner ; il les amalgame ; il se les assimile ; il en retient ce qui convient à son tempérament, et les restitue, si étroitement malaxées qu'elles forment un tout organique. Peu lui importe son point de départ. Il le trouvera dans une idée au coin d'une page chez un penseur grand ou petit, ou bien dans un nom propre, « être vivant » cueilli au hasard d'un dictionnaire, ou dans une sensation physique, la chair, la Nuit ; il en éprouve une sorte de choc ; et, comme on l'a dit, il « agrandit » ensuite la sensation en idée, n'y trouvant jamais qu'un « point de départ » ou qu'un « stimulant » pour sa « féconde imagination ». (1) Peu lui importe aussi la direction que prend ensuite sa pensée : il creuse son thème jusqu'au bout ; il développe parallèlement le thème voisin ; au lecteur de les accorder, s'il le peut, et il le pourra, puisque ces thèmes différents trouvent leur unité en lui-

(1) Cf. l'édition des *Contemplations*, de M. J. Vianey, T. III, p. 274, et celle de la *Légende des Siècles* par M. Paul Berret, T. I, p. LVII.

même. Tout cela, Victor Hugo ne le doit pas aux mystiques ; il eût pu tout aussi bien mettre en œuvre de la même façon, comme il l'avait fait avant 1850, les émotions catholiques ou la légende napoléonienne ; mais les mystiques, ébranlant plus vivement ses facultés constructives, lui offrent un champ plus vaste et plus neuf.

Lire Victor Hugo comme il le faut, ce ne sera donc pas s'atteler à la recherche des sources, sinon pour observer que ces sources nombreuses ne servent guère que de prétexte initial au travail de son esprit, — et aussi que ses prétendues obscurités, une fois sa doctrine connue, se résolvent le plus souvent en idées très précises ; ce ne sera pas non plus transformer le poète en philosophe, ni lui demander compte de contradictions ou de banalités qui tiennent à son entourage et qui, placées dans l'ensemble de son œuvre, gagnent souvent en intelligence. Mais il faut tâcher de refaire avec lui le chemin qu'il a suivi. On ne pourra qu'admirer son art prodigieux de saisir, entre mille images diverses, celle précisément qui lui convient et qui peut s'épanouir à l'infini ; et j'ai tort de parler d'art : si Victor Hugo est un maître des images, c'est qu'il ne les manie pas extérieurement comme les Parnassiens, c'est qu'il se les incorpore, et qu'il les vit. Et, comme il vibre à toutes les tendresses et à toutes les douleurs de son époque — à celles aussi que chaque homme éprouve dans sa vie —, comme il est un « Français moyen » et parce qu'il n'est qu'un Français moyen, parce qu'il n'est ni un philosophe ni un esthète, parce qu'il ne se distingue des autres hommes que sous cet aspect du génie imaginaire, il sait donner aux thèmes les plus étranges une valeur pleinement humaine, et il peut se représenter le monde à l'instar des occultistes sans que sa poésie cesse de plaire au peuple et aux enfants.

Table des matières

PRÉFACE.....	7
--------------	---

Première partie

LE MILIEU

CHAPITRE I. DU MAGNÉTISME AU SPIRITISME.....	13
--	----

I. Le magnétisme au début du XIXème siècle : magnétisme médical et magnétisme « spiritualiste », 13. — II. La mode du magnétisme entre 1830 et 1850. Quelques types de magnétiseurs : madame d'Eldir ; Cahagnet. Les chefs de l'école. Leur doctrine, 16. — III. L'introduction du spiritisme en France et sa victoire sur le magnétisme, 28.

CHAPITRE II. LA NOUVELLE JÉRUSALEM.....	33
---	----

I. La résurrection du swedenborgisme, après 1830, par le capitaine Bernard, 33. — II. Les swedenborgiens de Nantes : Edouard Richer, 36. — III. Œgger, vicaire à Notre-Dame de Paris, 40. — IV. Les excentriques : Broussais, Cheneau, 45. — V. Le Boys des Guays et l'organisation de l'Eglise swedenborgienne. Echec des efforts tentés pour atteindre le grand public, 49.

CHAPITRE III. LES ILLUMINÉS SOCIALISTES..... 55

I. De Saint-Simon au « Père Enfantin », 55. —
 II. Pierre Leroux et Jean Reynaud, 61. —
 III. Fourier, mystique de l'Harmonie, 65.
 IV. Les fouriéristes : Jean Journet ; Just
 Muiron, Julien Le Rousseau ; de l'illumi-
 nisme révolutionnaire à la dictature théo-
 cratique, 71.

CHAPITRE IV. THÉOCRATES ET DÉMAGOGUES.... 79

I. Caractère politique de l'illuminisme au
 XIX^{ème} siècle. L'illuminisme de gauche :
 l'abbé Châtel. L'illuminisme de droite :
 Hoëné Wronski et ses disciples, 79. — II. Louis
 de Turreil et le fusionisme, 82. — III. Le
 Mapah ; « celui qui fut Caillaux » ; Flora
 Tristan, 87. — IV. Esquiros et l'abbé Con-
 stant, futur « Eliphaz Lévi », 91.

Deuxième partie

L'HOMME

CHAPITRE I. A LA RECHERCHE D'UNE CERTITUDE.. 101

I. Hugo perd la foi chrétienne ; premiers
 germes de ses attitudes ultérieures, 101. —
 II. Victor Hugo et Swedenborg, 104. —
 III. L'occultisme chez les gens de lettres, 107.
 — IV. Victor Hugo et les magnétiseurs, 110.

CHAPITRE II. LES COUPS DU SORT..... 117

I. La mort de Léopoldine et l'effondrement du
 poète, 117. — II. Premiers contacts avec l'illu-

minisme politique, 120. — III. Le projet des *Misérables*, 124. — IV. 1848-1851 : la carrière politique de Hugo se termine par un double échec, 126.

CHAPITRE III. AU PAYS DES FANTÔMES..... 131

I. Le groupe des proscrits, 131. — II. Exaltation dans la solitude. Les tables tournantes. La folie de Victor Hennequin et l'abandon des séances spirites. Portée exacte de cet épisode, 134. — III. Hugo devient mage, 148.

Troisième partie

L'ŒUVRE

CHAPITRE I. LIGNES GÉNÉRALES DE L'ŒUVRE.. 155

I. Son plan. Sa méthode : des « thèmes », non un système ; l'analogie, la synthèse, 155. II. Philosophie religieuse : opposition de la Religion et des religions. Philosophie de l'histoire : le messianisme français, 159. III. Philosophie sociale : les misères guéries par le Progrès. 165. — IV. Influence des illuminés sur le détail de l'œuvre, 169.

CHAPITRE II. LE PROBLÈME DU MAL..... 175

I. Le mal dans la nature. Le mal dans l'homme. La chair, 175. — II. Providence et Fatalité : métaphysique du Destin. Victor Hugo et l'école de Fabre d'Olivet, 181. — III. Le mal chez les bêtes. Animisme et métempsycose. L'hindouisme de Victor Hugo. La place de l'homme dans la création, 186.

CHAPITRE III. CRIME ET CHÂTIMENT..... 203

I. La nuit et le « côté nocturne de la nature, 203. — II. Les mondes punis ; la terre, c'est l'enfer, 205. — III. Solution du problème du mal : sa nécessité primitive. La révolte de Lucifer. « Nos actes nous suivent », 211.

CHAPITRE IV. LA RÉDEMPTION PAR LA BONTÉ.... 221

I. Nature, Amour. ? Solution du problème de la chair, 221. — II. Hésitations au sujet de Dieu, 226. — III. Progrès, Liberté. Solution du problème du Destin, 229. — IV. La mort et la rédemption individuelle ; la fin de Satan et la rédemption de l'univers, 236.

CHAPITRE V. LE RÔLE DU MAGE..... 245

I. Mission sacerdotale et sociale du Poète, 245. — II. La vocation de Mage : dominer la nature en combattant le mal ; interpréter le symbolisme universel ; acquérir la science des mots et des nombres ; servir de médiateur entre la matière et l'esprit, 249. — III. Origine céleste du Mage, incarné volontairement pour le bonheur des hommes, 256.

CONCLUSION

L'ILLUMINISME ET L'ART DE VICTOR HUGO..... 263

I. Accueil fait à son œuvre par les mystiques, 263. — II. Ce qu'il leur doit ; ce qu'il leur ajoute ; comment il faut le lire pour lui rendre pleine justice, 267.

INDEX DES NOMS PROPRES

- ABD-EL-KADER, 82.
 ABEL, 90, 95, 97, 241.
 Académie bisontine, 36.
 Académie des Sciences, 30.
 Académie des Sciences morales, 30.
 ADAM (Charles), 114.
 ADOLPHE, magnétiseur, 16.
 Aix, 51.
 ALARIC, 217.
 ALEXIS, somnambule, 111, 113, 115.
 ALLAN-KARDEC, 30, 31, 32, 97, 189, 238.
 Allemagne, 40, 97.
 ALLIX, 132.
 ALMIGNANA (abbé), 26, 32.
 Amérique, 28.
 AMPÈRE, 62.
 ANDROCLÈS, 139, 170.
 Angleterre, 43, 91.
 ANNIBAL, 139.
 ARAGO, 122.
 Argelès, 84.
 Argenteuil, 33.
 ARLINCOURT (D'), 51, 107.
 ARSON, 81.
 ATRÉE, 217.
 AUGUEZ (Paul), 246.
 Auxerre, 24.
 Avignon, 34.

 BABINET, 20.
 BACHELET, 24.
 BACON, 66.

 BAILLARD (frères), 80.
 BALLANCHE, 52, 62, 104, 160, 182.
 BALZAC, 52, 91, 107, 111, 129, 159.
 BARABBAS, 254.
 BARBÈS, 63, 121, 128.
 Barcelone, 35.
 BARRÈS, 80.
 BARTHET (Dr), 29, 32.
 BAUDELAIRE, 215.
 BAZARD, 58.
 BÉRANGER, 225.
 BERBIGUIER, 41.
 Berlin, 34.
 BERNARD (capitaine), 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 43, 58, 105.
 BERRET (Paul), 146, 148, 149, 161, 228.
 Berry, 52.
 BERTRAND (Émile), 56.
 BESANT (Mme), 190.
 BILLOT (Dr), 16, 26, 27, 29, 46, 104.
 BISSY (général de), 36, 39.
 BLANC (Louis), 55.
 BLANQUI, 55.
 BLAVATSKY (Mme), 189, 190.
 BONAPARTE, 17, 154. Voir aussi NAPOLÉON.
 BOREL (Petrus), 109.
 BOUCHER DE PERTHES, 65,

- 79, 170, 193, 195, 198,
208, 215.
- BOUDDHA, 166.
- BOULANGER (Louis), 124.
- BOULLANT (abbé), 80.
- BOURBON (duchesse de), 14.
- Brême, 28.
- Bretagne, 35.
- BROGLIE (duc de), 44.
- BROUSSAIS (Émile), 45, 46,
52.
- BRUNET, 39.
- BUCHEZ, 52.
- BULTÉ (Mme), 25.
- BURNOUF, 190.
- CAGLIOSTRO, 138.
- CAHAGNET, 19, 20, 21, 22,
24, 26, 30, 32, 33, 34,
189, 213, 270.
- CAILLAUX, 90, 169, 229,
241.
- CAÏN, 90, 95, 217, 241, 254.
- CAÏPHE, 217.
- CALMET (dom), 110.
- CARDAN, 138.
- CARNOT, 104.
- CAZOTTE, 25.
- CHAPTAL, 22.
- CHARDEL, 23, 26, 27, 28,
140, 257.
- CHARPIGNON, 23.
- CHASSÉRIAU, 114.
- CHATEAUBRIAND, 123, 128.
- CHATEL (abbé), 80, 209.
- CHAZAL (André), 91.
- CHENEAU, 47, 48, 51, 52,
55, 107, 121, 164, 210.
- CHÉNIER, 139.
- CLÉOPATRE, 217.
- CLEVER DE MALDIGNY
(Dr), 24, 32, 182.
- COBDEN (Richard), 133.
- COËSSIN, 57, 58, 104.
- COLIN (A.), 75, 229.
- COLLIN DE PLANCY, 110.
- COLLOT D'HERBOIS, 92.
- CONDILLAC, 66.
- CONSIDÉRANT (Victor), 66,
76, 110.
- COPERNIC, 65.
- CONSTANT (abbé), 73, 91,
92, 93, 94, 95, 96, 109,
110, 125, 127, 136, 162,
163, 165, 167, 170, 171,
172, 173, 187, 206, 213,
214, 215, 219, 240, 241,
242, 248, 267. Voir aussi
ÉLIPHAS LÉVI.
- CORNÉLIUS AGRIPPA, 20.
- COTTIN (Angélique), 29.
- COURT DE GÉBELIN, 133.
- CROIX (marquise de la);
144.
- CUCURON (Vaucluse), 16.
- CURTON (Mme de), 145.
- DANTE, 139.
- DANTON, 162.
- DELAAGE (Henri), 22, 26,
27, 30, 33, 34, 55, 93,
108, 111, 123, 129, 142,
167, 216, 229, 247.
- DELEUZE, 14, 15, 16, 24,
105, 110, 112.
- DELISLE DE SALES, 132,
186.
- Démocratie pacifique (la)*,
28, 127, 142.
- DESBARROLLES, 110.
- DESCHAMPS (Émile), 111.

- DESCHEVAUX-DUMÉRIL, 23.
 DESMOULINS (Auguste), 164.
 DESMOULINS (Camille), 162.
 DIDEROT, 67.
 DISTEL, 41.
 DOHERTY (Hugh), 73, 246.
 DROUET (Juliette), 101, 226.
 DUMAS (Alexandre) père, 109, 112, 113, 122, 123, 127, 150, 184.
 DUMAS (Alexandre) fils, 127.
 DUPLANTY, 23.
 DUPONT DE NEMOURS, 110, 186.
 Elberfeld, 45.
 ELDIR (Mme d'), 16, 17, 18, 19, 27, 110.
 ELIOLA (don), 35.
 ENGELSON (Mme), 132.
 ENFANTIN, 56, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 66, 87, 132, 246.
 ERDAN, 127, 132, 142, 145.
 ESCHYLE, 217, 248, 258.
 Espagne, 35.
 ESQUIROS, 91, 92, 93, 96, 109, 125, 200, 229, 239.
 États-Unis, 32.
 EUCLIDE, 169.
Événement (l'), 127.
 FABRE D'OLIVET, 62, 74, 82, 88, 109, 133, 182, 232.
 FARIA (abbé), 14, 24.
 FAURE (Philippe), 62, 133, 160, 164, 182.
 FAUVETY (Charles), 110, 127, 265.
 FÉNELON, 74.
 FÉVAL (Paul), 113.
 FLAMEL, 105.
 FLAMMARION (Camille), 65.
 FLUDD, 189.
 FONTAINE (Mme de la), 114.
 FORTIA D'URBAN, 17, 18.
 FOURIER (Charles), 55, 56, 59, 63, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 73, 74, 80, 85, 89, 91, 93, 96, 106, 133, 143, 144, 146, 194, 224, 268, 270.
 Fox (demoiselles), 28, 29.
 Franc-maçonnerie, 22, 23, 62, 96, 108.
 Franche-Comté, 35.
 FRANÇOIS D'ASSISE (saint), 191.
 FRÈRE (abbé), 93.
 GALILÉE, 258.
 GALL, 41, 74, 105.
 GANELON, 217.
 GANNEAU, 88, 89, 90, 94, 96, 164, 184, 241, 270.
 Voir aussi le MAPAH.
 GARNIER-PAGÈS, 55.
 GAUTHIER (Aubin), 24, 32.
 GAUTHIER (Théophile), 112, 113, 114, 127.
 GAY (Sophie), 136, 258.
 GENCE, 17, 110, 267, 268.
 GENISSET, 36.
 GENTIL (J.-A.), 27, 30, 142, 205, 238, 246.
 GERSON, 17, 18.
 GILBERT, 62.
 GIRARDIN (Émile de), 127, 136, 143, 169.

- GIRARDIN (Mme de), 103, 109, 114, 136, 226.
 GLOBE (*le*), 57, 60, 120.
 GOBERT, 35, 36, 43.
 GOERRES, 190.
 GOETHE, 248, 266.
 GOMME, 132.
 GOOLAM MOUCHI-UD-DIN (cheik), 17.
 GOUGENOT DES MOUSSEUX (chevalier), 63.
 GRÉGOIRE XVI, 89.
 GRILLET (abbé Claudius), 146, 150.
 GUÉPIN (Ange), 63, 164, 182, 190, 248.
 GUÉRANGER (dom), 93.
 GUIZOT, 110.
 GULDENSTUBBÉ, 190.
 GUYARD (Auguste), 85, 123, 186, 238, 253, 257.
 GUYON (Mme), 74, 93.

 HANSKA (Mme), 111.
 HAREMBERT (Armand), 63.
 HAYDN, 23.
 HAZARD (Paul), 138.
 HÉBERT DE GARNAY, 24.
 HENNEQUIN (Victor), 68, 75, 140, 142, 143, 144, 145, 170, 187, 190, 209, 234, 256.
 HETZEL, 109, 156.
 HOFAKER, 48, 52.
 HOHENLOHE (prince de), 15.
 HOMÈRE, 169.
Homme (l'), 132.
 HORACE, 248.
 HUGO (Charles), 128, 132, 139, 192.
 HUGO (François), 112, 113.
 HUGO (Léopoldine), 101, 117, 130, 132, 138, 226.
 HUME (Douglas), 32.
 HUYSMANS, 80.
 HUZAR (Eugène), 81, 183.

Imitation de Jésus-Christ, 17.
 Inde, 190, 196.
 ISAÏE, 258.

 JANIN (Jules), 113.
 JOANNIS, 268.
 JOËL (prophète), 38.
 JOURNET (Jean), 68, 121, 122, 123, 166.
 JUDAS ISCARIOTE, 43, 217, 240, 254.
 JUDAS MACCHABÉE, 258.
 JULIEN L'APOSTAT, 57.

 KANT, 107.
 KARR (Alphonse), 111, 127.
 KEPLER, 65.
 KIRCHBERGER, 79.
 KOREFF (Dr), 14.

 LACORDAIRE, 111.
 LA FONTAINE, 248.
 LAFORGUE (commandant), 32.
 LAMARTINE, 103, 111, 120, 123, 124, 126, 128, 129, 219.
 LAMENNAIS, 23, 40, 56, 101, 124, 127, 128, 133.
 LAMBERT (Charles), 183.
 LA PARRAZ, 188.
 LAPLACE, 138.
 LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (duc de), 110.

- LAVATER, 74, 157 193.
 LAVERDANT (Désiré), 56,
 63, 76, 77, 155, 164, 246.
 LE BAS (Nicolas), 132.
 LAVOISIER, 138.
 LE BOYS DES GUAYS, 33,
 34, 36, 43, 44, 45, 47, 49,
 50, 51, 52, 97, 106.
 LEMONNIER (Charles), 265.
 LENORMAND (Mlle), 80.
 LE ROUSSEAU (Julien), 56,
 73, 74, 151, 164, 246.
 LEROUX (Pierre), 61, 93,
 110, 120, 133, 134, 139,
 142, 150, 157, 265.
 LESCLIDE (Richard), 82,
 160.
 LÉVI (Éliphas), 81, 82, 93,
 96, 109, 141, 213, 224,
 266, 267. Voir aussi
 CONSTANT (abbé).
 LITTRÉ, 110.
 LOISELEUR-DELONGCHAMPS,
 190.
 LOISSON DE GUINAUMONT,
 24.
 Londres, 84.
 LOUIS-NAPOLÉON, 128, 129.
 Louisiane, 29.
 Lourdes, 25.
 LUCAS (Louis), 81.
 LUSCOMBE, 43.
Lycée armoricain (le), 39,
 105.
 Lyon, 47.
 MAHOMET, 225, 247.
 MAISTRE (Joseph de), 40,
 75, 76, 162, 229.
 MALTHUS, 193.
 MANÈS, 181.
 MAPAH (le), 87, 88, 91,
 92, 95, 109, 126, 164, 182,
 213, 242. Voir aussi GAN-
 NEAU.
 MARAT, 162.
 MARCILLET, 115.
 MARTIN DE GALLARDON,
 36.
 MARTINÈS DE PASQUALLY,
 16.
 MARX (Karl), 97.
 MÉNARD (Louis), 110.
 MERCIER (Charles), 17.
 MÉRIMÉE, 25.
 MESMER, 13, 20, 24, 25,
 26, 74, 105, 108, 110, 138.
 Metz, 41.
 MICKIEWICZ, 81, 111.
 MICHELET, 122, 125, 160.
 MILLS (Richard), 132.
 MINGRAT (curé), 107.
 MIRVILLE (Eudes de), 30.
 MOËT, 33.
 MOÏSE, 217, 248.
 MORVONNAIS (Hippolyte
 de la), 123, 246.
 MUIRON (Just), 73, 74,
 144, 182, 185, 246.
 MUSSET, 129.
 Nantes, 15, 16, 36, 37, 38,
 47, 50, 105.
 NAPOLÉON, 90, 241. Voir
 aussi BONAPARTE.
 Naundorffistes, 80.
 NEMROD, 172, 180.
 NÉRON, 200.
 NERVAL (Gérard de), 110,
 127, 162.
 NÉTRÉ (Louis), 127.

- NEWTON, 258.
 NIETZSCHE, 82.
 NOUGARET, 67.
 Nouvelle-Orléans (la), 29.
 NUMA, 249.
- OBERLIN, 34.
 OEGGER, 35, 39, 40, 41, 42,
 43, 45, 50, 74, 107, 186,
 254.
 OLIVIER (Joseph), 23, 25,
 26, 28, 73, 123, 238, 239.
 O'NEDDY (Philothée), 109.
 ORDINAIRE (Dr), 249.
 Orléans, 23.
 ORPHÉE, 160, 225.
 Orthez, 1.
- PALAFOX (général), 35.
 Paris, 28, 35, 36, 39.
 PASCAL, 38, 107, 178, 249.
 PAVIE (Victor), 102.
 PELLEPORT, 132.
 PELLETAN (Camille), 148.
 PELLETAN (Eugène), 75,
 80, 170, 186, 232, 238.
 PERNETY (dom), 34, 51.
 Pérou, 96.
 PIE IX, 20.
 PILON (Germain), 196.
 PLATON, 21, 26, 106, 157,
 235.
 Pondichéry, 46.
 POTET (du), 16, 22, 24, 25,
 26, 29, 30, 32, 34, 52, 97,
 110, 113, 127, 131, 149,
 190.
 PRADIER, 114.
 PRADIER (Claire), 199.
Presse (la), 112, 127, 143.
- PRUDENCE, somnambule,
 23.
 PUYSÉGUR, 13, 14, 24, 74,
 105, 110.
 PYAT (Félix), 126.
 PYTHAGORE, 66, 191.
- QUÉLEN (Mgr de), 44.
 Quimper, 44.
 QUINET, 122.
 QUINTO (don Augustin), 35.
- RABELAIS, 73, 150, 248,
 266.
 RACINE, 139.
 RAGON (Félix), 109.
 RAGON (Jean-Marie), 23,
 80, 109.
 RÉMUSAT (Charles de), 110.
 RENAUD (Hippolyte), 56,
 73, 170, 254, 268.
 RESTIF DE LA BRETONNE,
 67.
Revue des Deux Mondes, 93.
 REYBAUD (Louis), 56.
 REYNAUD (Jean), 62, 63,
 64, 65, 75, 80, 121, 132,
 146, 157, 160, 164, 190,
 206, 209, 238, 257.
 RENOUVIER, 110.
 REUCHLIN, 206.
 RICHARD (Charles), 56, 80,
 238, 265.
 RICHER (Édouard), 35, 37,
 38, 39, 40, 43, 50, 74, 106,
 187, 247, 268.
 ROBESPIERRE, 66, 92, 162,
 163.
 RODRIGUES (Olinde), 58.
 ROGER (colonel), 16.
 ROTHSCHILD, 44.

- ROUGET DE LISLE, 139.
 ROUSSEAU (Jean-Jacques),
 66.
 SADE (marquis de), 217.
 SAINT-AMAND (Cher), 34,
 49.
 SAINT-AMOUR (Mme de),
 15, 35, 36, 40.
 SAINT-JUST, 92.
 SAINT-MARS (vicomtesse
 de), 114.
 SAINT-MARTIN, 17, 35, 38,
 62, 74, 77, 190, 251.
 SAINT-SIMON, 55, 56, 57,
 59, 80, 89, 105, 224, 245.
 SAINT-YVES D'ALVEYDRE,
 266, 267.
 SAINTE-BEUVE, 101.
 SALLE (Antoine de la), 88.
 SAND (George), 25, 93, 125,
 150, 215, 236.
 SANDEAU (Jules), 114.
 SAURAT (Denis), 107, 159,
 189.
 SAVATIER-LAROCHE, 148,
 187.
 SCHELLING, 67.
 SCHLEGEL, 190.
 SCRIBE, 113.
 SHAKESPEARE, 266.
 SIMON (Gustave), 138.
 SOBRIER, 126.
 Société de la Morale chré-
 tienne, 110.
 SOCRATE, 23, 197, 235, 249.
 Solesmes, 93.
 SOULIÉ (Frédéric), 113.
 SOUVESTRE, 106.
 SPINOZA, 266.
 SPURZHEIM, 110.
 STANHOPE (lady), 111.
 STAPPER (Paul), 112, 114,
 157.
 Strasbourg, 28.
 Stuttgart, 48.
 SUË (Eugène), 23, 63, 266.
 Suisse, 48.
 SWEDENBORG, 22, 31, 33,
 34, 35, 38, 39, 44, 50, 51,
 65, 74, 82, 83, 89, 93, 96,
 106, 107, 108, 132, 157,
 249.
 SWINDEN, 206.
 TAFEL, 45.
 TASSE (le), 107.
 TÉRENCE, 200.
 THAU (de), 132.
 THORÉ, 126.
 THOMINE, 39.
 TIBÈRE, 193, 218.
Toldos Jcshu, 108.
 TOLLENARE, 37.
 TORQUEMADA, 66.
 TORRÈS AMAT, 35.
 Toulouse, 21, 51.
 TOURREIL (Louis de), 83,
 84, 85, 86, 108, 164, 188,
 246.
 TOWIANSKI, 81.
 TRIBOULET, 217.
 TRISTAN (Flora), 96, 121,
 123, 142, 165, 167, 224,
 240, 247.
 Troyes, 25.
 TURLOT (abbé), 65, 190.
 TYRTÉE, 139.
 VACQUERIE (Auguste), 126,
 127, 138, 139, 145, 191,
 206.

- VACQUERIE (Charles), 117.
Vendôme, 84.
VERRÈS, 217.
Versailles, 45.
VIANEY (Joseph), 147, 149,
150, 222.
VIGNY, 103, 129, 181, 182,
226.
VIELENAVE, 17, 110.
VINÇARD, 91.
VINTRAS, 80, 180.
VOLTAIRE, 108, 169, 214.
WEILL (Alexandre), 76, 77,
107, 110, 213, 246, 268.
WEILL (Georges), 151.
WELLS (H. G.), 65.
WRONSKI (Hcéné), 81, 82,
88, 96, 109, 182, 232.
ZOROASTRE, 181, 225.

ACHEVÉ D'IMPRIMER À L'IMPRIMERIE
SAINT-JOSEPH, À MONTRÉAL, LE
4 DÉCEMBRE 1942, POUR LES ÉDI-
TIONS DE L'ARBRE ENREGISTRÉE